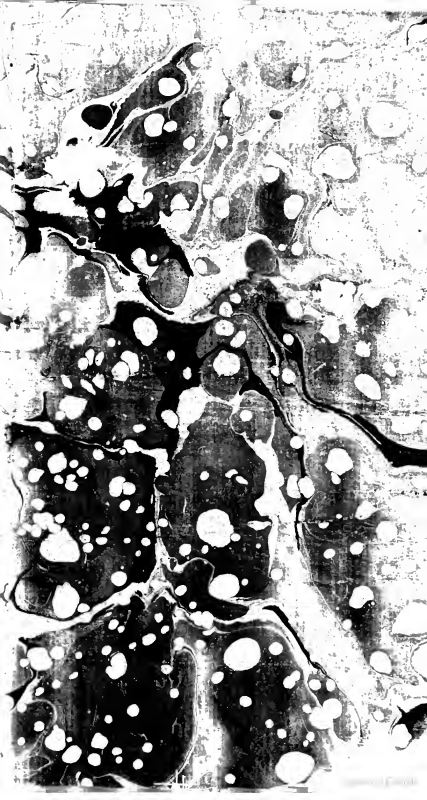








7233

Palet. V. 2

HISTOIRE
DE
LOUIS XI.
TOME III.

THE

OF

IN

AND

547299

HISTOIRE ET REGNE DE LOUIS XI.

Par Mademoiselle DE LUSSAN.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai de Conti,
à la descente du Pont-neuf.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

10

11



SOMMAIRES

Du Tome troisieme.

LIVRE PREMIER.

<i>L E Comte de Nevers dégradé de la Toison d'Or ,</i>	<i>Pag. 1</i>
<i>Tremblement de terre ,</i>	<i>5</i>
<i>Préparatifs de guerre ,</i>	<i>8</i>
<i>Mariage du Duc de Bourgogne ,</i>	<i>10</i>
<i>Supplice de Normanville ,</i>	<i>16</i>
<i>Le Roi regagne du Châtel ,</i>	<i>22</i>
<i>Diverses négociations avec le Duc de Bourgogne ,</i>	<i>28</i>
<i>Mouvement des Liégeois ,</i>	<i>33</i>
<i>Guerre en Normandie & en Champa- gne ,</i>	<i>36</i>
<i>Traité d'Ancenis ,</i>	<i>38</i>
<i>Première entrevûe du Cardinal Balue avec le Duc de Bourgogne ,</i>	<i>41</i>
<i>Le traité d'Ancenis notifié au Duc de Bourgogne ,</i>	<i>42</i>
<i>Conseil sur la guerre contre le Duc de</i>	

vj S O M M A I R E S.

<i>Bourgogne ,</i>	44
<i>Seconde entrevûe du Cardinal Balue avec le Duc de Bourgogne ,</i>	48
<i>Troisième entrevûe du Cardinal avec le Duc ,</i>	50
<i>Congrès de Ham ,</i>	52
<i>Quatrième entrevûe du Cardinal Balue avec le Duc de Bourgogne ,</i>	62
<i>L'entrevûe de Peronne ,</i>	66
<i>Le Roi demande pour logement le Châ- teau de Peronne ,</i>	70
<i>Négociation de Peronne ,</i>	74
<i>Soulevement des Liégeois ,</i>	75
<i>Le Roi enfermé dans le Château de Pe- ronne ,</i>	82
<i>Colere & projets du Duc de Bourgogne ,</i>	87
<i>Conseil tenu à Peronne contre le Roi ,</i>	91
<i>Entrevûe du Roi & du Duc ,</i>	101
<i>Traité de Peronne ,</i>	104
<i>Le Roi suit le Duc de Bourgogne contre les Liégeois ,</i>	112
<i>Siège de Liège ,</i>	118
<i>Etat de Liège ,</i>	122
<i>Première attaque des Liégeois ,</i>	126
<i>Le Roi & le Duc devant Liège ,</i>	132
<i>Défiance du Duc de Bourgogne ,</i>	138

S O M M A I R E S. vij

<i>Prise du Légat ,</i>	139
<i>Liberté de l'évêque de Liège ,</i>	141
<i>La grande sortie des Liégeois ,</i>	143
<i>Conseil sur l'assaut ,</i>	156
<i>Prise de Liège ,</i>	160

L I V R E S E C O N D.

<i>L E Roi se sépare du Duc de Bour-</i> <i>gogne ,</i>	169
<i>Sac de Liège & dispersion des Liégeois ,</i>	174
<i>Arrivée du Roi à Tours ,</i>	179
<i>Le Parlement de Languedoc rétabli à</i> <i>Toulouse ,</i>	183
<i>Mort du Comte de Dunois ,</i>	184
<i>Secours accordé au Duc de Calabre ,</i>	187
<i>Ratification du traité de Peronne ,</i>	190
<i>Procès & condamnation du Seigneur de</i> <i>Carency ,</i>	192
<i>Négociation pour le nouvel appanage de</i> <i>Monsieur ,</i>	194
<i>Entrevûe du Duc de Bourgogne avec le</i> <i>Comte de Varvick ,</i>	211
<i>Entrevûe du Roi & de Monsieur ,</i>	213

viii S O M M A I R E S.

<i>Disgrace du Cardinal Balue,</i>	216
<i>Les Filletes,</i>	223
<i>Transaction sur le Comté de Beaumont,</i>	228
<i>Réconciliation du Roi & de Monsieur,</i>	231
<i>Nouvelle Ambassade du Duc de Bourgogne à Monsieur,</i>	233
<i>Traité de Saumur avec le Duc de Bretagne,</i>	238
<i>Institution de l'Ordre de S. Michel,</i>	241
<i>Statuts de l'Ordre,</i>	245
<i>Premiers Chevaliers de S. Michel,</i>	247
<i>Arrivée de Monsieur à la Cour,</i>	250
<i>Première guerre d'Armagnac,</i>	251
<i>Le Comte d'Armagnac est dépouillé,</i>	258
<i>Monsieur est installé dans le Duché de Guyenne,</i>	265
<i>Diverses Charges conférées par le Roi,</i>	269
<i>Le Duc de Bretagne refuse le Collier de l'Ordre,</i>	271
<i>Assemblée d'Amboise pour la guerre contre les Anglois,</i>	274
<i>Différend entre le Duc de Bourgogne & le Comte d'Eu,</i>	277
<i>Seconds Etats de Tours,</i>	278
<i>Le Duc de Bourgogne ajourné au Par-</i>	

SOMMAIRES. ix

lement ,	281
<i>Préparatifs de guerre ,</i>	<i>283</i>
<i>Négociations pour le mariage de Monsieur avec l'héritière de Castille ,</i>	<i>285</i>
<i>Mariage de Monsieur avec l'héritière de Castille ,</i>	<i>299</i>
<i>Mort du Comte de Foix ,</i>	<i>302</i>
<i>Grossesse de la Reine ,</i>	<i>304</i>
<i>Guerres civiles d'Angleterre ,</i>	<i>306</i>

LIVRE TROISIEME.

L E Comte de Varvick se sauve en France ,	326
<i>Hostilités du Duc de Bourgogne ,</i>	<i>334</i>
<i>Arrivée de la Reine Marguerite d'Angleterre à Amboise ,</i>	<i>339</i>
<i>Traité d'Amboise entre la Reine d'Angleterre & le Comte de Varvick ,</i>	<i>341</i>
<i>Edouard IV. regagne le Duc de Clarence ,</i>	<i>348</i>
<i>Flotte du Duc de Bourgogne ,</i>	<i>352</i>
<i>Naissance du second Dauphin ,</i>	<i>356</i>
<i>Prétendue supposition du Dauphin ,</i>	<i>360</i>
<i>Traité de Saumur avec le Duc de Bre-</i>	

S O M M A I R E S.

<i>tagne ,</i>	361
<i>Le Duc de Bourgogne bloque le Comte de Varvick dans les ports de France ,</i>	364
<i>Descente du Comte de Varvick en Angle- terre ,</i>	372
<i>Révolution en Angleterre. Rétablisse- ment d'Henri VI.</i>	374
<i>Paix entre la France & l'Angleterre ,</i>	389
<i>Le Roi Edouard se sauve en Flandre ,</i>	391
<i>Second traité avec les Suisses ,</i>	399
<i>La Reine Marguerite d'Angleterre à Paris ,</i>	402
<i>Le Duc de Bourgogne reconnoît Henri VI.</i>	405
<i>Le Duc rassure secrètement Edouard ,</i>	412
<i>Le Roi déclare la guerre au Duc de Bourgogne ,</i>	414
<i>Contrat de mariage de Madame Anne avec le Marquis du Pont ,</i>	426
<i>Le bâtard de Bourgogne embrasse le parti du Roi ,</i>	429
<i>Prise de S. Quentin ,</i>	433
<i>Prise d'Amiens & autres conquêtes ,</i>	436

S O M M A I R E S. xj

*Guerre en Bourgogne. Combat de Clu-
ny,*

441

*Artifice pour le mariage de Monsieur
avec la Princesse de Bourgogne,* 445.

Fin des Sommaires du Tome
troisième.

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR,
Imprimeur du Roi.

HISTOIRE



HISTOIRE

DU REGNE

DE LOUIS XI.

LIVRE PREMIER.

LE Roi fit sçavoir le résultat des États à Monsieur & au Duc de Bretagne, afin qu'ils s'y soumissent & que la trêve fût changée en paix. Ils le rejetterent sans balancer, preuve qu'ils n'avoient demandé & accepté la trêve que pour gagner du tems. Avant la conclusion des États & prévoyant leur décision, Monsieur qui se faisoit toujours appeller Duc

1468.
Pâques le
17. d'Avril.
Le Comte
de Nevers
dégradé
de l'Ordre
de la Toi-
son d'Or.
d'Argentré.

1468. de Normandie, envoya des Ambassadeurs au Duc de Bourgogne pour renouveler leur alliance & réclamer son secours contre la puissance formidable du Roi. Le Seigneur de Malicorne & l'Abbé de Begar étoient les chefs de cette ambassade.

C. de 1468. Le Duc s'étoit avancé jusqu'à Peronne pour faire une diversion en faveur des Princes; à la nouvelle de la trêve il étoit retourné à Bruges. Il y reçut ces Ambassadeurs. On y tint de fréquens Conseils sur le parti qu'on devoit prendre à l'occasion de la décision des Etats. L'affaire devenoit plus épineuse, s'agissant de s'opposer à un résultat si authentique.

Chr. scand. De Bruges le Duc se transporta avec toute sa Cour à Cambray, où il y eut le 8. de Mai un tournois magnifique que le Duc honora de sa présence. Un

Parisien Officier de sa Maison ,
 nommé Jérôme de Cambray , 1468.
 en remporta l'honneur. Il y arriva une ambassade du Roi ; elle venoit notifier le résultat des Etats au Duc & sonder ses dispositions. Il ne se pressa pas de les déclarer , pour donner le tems aux Princes de se mettre en défense.

Il retourna à Bruges où il fit recevoir les huit Chevaliers de la Toison nommés l'année précédente. Crevecœur l'obtint par une voie aussi nouvelle qu'injurieuse pour la Maison de Nevers, *Diction. de Bayle.*
 alliée de si près au Duc de Bourgogne. Ce fut le collier du Comte de Nevers (a) qui fut donné à Crevecœur. Le Duc étoit outré que le Comte se fût joué de lui dans le traité d'Egmontiers , qu'il se fût pourvu contre en ma-

(a) Jean de Bourgogne, Comte de Nevers.

1468.

nifestant les violences qu'il avoit effuyées de sa part, & qu'il se fût attaché si étroitement au Roi.

Le Duc pour s'en venger l'avoit fait sommer de comparoître en personne au Chapitre de l'Ordre. Le Comte avoit été fait Chevalier le 12. de Mai 1456. Les termes de la sommation étoient outrageans; on le somma pour répondre de son honneur sur le sortilège & l'abus des Sacremens. C'étoit désigner assez les intentions du Prince. Le Comte n'eut garde de se présenter : sur sa contumace il fut dégradé, exclus de l'ordre; & dans l'endroit où étoient les armes du Comte au rang de celles des autres Chevaliers, on les crayonna de noir & on attacha un écriteau qui marquoit le tems & les causes de sa dégradation. Le Roi ne pouvoit qu'être satisfait d'une manœuvre qui rendoit ces

deux Princes irréconciliables.

Le Prince Jacques de Bourbon jouit peu de l'honneur que son beaufrere lui avoit conféré, il mourut à Bruges le 22. de Mai. Ayant peu de bien de sa Maison, & n'espérant pas de grands avantages de la France, il s'étoit attaché aux Ducs de Bourgogne. Il étoit frere du Duc de Bourbon. 1468.

Après les Etats de Tours, le Roi resta quelque tems en Touraine & alla voir la Reine à Amboise. Le 17. de Mai, le Roi y étant encore, cette ville & toute la Province furent épouvantées d'un tremblement de terre qui se fit sentir sensiblement & qui dura à diverses reprises quelques minutes. Ils sont si rares dans ce climat, que l'histoire a observé celui-là avec raison. On ne dit pas qu'il causât aucun dommage. Tremblement de terre. *Chr. scand.*

1468.

Ce fut à Tours que le Roi reçut les Ambassadeurs de Galeas Sforce , Duc de Milan , pour le mariage de Bonne de Savoie , sœur de la Reine , qui fut arrêté le 9. de Mai. Cette Princesse partit peu de tems après pour aller joindre son époux.

*C. scand.
Hist. des
Evêques de
Perigueux.*

Vers la fin de Mai le Roi se rendit à Paris , suivi des trois freres (a) de Bourbon & des principaux Seigneurs de sa Cour. Il emmena aussi l'Evêque de Perigueux , Elie de Bourdeille son Confesseur , homme d'une très-sainte vie , très-capable de diriger le Roi & de le conduire à la perfection de la Religion , si elle n'eût pas été souvent subordonnée à ses caprices & à ses passions.

(a) Jean II. Duc de Bourbon , Charles Archevêque de Lyon & Pierre Comte de Beaujeu.

Le Roi apprit que dès le 15. de Mai il s'étoit fait devant son Palais des Tournelles un magnifique tournois où la jeunesse de Paris avoit brillé & dont Charles de Louviers, un de ses Echançons, avoit remporté le prix. Il fit succéder de nouvelles fêtes à ce tournois en faveur du mariage de Mademoiselle de Montpensier (a), Charlotte de Bourbon, qu'il accorda à Volfan de Borzell; en faveur de cette alliance Louis XI. lui confirma le Bâton de Maréchal de France qu'il avoit promis de lui donner dès l'année 1461. Il étoit Comte de Boucan & Seigneur de la Vére en Hollande. Le Roi ne perdoit pas d'occasions de détacher les gens de qualité du service du Duc de Bourgogne, pour les faire passer au sien.

1468.

*C. scand.**Pere Anselme.*

(a) Fille de Louis I. Comte de Montpensier.

1468.
D^x Tillet.

Quoique la dignité de Maréchal de France eût été souvent accordée à la faveur, c'est ici la première fois qu'on ne la voit pas précédée d'aucun exploit militaire. Ce mariage se célébra le 17. de Juin.

*Préparatifs
de guerre.
d'Argentré.*

*Pere An-
selme.*

Chr. scand.

*Histoire de
Perigueux.*

Monsieur & le Duc de Bretagne assurés du secours du Duc de Bourgogne, avoient refusé de se soumettre à la décision des Etats. Ce refus avoit déterminé le Roi à leur faire la guerre. Il commença ses préparatifs. Il caressa les Princes & la Noblesse : dans cette vûe il avoit légitimé en Mai le bâtard du Maine (a) pour plaire au Comte du Maine son oncle. Il amassoit de l'argent de tous côtés ; il s'en fit avancer par les Traitans pour les droits des Francs-fiefs que les Sénéchaux

(a) Louis d'Anjou, Seigneur de Mayfière, fils naturel de Charles Comte du Maine, oncle du Roi.

furent chargés de faire payer dans leurs districts. Enfin il donna ses ordres pour faire rassembler toutes ses forces; en même-
 tems il fit publier à Paris que la Noblesse & tous les gens de guerre fussent prêts à marcher, sous peine de la confiscation de tous leurs biens & même de la vie. Pour faire voir même au Duc de Bourgogne qu'il ne le craignoit pas, il nomma le Président de Corbie pour saisir & mettre en la main du Roi les Prevôtés de Vimeu, de Fouillois & de Beauvoisis, sur lesquelles il prétendoit avoir des droits indépendans du traité de Conflans, s'expliquant qu'il vouloit les réunir à sa Couronne. Le Duc fut très-surpris de cette procédure & s'en plaignit hautement, mais de plus grands intérêts suspendirent pour quelque tems ses plaintes.

1468.

*Chr. scand.**Pere Anselme.*

1468. Le plus pressant étoit de sou-
 Mariage du Duc de Bourgogne, *Com. l. I. c. 5.* tenir le Duc de Bretagne & de faire donner à Monsieur un appanage qui affoiblît la puissance du Roi. Le Duc de Bourgogne n'avoit pas imaginé de voie plus sûre pour y parvenir que de s'allier assez étroitement avec le Roi Edouard d'Angleterre, pour le faire intervenir dans la querelle & par-là forcer le Roi à céder la Normandie. Dans cette vûe il avoit recherché en mariage la Princesse d'Yorck (*a*) : le Duc de Bourgogne étoit fils d'une Princesse issue de la Maison de Lancastre (*b*) : toujours attaché aux Lancastriens, la chute du Roi Henri VI. le touchoit véritablement ; il avoit donné un azile dans sa Cour aux

(*a*) Marguerite d'Yorck, fille de Richard Duc d'Yorck.

(*b*) Isabelle Infante de Portugal, fille du Roi Jean I. & de Catherine de Lancastre, sœur de Henri IV. Roi d'Angleterre.

Princes & aux Partifans de cette Maison. Mais la nécessité, jointe à la politique, prévalut sur l'inclination & le fit déterminer à l'alliance de la Princesse. Il y avoit plus de deux ans qu'on la négocioit. Le Roi Edouard l'avoit agréée, ne se croyant pas moins intéressé que le Duc à s'unir avec lui contre la France, & n'ignorant pas que son peuple par rapport au commerce des Pays-Bas, seroit ravi de cette alliance. Dès le 24. de Septembre de l'année dernière, il avoit fait expédier une commission pour la conclusion du mariage & des traités. Au mois de Juin on fit les dispositions pour le mariage.

1468.

Le Protonotaire de Cluny, homme entendu, étoit allé à Londres & avoit applani les difficultés. Cela lui valut sa nomination par le Duc au Chapeau

A vj

1468.
Chron. de
1400.

*Du Chef-
ne, Hist.
d'Angl.*

de Cardinal, que cependant il n'obtint pas sitôt par l'opposition du Cardinal des Ursins. Le contrat de mariage fut passé le 17. de Février 1467. & les Ambassadeurs du Duc allèrent chercher la Princesse à Londres. C'étoit le Prince Adolphe de Clèves son beaufrere, le Seigneur de Richebourg, Antoine l'un des freres naturels du Duc, Pierre de Beaufremont, Comte de Charny, Philippe Pot, le jeune Crevecœur, Jean de Jaucourt, Seigneur de Villarnoul (a) & suivis d'une foule de Noblesse Bourguignone.

Rapin Th.

Le Roi Edouard ne fournit pas à sa sœur une escorte moins illustre pour la conduire à son époux. Les Duchesses d'Excester

(a) La Maison de Jaucourt, aussi illustre qu'ancienne, avoit plusieurs alliances avec la Maison de Bourgogne. Jean de Jaucourt avoit une Compagnie de cent hommes d'armes & étoit Chambelan du Duc de Bourgogne.

& de Suffolck en furent chargées. Elles avoient avec elles la Comtesse de Scale, le Milord Wodvire beaufrère d'Edouard, l'Evêque de Salisbery & jusqu'à huit cens Barons, Chevaliers ou Dames de qualité. 1468.
C. de 1400.

Toute cette belle troupe débarqua à l'Ecluse le 25. de Juillet. La Cour du Duc étoit à Bruges. Aussitôt qu'on y apprit le débarquement, la Princesse de Bourgogne & la Dame d'Argueil sa tante partirent pour aller voir la Princesse & y arriverent le 26. Le Duc s'y rendit le 27. & s'en retourna avec les deux Princesses. La nouvelle Duchesse se reposa jusqu'au 2 d'Août, qu'elle arriva à Damme où le Duc alla lui rendre une seconde visite & y célébra son mariage le 3. Peu de jours après la Duchesse fit son entrée en litier à Bruges avec le plus magnifique cortège de l'Eu-

1468. rope. Le Duc tint ce jour-là Cour ouverte, tous ceux qui y allerent furent régalez somptueusement.

Rapin Thoiras , H. d'Ang. Le Duc recueillit promptement les fruits de cette alliance. Le jour même du mariage il y eut une trêve marchande signée entre les deux Etats, pour 30. ans : on prorogea la trêve entre l'Angleterre & la Bretagne. On signa aussi un traité de commerce avec le Duc de Bretagne. Enfin le Roi Edouard le prit sous sa protection & par un traité solennel, il s'obligea d'envoyer à son secours 3000. Archers commandés par le Baron de Scalles. On commença d'équiper les bâtimens pour les passer en Bretagne.

Le Roi étoit trop habile & trop bien servi pour ignorer aucune de ces particularités. Ce fut à lui à prévoir l'orage & à se précautionner. Le Roi Edouard lui envoya un Ambassadeur sous

prétexte de traiter de la paix, ou de renouveler la trêve expirée à la fin de Mars. Mais le Roi qui n'étoit pas facile à surprendre, prit le parti de pousser avec la dernière vigueur Monsieur & le Duc de Bretagne, avant qu'ils pussent être secourus. Il manda ses troupes avec une extrême diligence. Il vou-
1464.

Chr. scand.

loit faire deux armées, l'une en Picardie où il devoit être en personne pour s'opposer au Duc de Bourgogne, l'autre beaucoup plus forte pour pénétrer jusques dans le cœur de la Bretagne.

En attendant que tout fût prêt, il faisoit de petits voyages aux environs de Paris. Il étoit à Melun vers le 20. de Juin, d'où il envoya à Paris le 23. le Prince de Piémont tenir sa place pour gratifier les Parisiens dont il sçavoit qu'il lui étoit si important de gagner la bienveillance. Il fit

1468. — élargir ce jour-là tous les prisonniers pour dettes, retenus à la Conciergerie & au Châtelet.

Il reçut à Meaux la fâcheuse nouvelle que Châteauneuf du Lau s'étoit sauvé du Château d'Usson où il l'avoit donné en garde, sur peine de la vie, à Melun qui en étoit Gouverneur. Du Lau étoit le plus dangereux esprit de sa Cour, capable, intrigant, brave Chevalier ; il connoissoit à fond le Roi & pénétoit toutes ses vues. Le Roi l'accusoit de l'avoir voulu livrer deux fois aux Confédérés pendant la guerre du bien public ; il n'avoit pû en recouvrer de preuves & avoit été réduit à le tenir dans une prison qu'il prétendoit rendre perpétuelle.

Supplice de
Norman-
ville.

Mém. de
C. de 1723.

Sur la fin de l'année précédente, Louis XI. avoit déjà essuyé la mortification que le Prince Philippe de Sayoye, détenu

par correction au Château de Loches, s'en étoit fauvé & s'étoit mis dans les intérêts du Duc de Bourgogne. Le Roi n'avoit pas puni avec sévérité le Gouverneur de Loches, soit qu'il n'y eût pas eu de sa faute, soit que le Roi se souciât moins de l'évasion du Prince. Il n'en fut pas de même du Gouverneur d'Usson qui peut-être n'étoit pas plus coupable. S'il l'eût été, il connoissoit assez le Roi pour fuir & ne pas s'exposer à sa vengeance. Il le fit arrêter dans Usson même & fit arrêter en même-tems Raimonet, fils de la femme de Melun, & le Procureur du Roi d'Usson, soupçonnés tous deux d'être complices de l'évasion. Raimonet fut conduit à Tours & le Procureur du Roi à Meaux. On leur fit leur procès dans le même tems que des Commissaires le faisoient au Gou-

1468.

*Notes du
2^e. Livre.*

1468.

verneur à Usson. Ils furent tous trois décapités dans ces trois villes.

Le Roi de mauvaise humeur contre la Maison de Melun prêta plus volontiers l'oreille aux soupçons que lui inspira le Cardinal Baluc contre Charles de Melun, Seigneur de Normanville, neveu du Gouverneur d'Usson.

Normanville s'étoit vû au commencement de ce regne au plus haut degré de la faveur. Il étoit si chéri du Roi que ce Prince lui faisoit quelquefois l'honneur de le faire coucher avec lui. Normanville avoit infiniment de cœur, d'esprit & une grande naissance. Le Roi avoit tenu sur les Fonds un fils qu'il avoit eu d'Anne de la Rochefoucault sa femme. Veuf de cette Dame, il s'étoit remarié à Philippe fille de Jean II. Seigneur de Montmorency. Enfin il sem-

bloit tenir le premier rang dans les bonnes graces du Roi qui l'avoit fait son Lieutenant Général dans Paris pendant la guerre du bien public. Cette faveur dura peu, il fut destitué avant le siège de Paris. Mais Normanville ne se piquant pas contre son Prince, continua de le servir avec honneur; il étoit en Normandie avec la troupe qu'il commandoit.

On ne sçait pas précisément quels crimes le Cardinal lui imputa. Il est apparent qu'il l'accusa d'intelligence avec les Princes : le Roi qui l'avoit mécontenté se laissa facilement persuader. Le Comte de Damartin eut ordre de s'assurer de sa personne à Château Gaillard, dont ce Comte étoit Gouverneur, & de l'y retenir. En même-tems le Grand-Prevôt Tristan s'y transporta & travailla à son procès,

1468.

Juge impitoyable & qui connoissoit les intentions de son Maître.

*Cabinet de
Louis XI.
c. 2.*

Un sujet est rarement innocent, lorsqu'ayant été élevé aux plus grands honneurs il est recherché sur toutes les actions de sa vie, & qu'il est non-seulement abandonné, mais encore haï de son Prince. Son procès fut court, la Jurisdiction où il étoit instruit n'admettant pas de longues procédures. Il confessa que dans le tems qu'il étoit bien auprès du Roi, il avoit reçu quatre mille écus du Seigneur de Chalençon pour obtenir des Lettres du Roi à ses Juges & lui faire gagner un procès qu'il avoit au Parlement pour le Vicomté de Polignac, qui lui fut en effet adjugé. C'étoit certainement, quel que fût le droit de Chalençon, un abus de la faveur dans Normanville & une avidité criminelle. C'eût

été une concussion dans un Magistrat ; mais pouvoit-on en faire un crime capital à un courtisan , à un favori , qui dans cette occasion ne pèche que contre les loix de l'honneur & de la générosité ? 1468.

Normanville fut condamné par le Grand-Prevôt à être décapité & il fut exécuté dans le marché d'Andely le 20. d'Août. Une circonstance de sa mort augmenta la pitié pour cet infortuné Seigneur & la haine contre ses envieux , sur-tout contre le Ministre. L'exécuteur le manqua du premier coup & l'abattit à terre , lui ayant fait seulement une grande blessure au cou. Le patient se releva & dit tout haut qu'il étoit innocent de tout ce dont le Roi l'accusoit , qu'il ne méritoit pas la mort , mais qu'il la recevoit avec soumission , puis-que c'étoit la volonté du Prince.

Mém. de

Comines.

Preuves du

1. Livre.

Comines,

l. 1. c. 2.

1468.

Père Anselme.

Il fut ensuite décapité, laissant encore aujourd'hui en problème son crime & son innocence. De sa première femme il laissa un fils nommé Louis, filleul du Roi ; il fut élevé sous la tutelle de ses oncles & continua la postérité de cette illustre Maison que le supplice d'un de ses chefs ne ternit pas. Le Gouverneur d'Usson laissa aussi un fils nommé Antoine, qui fut Bailli de Melun.

Le Roi
regagne
du Châtel.

Si le Roi, comme quelques-uns le prétendent, perdit dans Normanville un bon Capitaine & un serviteur affectionné, son habileté lui en fit recouvrer un qui le remplaça avantageusement. Ce fut le fameux Tanne-guy du Châtel. Le Roi le haïssoit seulement pour avoir été trop avant dans les bonnes grâces du feu Roi. Du Châtel qui connoissoit son nouveau Maître, n'avoit pas voulu éprouver de

quoi il étoit capable. Presque
ruiné pour rendre à la mémoire
de Charles VII. les derniers de- 1468.
voirs, il n'en demanda pas le
remboursement ; mais quittant
la Cour & la Charge de Grand-
Ecuyer qu'il y possédoit, il se
retira en Bretagne. Il fut bientôt
convaincu de la sagesse de ses
démarches par la conduite du
Roi, qui loin de pourvoir à son
remboursement, disposa de sa
Charge & le laissa tranquillement
dans l'exil qu'il s'étoit imposé.

Du Châtel trouva d'abord
beaucoup d'agrémens à la Cour
de François II. Duc de Breta-
gne. On lui donna des Charges
& des pensions ; il eut une place
dans le Conseil où la force de
son génie le rendit bientôt supé-
rieur à tous les autres Ministres.
Il étoit l'âme de toutes les déli-
bérations. Le Duc n'eut pas lieu
de s'en repentir. Du Châtel lui

1468.

fournit tous les expédiens qui firent échouer les pièges que le Roi tendit à ce Prince & à ses fujets. Il fut le principal auteur de la guerre du bien public, dont le succès fut dû principalement à ses confeils. Elle n'eût pas eu des suites si funeftes, si le Duc les eût voulu fuivre jufqu'à la fin, en ne fe commettant pas avec les Seigneurs Normands. Du Châtel commença de perdre fon crédit en quittant le Duc, lorsqu'il voulut aller à Rouen. L'événement de fes prédictions indisposa ce Prince, qui les voyant arriver si justes, foupçonna ce Miniftre de les avoir fçues & préparées : comme la chose étoit fans preuve, le Duc de retour en Bretagne, ne laiffa pas d'honorer encore du Châtel de fa faveur & de fe conduire par fes avis, rendant justice à ce Seigneur & étant naturellement bon.

Du

Du Châtel heurta contre un autre écueil par un excès de probité; le Duc avoit emmené de Rouen la Dame de Villequier, dont il étoit devenu amoureux. Ses charmes, quoiqu'un peu flétris, joints à l'esprit le plus fin & le plus insinuant, prirent tant d'ascendant sur le Prince que ce fut bientôt elle qui gouverna l'Etat, qui régla toutes les affaires, qui disposa des graces & des finances. Jalouse des égards que le Duc conservoit pour la Duchesse (a), elle lui procura mille mortifications. Tout le monde plaignoit le sort de cette Princesse & admiroit sa patience.

Tout plioit à la Cour de Bretagne devant cette idole. Du Châtel s'obstina seul à ne pas la révéler. Il ne lui rendit ni hom-

(a) Marguerite fille de François I. Duc de Bretagne.

— mages, ni devoirs. Pouffant le
1468. ftoïcisme plus loin, il alla trou-
ver le Duc en particulier & lui
fit avec une noble hardieffe de
fages représentations.

La Duchesse douairiere, Fran-
çoife d'Amboife, instruite par
du Châtel & à fa follicitation,
écrivit au Duc qui l'avoit tou-
jours tendrement aimée. Elle
lui mandoit qu'elle s'arrachoit à
fa retraite pour lui rappeler tout
ce qu'il devoit à la vertu, à la
naiffance, à la beauté de la Du-
chesse, & tout ce qu'il se devoit
à lui-même. Elle le fupplioit de
retourner à cette Princeffe.

Des reproches & des discours
fi clairs ne toucherent point un
Prince qu'une paffion violente
aveugloit. On ne cache rien à
ce qu'on aime, le Duc fit con-
fidence de tout à fa maîtrefse,
qui s'abandonna à une haine mor-
telle contre du Châtel & ne

laissa plus le Duc en repos qu'il n'eût envoyé un ordre à ce Seigneur de quitter la Cour. Cet exil dont la cause n'étoit point ignorée, redoubla l'indignation qu'on avoit contre la Dame de Villequier. Elle s'en apperçut & elle lui fit dire dans son Château de du Châtel où il s'étoit retiré, qu'il pouvoit revenir à la Cour, y reprendre sa place & ses fonctions, s'il vouloit être plus sage à l'avenir & garder le silence sur des affaires qui ne le regardoient point. Du Châtel refusa son rétablissement à ce prix & lui préféra l'exil.

Le Roi instruit de tout ce qui se passoit, ne manqua pas l'occasion. Revenu de l'injuste préjugé qu'il avoit eu contre tous les amis de son pere, il crut faire un grand coup d'enlever au Duc de Bretagne le seul Ministre capable de gouverner, & il tâcha

1468.

de le gagner pour lui-même. Il le fit sonder. Louis XI. qui portoit l'économie jusqu'à l'avarice, devenoit dans ces occasions libéral jusqu'à la profusion ; il lui offrit de le dédommager par une pension de tout ce qu'il avoit perdu par son exil, de lui donner le Gouvernement du Roussillon, de la Cerdagne & de lui faire rembourser ce qui lui étoit dû des obsèques du feu Roi. Soit que sa vertu fût ébranlée, soit que suivant les maximes de ce tems, il crût que cette démarche ne feroit aucun tort à sa réputation, du Châtel se rendit à des offres si avantageuses ; il changea de parti & embrassa de nouveau celui qu'il avoit quitté il y avoit neuf ans.

Diverses
négociations avec
le Duc de
Bourgogne.

Les soins que le Roi se donna pour regagner cet ancien serviteur, ne rallentirent point ceux qu'il prenoit pour la guerre. Il

s'assembloit en Normandie une armée formidable qui menaçoit la Bretagne ; lui-même comptoit se mettre à la tête de celle que le Comte de Damartin formoit sur les frontieres de l'Isle de France & de Picardie, qui devoit s'opposer au Duc de Bourgogne. Le Roi avoit pris ce parti moins pour animer cette armée que pour être lui-même plus voisin du Duc & pour profiter des moindres occasions de traiter avec lui. Telle étoit sa maniere de faire la guerre. Timide & se défiant toujours des succès, il étoit un perpétuel négociateur. Plus sûr de son génie & de l'habileté de ses Ministres, il ne vouloit presque jamais rien donner au hazard, n'ignorant pas que les ennemis avoient dans tout le Royaume & jusques dans sa Cour des espions & des intelligences. Il avoit fait pendre à Meaux un

1468.

C. scand.

— espion du Roi Edouard. De
 1468. Meaux il alloit successivement
 aux villes voisines, à Creil, à
 Senlis, à Compiègne, à Noyon
 & à Chauny. Enfin il revint à
 Compiègne où il fixa son séjour
 jusqu'au tems d'aller mettre ses
 troupes en mouvement.

*Com. l. 2.
 6. 5.* Le Duc fut bientôt averti par
 des Envoyés de Monsieur & du
 Duc de Bretagne, de l'orage
 qui se préparoit contre eux &
 combien il leur seroit difficile
 d'y résister. Il rassembla aussitôt
 son armée & manda toute sa
 Noblesse. En même-tems il en-
 voya une lettre au Roi, il le
 supplioit de n'inquiéter ni Mon-
 sieur, ni le Duc de Bretagne ses
 alliés, compris l'un & l'autre
 dans la dernière trêve. Cette
 prière cachoit une menace de se
 déclarer pour eux, puisqu'il la
 faisoit à main armée. Le Roi le
 comprit bien, aussi ne lui fit-il

*Mém. de
 Comines,
 Preuves du
 1. livre*

aucune réponse ; mais il fit partir peu de jours après, Pot & Fournier (a) pour aller s'expliquer de sa part avec le Duc.

1468.

Ce Prince nomma Commissaires pour traiter avec eux, Crequy, Carondelet & Meurin. Pot leur soutint que le Duc ne devoit pas entrer dans les affaires domestiques du Roi & dit plusieurs raisons pour le détourner de soutenir le Duc de Bretagne qui se chargeoit mal-à-propos des intérêts de Monsieur.

Les Commissaires du Duc objectèrent que son alliance avec le Duc de Bretagne étoit légitime & qu'elle s'étoit faite avec le consentement du Roi. Pot repliqua que ce consentement avoit été forcé, qu'il ne l'avoit

(a) Guillaume Pot, Bailly de Vermandois, & Jacques Fournier, Conseiller au Parlement.

1468.

donné que dans un tems où il n'étoit pas libre & où les Confédérés le tenoient assiégé dans sa Capitale : qu'il avoit fait ces protestations contre ces traités : que depuis la plûpart des articles arrêtés à Conflans & à S. Clou, avoient été changés, sur-tout la cession de la Normandie, annullée par les Etats. On ne voit pas que les Commissaires du Duc ayent rien répondu à ces dernières raisons que le Duc ne prétendoit détruire que par les armes. Chacun resta dans les mêmes résolutions.

Chron. de
1400.

Le 11. de Juillet l'armée du Duc se trouva presque toute rassemblée, il la conduisit au Quesnoy où elle grossissoit toujours. Il en partit le 27. & s'avança jusqu'à Peronne, d'où il alla faire un camp entre Exclusiers & Cappy-sur-Somme; il y rangea toute son armée. Celle du Roi

Chr. scand.

campée au-delà de Noyon, —————
 augmentoit aussi de jour en jour. 1468.
 De nouveaux Députés arriverent
 au camp d'Exclusiers de la part
 du Roi. C'étoit le Connétable,
 l'Archevêque de Lyon & l'Evê-
 que de Verdun, qui partageoient
 le Ministère avec le Cardinal Ba-
 lue. Ils y resterent quelques jours
 & réussirent dans leur commis-
 sion, qui ne consistoit qu'à amu-
 ser le Duc & à l'empêcher d'en-
 trer en action, pendant qu'en
 Normandie on précipitoit les le-
 vées.

Le Duc venoit de recevoir de Liège des nouvelles inquié-
 tantes. Le Roi y avoit envoyé deux Ambassadeurs pour reveil-
 ler la haine de ces peuples & les faire déclarer contre le Duc.
 Ils appuyoient sur cette nouvelle guerre & sur les forces que le
 Roi avoit sur pié, auxquelles le
 Duc ne pourroit résister si les

Mouve-
 mens des
 Liégeois.
Com. l. 2.
c. 5.

— 1468. Liégeois prenoient ce moment favorable pour secouer le joug. Jamais discours ne pouvoit leur être plus agréable, ils haïssoient ce Prince & leur Evêque; ils soupiroient après leur liberté. Peu retenus pour le danger où ils alloient jeter leurs ôtages, ils concertoient déjà les moyens de se révolter.

Le Duc ne croyoit pas qu'ils le pussent faire facilement; mais le craignant, il augmentoit ses troupes: il donna ses ordres pour faire venir celles qu'on avoit levées en Bourgogne & qui y formoient déjà un corps assez considérable. Le Maréchal de Bourgogne le commandoit & l'avoit renforcé des troupes des Princes de Savoye, de celles de quelques Seigneurs Allemans & de plusieurs Seigneurs François mécontents du Roi, ou attachés à Monsieur.

Les Princes de Savoye, quoi-
que beaufreres du Roi, ne l'en- 1468.
aïmoient pas davantage; il sou-
tenoit contr'eux le Duc de Sa-
voye leur aîné. Le Comte de
Bresse avoit sur le cœur la pri-
son où le Roi l'avoit détenu si
long-tems à Loches. S'en étant
sauvé habilement, il avoit couru
en Savoye se mettre en posses-
sion de son appanage qui étoit
la Bresse; il avoit commencé
d'en faire usage en levant des
soldats pour le Duc de Bourgo-
gne, sous prétexte de l'ancienne
alliance des Maisons de Bour-
gogne & de Savoye. Ses deux
freres, François Evêque & Prince
de Genève & Jacques Comte de
Romont, étoient entrés dans ses
vûes. Les Partisans de Monsieur
étoient Poncet de la Riviere &
d'Urfé. Enfin du Lau, qui échap-
pé de sa prison & le cœur plein
du desir de se venger, étoit venu

1468.

joindre l'armée de Bourgogne. Cette armée commença ses hostilités dans la partie de la Bourgogne qui obéissoit au Roi & en Champagne.

Guerre en
Norman-
die & en
Champagne.
Argenté.

En Bretagne la guerre étoit déjà commencée, le Duc de Bourgogne étoit mal instruit de ce qui s'y passoit par l'éloignement ou par les grandes précautions que le Roi avoit prises pour empêcher la communication. Le Duc de Bretagne qui voyoit depuis long-tems le danger, avoit envoyé Rouville en Angleterre pour hâter le secours & l'avoit chargé de sa procuration. L'Abbé de Begar & Olivier du Breuil, Sénéchal de Rennes lui étoient associés : on les reçut favorablement & on donna des ordres pour équiper la flotte qui devoit porter en Bretagne les trois mille hommes commandés par le Lord de Scales. Tout cela se faisoit

assez lentement, comme se conduisent ordinairement les secours destinés aux étrangers. 1468.

Les hostilités commencerent *C. scand.* dès le mois de Juin en Normandie, où les Bretons occupoient Bayeux & une partie de la basse Normandie; un de leurs partis investit le Château de Merville où le Seigneur avoit introduit une garnison de francs Archers. Les chefs du parti obligerent Merville à leur remettre le Château; mais ils en userent bien cruellement, ayant tout passé au fil de l'épée, pillé tous les meubles, brûlé ensuite le Château & pendu le Seigneur aux creneaux. Conduite plus digne de brigand que de gens de guerre.

Tous ces partis disparurent, lorsque l'armée Françoisse se mit en marche, commandée par l'Amiral; avec lui étoit le Comte de Dunois, bien capable de di-

1468.

riger sa jeunesse. Il y eut une rencontre auprès de Lizieux, où les Bretons furent défaits; mais, où du Faur (a), qui commandoit la Cavalerie sous le Comte, fut tué. On fit ensuite le siège de Bayeux, qui se remit sous la domination du Roi. En moins d'un mois les Bretons furent chassés de la Normandie, excepté de Caën & d'Avranche dont Lescun étoit toujours dépositaire. Aussitôt après on entra en Bretagne. Rien ne se présenta pour arrêter le vainqueur, une si formidable armée ayant jetté la terreur dans toute la Province.

*Chr. scand.
d'Argentré.*

*Traité
d'Ancenis.*

Le Duc de Bretagne n'ayant aucunes nouvelles du Duc de Bourgogne, ne recevant point le secours d'Angleterre, voyant son pays prêt d'être envahi, de plus occupé de ses amours &

(a) Jean du Faur, fils de Gratian, Seigneur de Pujors.

n'étant rien moins que guerrier, parut chanceler & desirer la paix. Monsieur, las d'une vie errante, soupirant après le repos, recommença les propos qu'il avoit tenus à Etampes en 1465. Il répète qu'il a pitié des peuples & qu'il ne veut point que le sang humain soit répandu pour sa querelle. On croit que Lescun son favori étoit déjà en quelque relation avec le Roi & qu'il n'animoit plus le Prince par ses conseils.

Les deux chefs molissant, il n'étoit pas juste que ni la Noblesse ni les peuples de Bretagne se sacrifiaient. On conclut à s'accommoder avec le Roi. Monsieur lui écrivit qu'il étoit prêt à se soumettre à ses volontés & à préférer ses bonnes grâces à ses intérêts. Le Duc dans sa lettre offroit de traiter, d'abord que Monsieur étoit content, puis

1468.

1468.

c'étoit pour lui seul qu'il avoit armé. L'Evêque de S. Malo (a) porta les lettres à Compiègne. Le Roi s'abandonna à la joie & à l'impatience qu'il avoit de terminer cette affaire. Il fit partir pour la Bretagne le Duc de Calabre. On entra en négociation. Ancenis fut marqué pour le lieu de l'Assemblée, où il ne se fit aucune difficulté, chaque parti souhaitant également de conclure.

Le Duc de Calabre étoit assisté de Beauveau Silly & de Partenay Parigné. Le Duc y envoya le Chancelier Chauvin, l'Evêque de Rennes, l'Abbé de Begar, Quintin Coëtquen & le Sénéchal de Rennes, d'Epinay Treves. On ne sçait si Lescun y alla, ou si les Plénipotentiaires de Bretagne furent chargés des intérêts de Monsieur.

(a) Jacques de l'Epinay.

Le résultat des Etats de Tours fut la base du traité. Monsieur accepta l'appanage qu'ils avoient réglé, avec la pension de soixante mille francs, valant trente-cinq mille écus; à l'égard des Terres qui devoient former cet appanage, on convint que le Duc de Calabre & le Connétable en seroient les Arbitres. Une parfaite intelligence fut rétablie entre le Roi & le Duc de Bretagne qui renonça à toute autre alliance, nommément à celle du Duc de Bourgogne, & consentit que Lescun remît au Roi Caën & Avranches. Monsieur se départit aussi de son alliance avec le Duc. Ce traité fut signé à Ancenis le 10. de Septembre & le Duc de Bretagne le ratifia à Nantes le 17.

1468.

*Com. l. 2.**Paul
Emile.*

Premiere

entrevue
du Cardinal
Balue avec
le Duc de
Bourgogne,

Avant ce traité le Roi avoit fait encore une tentative auprès du Duc de Bourgogne pour le

1468.

détacher des Princes. Il envoya le 1. de Septembre le Cardinal à Peronne, qui pressa vivement le Duc en lui remontrant que les Princes pourroient bien traiter avec le Roi sans lui & que s'ils le faisoient, il resteroit seul dans la querelle. Peut-être étoit-ce après leurs premières démarches pour la paix. Le Duc fut inébranlable; il répondit modestement, mais avec fermeté, que ce n'étoit pas pour ses intérêts qu'il avoit pris les armes: qu'il ne prétendoit point faire la guerre au Roi, mais secourir ses alliés, & que s'ils étoient contens il le feroit aussi; le reste se passa en politesse réciproque. Le Cardinal revint avec cette réponse.

Le traité d'Ancenis notifié au Duc de Bourgogne, *Chr. scand.* Dans ces circonstances, le Roi reçut l'agréable nouvelle de la signature du traité d'Ancenis. Il en fit part sur le champ au Duc de Bourgogne, qui n'y ajouta

aucune foi : ce traité étoit si peu vraisemblable qu'il ne douta pas. 1468.

que ce ne fût une ruse pour le surprendre. Dès le lendemain 15. de Septembre , il décampa de son camp d'Exclusiers & marcha avec toute son armée dans le Santerre où il campa près de Merancour. Il ne resta pas long-*Chron. a*
1400. tems dans cette incertitude. Il reçut des lettres de Monsieur & du Duc de Bretagne , contenant la teneur du traité & les raisons *Com. l. 2*
c. 5. qui les y avoient obligés. Cela ne suffit pas encore pour désabu-
 ser le Duc. Comme le Héraut avoit passé par le camp du Roi , il s'imagina que ce Prince l'avoit corrompu pour faire donner le Duc dans le piège & qu'on avoit contrefait les seings des Princes dans les lettres que ce Héraut lui remettoit. Né violent , il résolut de le faire pendre ; la vie de ce malheureux

1468. étoit dans le plus grand danger ; lorsque le Duc reçut de plusieurs endroits la confirmation certaine du traité d'Ancenis. A ses doutes succéderent l'étonnement, l'indignation & un violent chagrin.

Conseil sur
a guerre
contre le
Duc de
Bourgogne.
l'Argenté. Pendant que le Duc de Bretagne ratifioit à Nantes le traité d'Ancenis, le Roi faisoit la même chose à Compiègne. Mais Monsieur qui avoit déjà ouvert les yeux sur ce qu'il contenoit de défavantageux pour lui , ne se hâta pas. Il voulut attendre le règlement que devoient faire sur son appanage le Duc de Calabre & le Connétable. Le Roi ayant appris que le Duc de Bourgogne étoit enfin convaincu de la réalité de ce traité, assembla son Conseil pour délibérer sur la conduite qu'il devoit tenir avec ce Prince. La plûpart des chefs opinèrent , & le Connétable le pre-

C. scand.

mier, qu'il falloit profiter d'une occurrence si favorable pour humilier le Duc & le ranger au devoir : qu'il étoit fans alliés & fans intelligences dans le Royaume : que ses forces ne pouvoient se comparer à celles du Roi : qu'il étoit sur le point d'avoir une nouvelle guerre avec les Liégeois. Enfin ils l'assurèrent qu'il pouvoit compter sur le succès & qu'ils forceroient son ennemi de se soumettre aux ordres & aux volontés de Sa Majesté. 1468.

On peut croire que la plûpart de ces avis étoient sinceres, mais la suite fait connoître que le Cardinal Balue, le Connétable & l'Evêque de Verdun avoient, en donnant le leur, des vûes plus sourdes & plus intéressées. Le Roi en s'accommodant avec le Duc, alloit se trouver sans

— affaires, sans ennemis, & n'au-
 1468. roit plus qu'à regner dans la paix
 & dans la tranquillité. Ses Mi-
 nistres lui devenant inutiles, al-
 loient être exposés aux bizarre-
 ries de son humeur & aux suites
 de son inconstance, toujours fa-
 tale à ceux dont il n'avoit pas
 besoin. Ils vouloient l'engager
 dans une guerre qui les rendroit
 nécessaires & qui pouvoit par
 divers accidens faire subsister &
 augmenter leur fortune.

Com. l. 2. Le Roi entraîné par de nou-
 . 5. velles idées, se propoisoit de trai-
 ter avec le Duc à quelque prix
 que ce fût, de le gagner & de le
 détacher des intérêts des Prin-
 ces. Il vouloit être en état de
 châtier le Duc de Bretagne, au-
 teur de toutes les guerres civiles
 & qui en recevant chez lui Mon-
 sieur & les mécontents, les avoit
 toujours fomentées. Le Duc de

Bourgogne sur cette matiere n'é-
toit pas moins coupable dans 1468.
l'esprit du Roi que le Duc de
Bretagne, mais il étoit plus puis-
sant & pouvoit susciter contre
la France le Roi Edouard son
beaufrere. Il étoit bien plus fa-
cile de subjuguier le Duc de Bre-
tagne contre qui le Roi croyoit
que le traité d'Ancenis avoit en-
tierement indisposé le Duc de
Bourgogne.

Dans cette supposition, le Roi *Chr. Jcand.*
opina à traiter avec le Duc de
Bourgogne & à rétablir une par-
faite intelligence : il donna les
ordres sur le champ qu'on dis-
continuât, sur peine de la vie,
toutes les hostilités & il envoya
vers le Duc pour lui proposer la
paix. Le Duc chargé lui seul du
fardeau de la guerre, mécontent
de ses alliés, consentit de négocier
& dit qu'il ne s'éloigneroit
pas de la paix, pourvû qu'on re-

redressât tous les griefs dont il se
 1468. plaignoit. Le Roi nomma aussitôt des Commissaires & Ham fut choisi pour le lieu où ils s'assembleroient avec ceux du Duc. Ils s'y rendirent tous le 20. de Septembre & on commença de travailler le 21.

*Mém.
de Com.
Preuves du
1. Livre.*

Seconde
entrevûe
du Cardinal
Balue avec
le Duc de
Bourgogne,
C. de 1409.

Le 22. le Duc changea encore de camp & le posa à Lihons en Santerre. Le Roi qui sentoit les difficultés de la paix & les longueurs du traité de Ham, par rapport aux prétentions du Duc, résolut de lui proposer une trêve pour discuter plus à loisir leurs intérêts. Il renvoya le 2. d'Octobre le Cardinal trouver le Duc au camp de Lihons, & il donna ses instructions à ce Ministre pour convenir de cette trêve.

*Comines,
Preuves du
7e. Livre.*

Le Roi ne pouvoit choisir un Agent moins propre à réussir dans son projet. Le Cardinal craignoit

gnoit & la trêve & la paix , qui alloient le rendre inutile au Roi 1468.

& l'exposer à son humeur inquiète. On peut croire qu'il négocioit négligemment & avec froideur. On ne sçait si ce fut lui qui s'offrit au Duc , ou si ce Prince le rechercha. Peut-être que le Duc pénétra sa disposition. On tient pour assuré que le Cardinal qui aimoit trop l'argent pour un Ministre comblé de tant de biens & de graces , reçut des mains du Duc de Bourgogne une somme considérable pour se l'attacher , & que depuis ce moment il entra dans les intérêts de ce Prince & le servit au préjudice de ce qu'il devoit à son Roi & à son bienfaiteur.

Pendant qu'il resta auprès du Duc , il se répandit un bruit qu'il avoit conclu la trêve jusqu'au mois d'Avril prochain ; ce bruit courut d'abord jusqu'à Paris.

Comme il étoit conforme aux
 1468. apparences & aux instructions
 du Cardinal. , le Roi se disposa
 à quitter Compiégne & envoya
 même ses Fouriers à Creil & à
 C. de 1400. Pontoise ; le retour du Cardi-
 nal le 5. fit évanouir ce bruit. Il
 rapporta au Roi que le Duc n'a-
 voit voulu rien écouter, ou du
 moins qu'il mettoit la trêve à
 trop haut prix : Louis XI. pas-
 sant tout-à-coup de la confiance
 à la crainte, partit pour se ren-
 dre à Noyon où étoit son armée
 & envoya ses ordres à Paris pour
 en faire venir tout ce qu'il y
 avoit de Noblesse & de gens de
 guerre. L'ordre fut publié le 8.
 & le rendez-vous marqué pour
 le 10. à Gonesse. Cet ordre jeta
 l'alarme dans Paris, on y avoit
 déjà compté sur la trêve.

Troisième
 entrevue
 du Cardinal
 avec le Duc.
 Chr. scand.

Malgré la vivacité de ses or-
 dres, le Roi ne vouloit point de
 guerre; il ne les donnoit que

— dans la crainte d'y être forcé. Il renvoya une troisieme fois le Cardinal vers le Duc pour conclure une trêve à quelque prix que ce fût. Dans la situation où étoit le Duc, abandonné de ses alliés & craignant un soulèvement à Liége, il étoit naturel que cette trêve se fît à conditions égales. Mais l'empressement du Roi, les sujets de plaintes que le Duc prétendoit avoir & sa nouvelle intelligence avec le Ministre, le firent tenir ferme & demander pour conclure cette trêve, cent vingt mille écus d'or par forme de dédommagement. Elle fut conclue à Peronne le jour même que le Cardinal s'y étoit rendu 6. d'Octobre. Dès le lendemain la moitié de la somme fut comptée. On étoit convenu d'un délai pour l'autre moitié ; ainsi s'évanouirent les projets de la guerre. Le Roi qui ne ména-

1468.

1468.

geoit point sa réputation, pourvû qu'il parvînt à son but, en ressentit une extrême joie & se livra tout entier à ses nouvelles vûes.

Congrès de
Ham.

La trêve qui n'étoit que pour quelques mois, suspendit la négociation qui se faisoit à Ham depuis le 21. de Septembre. On y avoit déjà redressé la plûpart des griefs dont se plaignoit le Duc. La facilité qu'on y avoit apportée à lui passer tant d'articles importants, montrait assez combien le Roi vouloit ménager ce Prince. Il y en avoit jusqu'à 34. qu'il est nécessaire de rapporter ici, comme essentiels à l'histoire de ce regne, & qui eurent tous dans la suite leur exécution,

*Mém. de
Cemines.
Preuves du
2^e. Livre.*

Le premier portoit qu'en conséquence du traité de Conflans, les fiefs & les hommages du Comté de Ponthieu & des Terres qui en dépendoient en deçà &

au-delà de la Somme, ensemble
 les fiefs & les hommages des
 Prévôtés de Vimeu, de Beau-
 vois & de Foulay appartiend-
 roient au Duc; à condition que
 dans les actes des hommages &
 de prestation de serment, ces
 termes seroient employés : *Ex-*
cepté contre le Roi.

1468.

Le second, que le Roi feroit
 cesser les oppositions faites par
 ses Officiers aux jouissances des
 Tailles & des Aides de Ponthieu;
 qu'on révoqueroit l'établissement
 d'un Elû que le Roi avoit nom-
 mé pour les trois Prévôtés; &
 que l'Elû d'Amiens qu'on en
 avoit destitué, y seroit rétabli.

Le 3^e. que Sa Majesté impo-
 seroit silence à ses Officiers de
 Beauvais sur les jouissances du
 Grenier à Sel de Granvillers
 qu'ils révendiquoient.

Le 4^e. qu'elle feroit cesser les
 troubles suscités par le Bailly de

1468.

Tournay sur la jouissance de la Seigneurie de Mortagne, cédée au feu Duc Philippe par le traité d'Arras.

Le 5^e. que l'usage des salines de Salins sera établi dans tout le Maconnois, à l'exclusion de celle de Péquais, conformément au traité d'Arras. Le Duc demandoit cent mille francs pour les non-jouissances, mais on n'y eut point d'égard.

Le 6^e. que pour la perception de l'Imposition foraine cédée au feu Duc par le traité d'Arras, les Marchands sujets du Duc, qui passeront par les pays où elle est dûe, ne donneront caution que conformément aux anciennes Ordonnances, ainsi qu'il sera réglé par deux Commissaires nommés par le Roi & par le Duc.

Le 7^e. qu'il en sera nommé quatre, deux par le Roi & deux

par le Duc, pour terminer les différends entre les Officiers de la Bourgogne Ducale & ceux des Comtés de Maçon, d'Auxerre & de Bar-sur-Seine, qui appartenoient au Roi, par rapport aux limites du Duché & de ces Comtés. 1468.

Le 8^e. étend le pouvoir de ces Commissaires à faire jouir le Duc des salines de Bourgogne, pour en pourvoir les sujets du Roi qui y sont abstraints par le traité d'Arras.

Le 9^e. les autorisoit à décider sur quelques non-jouissances dont le Duc se plaignoit des ressorts des Bailliages de Maçon, S. Gengon, Auxerre & Bar-sur-Seine.

Les 10. & 11^e. concernoient aussi quelques contraventions au traités d'Arras, que les mêmes Commissaires devoient réparer.

Les 12. & 13^e. concernoient

— 1468. les différends sur les limites des Comtés de Bourgogne, du ressort de S. Laurent, des Comtés de Flandre & d'Artois, sur lesquels il y avoit des Instances à la requête des Officiers du Roi. On convenoit d'une surseance de huit ans pour les régler à l'amiable.

Les 14. 15. & 16^e. régloient les appellations portées au Parlement, tant des Jugemens rendus par le Conseil Souverain de Flandre, appelé *les quatre Loix*, que des autres Cours de Justice & des ressorts de Lille, Douay & Orchies. Il fut convenu que les Jugemens rendus par le Conseil Souverain, demeureroient exempts du ressort du Parlement de Paris, & que les appellations des autres Cours ne feroient plus reçues au Parlement *omisso medio*, mais seulement après qu'elles auroient été portées au Con-

seil ordinaire de Flandre.

Le 17^e. que le Roi consentoit, pendant sa vie & celle du Duc, que le Conseil de ce Prince connût des procès nés entre les François qui trafiquoient dans les Terres de l'Empire & les naturels du pays, sans préjudice du déclinatoire & du ressort & souveraineté du Roi.

1468.

Le 18^e. qu'il sera nommé des Commissaires pour régler en dernier ressort la prétention des quatre mille livres de rentes & des arrérages que le Duc a sur la Recette de Vermandois, comme Comte de Hainaut.

Le 19^e. que le Roi fera cesser les poursuites & les contraintes exercées par le Seigneur de Châtillon pour obliger les sujets du Duc, nés dans le Comté & dans les Terres situées hors du Royaume, à servir en personne & prêter serment au Roi envers &

1468.

contre tous, même contre le Duc, à cause des Fiefs qu'ils possèdent dans le Royaume; que toutes condamnations intervenues seront annullées; qu'il y aura restitution de fruits, réglée par des Commissaires; que le Duc de son côté réparera les excès faits par ses Officiers; & que ces sortes de vassaux, tant du Roi que du Duc, ne seront point tenus de servir en personne, mais pourront substituer des représentans.

Le 20^e. que les sujets du Duc pourront posséder les Bénéfices du Royaume, & qu'on rétablira avec restitution des fruits, ceux que le Seigneur de Châtillon avoit dépouillés dans le Diocèse de Langres, comme inhabiles à en être pourvûs.

Les 21 & 22^e. donnent mainlevée de plusieurs saisies faites sur les sujets du Roi, commerçant en France.

Le 23^e. que le Roi laissera
jouir le Duc cinq années des
Aydes de Châtelchinon, en ver-
tu du don que le Roi lui en
avoit fait pour six ans, qui n'a
eu son exécution que pour un
an. 1468.

Le 24^e. concernoit divers pro-
cès entre les fujets du Duc &
concernant l'abolition ordonnée
par le traité de Conflans, à la-
quelle on avoit contrevenu. Le
Roi évoquoit le tout à son Con-
seil pour y faire droit.

Le 25^e. que la surseance ac-
cordée aux héritiers du Seigneur
de Saveuse pour quinze ans,
contre le Seigneur de Torcy,
auroit lieu & seroit prorogée de
cinq ans.

Le 26^e. contenoit une injon-
ction à tous les Officiers du Roi
de faire bonne & brieve justice
aux fujets du Duc, lorsqu'ils
auroient besoin de mandemens

1468.

Les 27. & 28^e. que le Roi accorderoit des Lettres de confirmation du traité de Conflans, afin que le Duc jouît paisiblement de tout ce qui lui étoit accordé par ce traité, & qu'on lui feroit raison des dommages & intérêts qu'il prétendoit & qu'il faisoit monter à deux cens mille écus d'or, après que les Commissaires auroient fait la liquidation.

Le 29^e. défendoit au Bailly de Sens de recevoir les appels des Juges du Duché de Bourgogne, attendu que ces appels devoient ressortir au Parlement, ce Duché étant la première Pairie du Royaume.

Le 30^e. faisoit de pareilles défenses à ce Bailly pour les sujets du Duc qui étoient Bourgeois de Villeneuve-le-Roy.

Les 31. & 32^e. rendoient exé-

cutaires, nonobstant l'appel, les faïfies faites en vertu du fceau du Duc, données par lui ou par ses Officiers. 1468.

Le 33^e. qu'on rendra au Duc la Jurisdiction de plusieurs villages du Bailliage d'Autun, révendiqués par le Bailly de Lyon, après qu'on aura vérifié l'enquête qui a été faite par le Bailly.

Le 34^e. enfin prévoit les différends ou les partages qui se peuvent trouver entre les Commissaires, & décide qu'ils pourront nommer un fûr Arbitre qui prononcera avec ceux dont il embrassera l'opinion.

Telles furent les décisions du congrès de Ham, qui font connoître les voies indirectes qu'employent les Souverains pour inquiéter leurs vassaux, quelque puissans qu'ils soient. Le Roi vouloit à quelque prix que ce

1468.

fût regagner le Duc de Bourgogne, pour châtier & humilier ensuite le Duc de Bretagne; il se flattoit de le dépouiller aussitôt qu'il seroit abandonné d'un allié si redoutable.

Quatrieme
entrevûe du
Cardinal
Balue & du
Duc de
Bourgogne,
Comines,
l. 2. c. 5.

Une satisfaction si ample sur tant de griefs & une somme d'argent si considérable que le Roi avoit fait compter au Duc, lui persuaderent que Louis XI. vouloit sincerement se raccommoder avec lui. Son cœur se radoucît, il envoya à Noyon lui faire des complimens par Jean Vobrisset son premier Valet de Chambre & qu'il honoroit d'une confiance particuliere.

Le Roi sentit toute la force de la politesse; n'ignorant pas les égards du Duc pour Vobrisset, il le caressa & s'ouvrit à lui du desir qu'il avoit de voir le Duc, pour resserrer les nœuds de leur ancienne amitié & pour terminer

eux-mêmes & en peu de tems
tous leurs différends. Il chargea
Vobrisset en le renvoyant d'en
instruire son Maître. Il le fit sui-
vre de près par le Cardinal qu'il
chargea de proposer au Duc une
entrevûe. Le Cardinal retourna
pour la quatrième fois & accom-
pagné de du Châtel auprès du
Duc. Ils le trouverent à Peron-
ne ; ils lui dirent l'intention du
Roi, le pressant d'y consentir &
lui faisant entendre les avantages
que les deux Princes en pour-
roient retirer réciproquement. §

Le Cardinal n'omit rien pour
persuader le Duc. Ce Prélat li-
vré à ses nouveaux projets &
craignant les suites de la paix
qui alloit se conclure entre les
deux Princes, espéroit que cette
entrevûe pourroit produire des
obstacles à cette paix. Il n'igno-
roit ni la différence de leur hu-
meur, ni leur secrète antipa-

1468.

Chr. scand.

1468.

thie; il se flattoit qu'au lieu de se réunir en se voyant & en se pratiquant, ils s'aigriroient au contraire l'un contre l'autre; qu'il surviendrait quelque sujet imprévu qui fomenteroit leur haine, leur division & qui lui serviroit à maintenir son crédit.

Soit par un reste de défiance, soit par l'inquiétude où le Duc étoit sur les secrets mouvemens des Liégeois, il rejetta la proposition. Il s'en ouvrit au Cardinal qui n'oublia rien pour le rassurer. Il lui dit que ces peuples matés par la dernière victoire du Duc, sans armes, sans murailles, sans ressources, n'oseroient jamais lever la tête, surtout lorsqu'ils apprendroient la trêve qui venoit de se conclure & l'intelligence des deux Princes. Le Duc pressé consentit que le Roi se rendît à Peronne; il

écrivit lui-même le sauf-conduit
 qui contenoit une ample sûreté 1468.
 pour venir à Peronne & pour
 s'en retourner quand il plairoit
 au Roi. Le Duc qui n'étoit pas
 rassuré sur les Liégeois, fit partir
 l'Evêque de Liège & d'Imber-
 cour avec un corps de troupes,
 pour s'avancer sur leur frontière
 & pour les contenir par cette
 démarche.

Le Cardinal donna au Roi
 une vive joie en lui apportant *Comines* 2, c. 4.
 le sauf-conduit du Duc. Il se
 disposa à partir. Il assemble au-
 paravant son Conseil, composé
 du Cardinal, du Duc de Bour-
 bon & de ses freres, du Conné-
 table & du Grand-Maître de
 Damartin; il leur proposa son
 voyage; tous s'y opposerent for-
 tement, excepté le Cardinal. Le
 Connétable ménageoit peu le
 Duc de Bourgogne: élevé à la
 première dignité de l'Etat, il se

1468. croyoit presque son égal. A l'é-
troite amitié qui avoit subsisté
autrefois entr'eux, avoit succédé
un mécontentement & une froi-
deur assez marquée. Il fit sentir
le peu de convenance & même
la honte qu'il y auroit pour le
Roi d'aller se mettre entre les
mains de son vassal & dans une
ville qui lui appartenoit. Les
Princes & le Grand-Maître l'ap-
puyèrent fortement. Le Cardi-
nal au contraire soutint que cette
entrevûe étoit nécessaire pour
cimentier la paix & rétablir en-
tre les deux Princes une union
dont dépendoit le bonheur de
l'Etat. Comme il flattoit l'incli-
nation du Roi, son avis prévalut
& le Roi se disposa à partir sur
le champ.

L'entrevûe
de Peronne.
Chr. scand.

Ce Prince ne prit d'autre pré-
caution que de renvoyer Damar-
tin à la tête de l'armée pour la
contenir dans la discipline, pour

être en état de se faire respecter par l'armée Bourguignone campée auprès de Peronne, comme celle du Roi l'étoit auprès de Noyon. Cette précaution paroissoit assez inutile, vû la trêve & la nouvelle union des deux Princes. Le Roi ne songea point à envoyer de contr'ordres aux deux Ambassadeurs qu'il avoit à Liège, chargés de faire soulever cette ville; il ignoroit où en étoit leur négociation, il ne croyoit pas qu'ils l'eussent beaucoup avancée. De plus, il devoit rester si peu de tems à Peronne, qu'il n'étoit pas apparent que dans un si court espace il survînt rien de nouveau. C'est une grande imprudence à un Prince de ne pas prévoir tout le possible.

Il semble que le Roi commit une seconde faute en allant à l'entrevûe sans sa Maison, avec une très-petite suite, presque

1468.

comme un particulier & n'ayant pour toute sûreté que le fauf-conduit écrit de la main du Duc. Il vouloit par - là montrer à ce Prince la plus intime confiance & regagner entierement la sienne.

*Com. l. 2.**li. 6.*

C'est toujours une folle imprudence à un Souverain de se mettre entre les mains d'un autre ; l'histoire qu'ils ne peuvent trop lire , leur apprendroit les inconvéniens survenus en pareil cas & qu'il y a eu des Rois à qui une pareille franchise a coûté la vie. Un seul exemple doit suffire pour intimider. Rien n'est plus incertain que la foi des Princes ; lorsque leur intérêt se trouve à la violer , ils ne manquent ni de conseillers , ni d'approbateurs.

La conduite du Roi étoit d'autant plus surprenante , qu'il avoit des Lettres , qu'il avoit lû & qu'il avoit beaucoup de juge,

ment, ce qui est souvent au-
 dessus des connoissances acqui- 1468.
 ses : il écoutoit volontiers les
 gens habiles : on lui en avoit
 assez dit, si sa prévention n'eût
 été plus forte que les conseils
 qu'on lui donna.

Après avoir mandé à Creve- *Com. l. 2.*
 cœur, l'un des Officiers Géné- *c. 5.*
 raux du Duc & que le Roi esti-
 moit, de le venir chercher avec
 les Archers de la Garde du Duc,
 il partit de Noyon le Dimanche
 9. d'Octobre pour Peronne ; il *Chron. 2*
 n'emmena avec lui que le Car- *1400.*
 dinal Balue, le Duc de Bourbon,
 l'Archevêque de Lyon, le Comte
 de Beaujeu & ses freres, le Con- *Pere An*
 nétable, quelques Gentilshom- *selme.*
 mes, au nombre desquels étoit
 Gilles de S. Simon, Seigneur
 de Raisse, & très-peu d'Officiers
 de sa Maison. Crevecœur vint *Chr. scan*
 au-devant de lui à environ une *Com. l. 2.*
 lieue. Lorsque le Roi fut proche *c. 5.*

1468. de Peronne, le Duc s'avança en personne pour le recevoir, suivi de toute sa Cour, & lui rendit tous les respects qu'il devoit à son Souverain. Le Roi de son côté lui fit toute forte de caresses. On les vit long-tems parler ensemble avec cordialité; il paroissoit sur leur visage une joie du plus heureux augure pour leurs peuples. Entrés dans la ville, le Duc conduisit le Roi dans la maison du Receveur, belle & commode; le Château étoit très-petit & en mauvais état. Cette maison étoit presque à côté.

Le Roi de-
andepour
gement
Château
Peronne. Le premier contretems qui survint à l'entrevûe fut de la part du Duc, qui prêt d'entrer en guerre avec le Roi, avoit mandé ses troupes de Bourgo-
gne. Ou il n'avoit pas eu le tems depuis la trêve, ou il n'avoit pas songé à les contremander. Cette

armée étoit commandée par Neuchâtel Maréchal de Bourgogne , qui avoit avec lui les trois Princes de Savoye (a) beaux freres du Roi , mais qui n'étoient pas moins ses ennemis ; du Lau (qu'il avoit tenu si long-tems & avec tant de rigueur prisonnier à Usson) Poncet de la Riviere & d'Urfé serviteur passionnés de Monsieur. Le Général, à qui le Roi avoit ôté Epinal après le lui avoir donné , n'étoit ni moins mécontent, ni moins irrité que les autres contre le Roi. Il y avoit aussi dans cette armée plusieurs Seigneurs Allemans dont les Souverains étoient alliés du Duc.

1468.

Ils furent à peine arrivés auprès de Peronne qu'ils apprirent & la trêve conclue avec le Roi & l'entrevûe des deux

(a) Philippe Comte de Bresse , François Evêque & Comte de Genève. & Jacques Comte de Romont.

Princes. Le Maréchal fit camper
1468. toutes les troupes, il resta dans
le camp pour le mettre en ordre ; mais les Princes de Savoye
& les autres Seigneurs en partirent pour se rendre à Peronne
& pour grossir la Cour du Duc,
lorsqu'il iroit au-devant du Roi.
Au moment qu'ils entroient dans
la ville par une porte, le Roi &
le Duc y entroient par l'autre.
Ils ne virent le Duc qu'après
qu'il eut quitté le Roi.

Les trois Princes de Savoye
entrèrent dans la chambre du
Duc avec les Seigneurs. Après
l'avoir salué, le Comte de Bresse
qui portoit la parole, le supplia
de vouloir bien accorder une en-
tiere sûreté dans sa Cour à du
Lau, à la Riviere & à d'Urfé,
qui n'y étoient venus avec eux
que pour le servir envers & con-
tre tous. Ils portoient tous la
Croix de S. André, signal de la
Maison

Maison de Bourgogne. Le Duc
 les reçut avec bonté, les remer-
 cia des témoignages de leur af-
 fection & leur promit toute sû-
 reté. 1468.

Le Roi instruit de l'arrivée
 de l'armée de Bourgogne, de
 celles de tous ces Princes &
 Seigneurs, conçut une extrême
 défiance; jugeant de leur cœur
 par le sien, il les croyoit capa-
 bles de tout entreprendre pour
 se venger. Alors il se reprocha
 un voyage entrepris si légere-
 ment : dans les premiers mou-
 vemens de sa crainte, il manda
 au Duc que le voyant environné
 de ses ennemis, il étoit bien-aise
 pour sa plus grande sûreté d'être
 logé dans le Château & que Cre-
 vecœur fût commis à sa garde.

Le Duc y consentit avec joie &
 le fit meubler. Ce n'est pas que
 ce Prince eût aucun mauvais
 dessein contre le Roi. Il n'ou-

*Histoire de
 la Tremoile.*

*le.
 Comines,
 ibid.*

1468.

blia même rien pour le rassurer & le pria de n'avoir aucune inquiétude. Cependant il étoit bien-aïse que le Roi & tous ceux qui l'avoient suivi fussent encore plus en sa disposition.

Négocia-
tion de Pe-
ronne.

C. scand.

Dès le 9, d'Octobre on entama la négociation. Tout s'y passa avec beaucoup de douceur & d'intelligence. Le Roi & le Duc se virent plusieurs fois, toujours dans d'heureuses & pacifiques dispositions. Le Duc jura qu'il n'entreprendroit jamais rien contre le Roi : qu'il lui seroit fidele jusqu'à la mort. Le Roi confirma le traité d'Arras. Le reste du 9. d'Octobre, les 10. 11. & partie du 12. furent employés à traiter. Tout s'applanissoit si heureusement, que le Roi envoya un courier à Paris en porter la nouvelle au Corps de Ville & au Parlement. Il leur ordonnoit de faire chanter le *Te Deum*. Cet ordre fut

Chr. scand,

exécuté : le *Te Deum* fut suivi de feux de joie & de festins dans les rues où les passans étoient invités. Le peuple sur qui tombent toutes les charges de la guerre, est flatté des apparences de la paix.

1468.

Un second événement plus imprévu & plus terrible que l'arrivée de l'armée Bourguignone, changea tout-à-coup la face des affaires. Il survint de la part du Roi qui n'avoit pas révoqué, ou qui ne l'avoit pû, les ordres donnés à ses Agens de soulever les Liégeois contre le Duc & de les engager à une diversion. Ces deux Ministres choisis par un Prince habile, devoient être d'un génie fin & délié. L'Histoire ne dit point leur nom & laisse présumer qu'ils n'étoient pas d'une grande naissance. C'étoit ce que le Roi regardoit le moins dans le choix de ses Mi-

Soulevement des Liégeois.

1468.

nistres. Il ne s'attachoit qu'à leur capacité, à leur fidélité, sur-tout à leur dextérité, pour lui assurer le succès de leur négociation. Ceux-ci la conduisirent si finement qu'en faisant entendre aux Liégeois que le Duc de Bourgogne alloit avoir sur les bras toutes les forces du Royaume & en leur rappelant les outrages qu'il en avoient reçus, ils les disposerent à recouvrer leur liberté & reveillerent leur vengeance que l'impuissance seule avoit assoupie.

Quelque secret qui s'observât, les partisans du Duc en pénétrèrent une partie & lui en donnèrent avis. Il avoit envoyé l'Evêque de Liège (a) & d'Imbercourt, avec un corps de deux mille chevaux pour intimider

(a) Louis de Bourbon, frere du Duc de Bourbon & beaufrere du Duc de Bourgogne.

cé peuple. Leur arrivée à Tongres produisit un effet contraire.

1468.

Les Liégeois qui avoient avancé le projet de leur soulèvement, toujours de concert avec les Envoyés du Roi, résolurent d'en commencer l'exécution en surprenant Tongres & en y enlevant l'Evêque & d'Imbercour. Ils regardoient cette entreprise comme un coup de partie; ils se rendoient tout d'un coup maîtres de l'objet de leur vengeance & ils privoient le Duc d'un de ses principaux Capitaines.

Com. l. 2.

c. 7.

Ce projet s'exécuta avec une merveilleuse activité. On croit que ce fut la nuit du 10. au 11. d'octobre qu'ils escaladerent Tongres où l'Evêque de Liège étoit dans une entière sécurité, tout étant calme dans la Province & ce Prince n'étant qu'imparfaitement instruit de la disposition des Liégeois. D'Imbercour pa-

1468.

roît moins excusable que lui de n'avoir pas pris des précautions, se trouvant aux portes d'une ville si puissante & dont il soupçonnoit la foi. Les Liégeois prirent Tongres d'emblée, tuerent ceux qui firent quelque résistance, dont le nombre fut assez petit, & arrêterent prisonniers l'Evêque, d'Imbercour, quelques Chanoines qui étoient venus faire leur cour à leur Prince, & quelques-uns de ses domestiques. Le reste de la troupe d'Imbercour abandonna Tongres & se sauva, laissant, comme gens vaincus, tous leurs bagages qui devint la proie du vainqueur.

Les Liégeois se livrerent à tous les transports de la plus vive joie & partirent presque sur le champ pour retourner à Liège avec leurs prisonniers. Malgré les services réitérés qu'Imbercour avoit rendu à ce peuple,

il n'attendoit rien de sa recon-
noissance & craignoit tout de sa 1468.
brutalité. Il s'en expliqua à Jean
Vilde, un de leurs chefs, à qui
on l'avoit donné en garde. C'é-
toit un Chevalier engagé dans
les intérêts des Liégeois, mais
qui n'approuvoit pas leur fureur;
il avoit une particuliere estime
pour d'Imbercour : entrant avec
bonté dans sa situation, il lui
facilita les moyens de se sauver.
Les suites firent connoître le
danger où se seroit trouvé ce
Général. La générosité n'eut pas
seule part à l'action de Vilde.
D'Imbercour scut l'intéresser par
le prix qu'il mit à sa liberté.

Les Liégeois impatiens de re-
cueillir le fruit de leur vengean-
ce, résolurent de lui immoler
leurs ennemis. Mariamez, Ar-
chidiacre de Liège, étoit le
principal. C'étoit le premier Mi-
nistre de l'Evêque, homme de

1468.

tête & de résolution, qui marchoit toujours armé à côté de ce Prince. Ils attribuoient à cet Archidiacre tous les mouvemens de l'Evêque & tous les malheurs de la Nation. Ils crurent que le moment étoit venu de l'en punir. Ils le massacrèrent en présence du Prince, couperent son corps en plusieurs morceaux dont ils se jouoient en se les jettant à la tête par dérision. Jeu inhumain qui caractérisoit bien ce peuple insensé & qui glaçoit d'effroi le Prince & les autres prisonniers menacés d'un sort pareil. Ils poignarderent en même-tems cinq Chanoines du nombre des prisonniers. En continuant leur route ils en facrifioient de tems en tems.

Avant d'avoir fait les 8. lieues qu'il y a de Tongres à Liège, ils tuerent seize Chanoines. Ils eurent une conduite bien différente

à l'égard de ceux de leurs prisonniers sujets du Duc de Bourgogne : ils en délivrèrent une partie. On croit qu'ils avoient déjà quelque avis de la trêve conclue entre le Roi & le Duc; ils se flattoient de se ménager une voie de réconciliation auprès du Duc en lui faisant connoître qu'ils ne l'avoient point offensé personnellement & que leur vengeance s'étoit bornée à leurs seuls ennemis. C'étoit bien ignorer l'inflexibilité de ce Prince incapable d'une distinction si subtile & aussi sensible aux intérêts de ses alliés qu'aux siens propres. Enfin cette troupe furieuse arriva à Liège comme en triomphe, y menant captif leur Evêque & y célébrant leur victoire, dont ils avoient laissé des traces sanglantes tout le long de leur route. Le peuple applaudit à cette action & fier d'un si heu-

1468. reux commencemens, se disposa à la guerre, ayant recouvré des armes & des munitions.

Le Roi en-fermé dans le Château de Peronne. Les nouvelles de la surprise de Tongres volèrent si rapidement, qu'encore qu'il y ait de Tongres à Peronne 50. lieues, on les aprit le lendemain à midi dans cette dernière ville. Ce fut à la vérité avec des circonstances tronquées ou altérées, comme il est ordinaire pour les faits qu'on ne sçait pas de la première main ; mais on le sçut par les Bourguignons qui avoient d'abord fui de Tongres, ensuite par ceux qui à la première traite avoient vû le massacre de quelques Chanoines ; le bruit s'en étoit répandu dès le 12. à Peronne, où tant de gens abordoient à cause de la Cour du Duc & de la proximité des armées. Les uns disoient que tout avoit été passé à Tongres au fil

Com. l. 2.

c. 7.

de l'épée, les autres qu'il y avoit eu peu de monde de tué. Quelques-uns affuroient que l'Evêque, d'Imbercour & tous ceux qu'on avoit arrêté avec eux, avoient été poignardés & prétendoient le sçavoir de ceux mêmes qui en avoient été témoins. D'autres soutenoient qu'on avoit reconnu parmi les Liégeois les Ambassadeurs du Roi, trop fages apparemment pour s'être mêlés dans une telle hostilité. Au milieu de ces variations on pénétrait la vérité du soulèvement des Liégeois, de la prise de Tongres, la prison du Prince de Liège & celle de d'Imbercour.

Le Duc de Bourgogne fut celui qui comme le plus intéressé, y ajouta le plus de foi & qui porta le plus loin ses idées. Il crut aisément le Roi auteur de tout le mal. Il entra contre lui dans la plus furieuse colere, Il dit tout haut

1468.

qu'il n'étoit venu à Peronne que pour le tromper ; il ne respira plus que la vengeance , & dans son premier mouvement il commanda qu'on fermât les portes de la ville & du château. Cet ordre fut exécuté sur le champ ; on prit un prétexte si frivole que les moindres femmes auroient eu honte de s'en servir. On fit courir le bruit que le Duc avoit perdu un coffret où il y avoit de l'argent & des pierreries , comme si pour une pareille raison on pouvoit excuser un vassal de manquer de respect à un grand Roi son Souverain , de l'enfermer dans un château & d'environner ce château d'une garde nombreuse d'Archers ; personne n'y pouvoit entrer , ni n'en pouvoit sortir , le Roi y étoit comme assiégé.

Le Roi ne prit pas le change , il ne comprit que trop qu'il étoit

prisonnier dans ce château. Il
avoir eu quelques nouvelles des 1468
mouvemens des Liégeois, quoi-
qu'il en ignorât les principales
circonstances, les démarches du
Duc n'en faisoient que trop crain-
dre les suites. Enfermé avec sa
petite Cour dans cet ancien châ-
teau, il ne pouvoit que se livrer
à la douleur & à l'effroi; sur-tout
ayant devant ses yeux la grosse
& vieille tour de Peronne, où
dans une conjoncture presque
semblable le Roi Charles III. un
de ses prédécesseurs, avoit été
mis 545. ans auparavant par Hé-
bert III. Comte de Vermandois,
& où même cet infortuné Roi
étoit mort après une captivité
de sept ans. Exemple plus terri-
ble encore que mémorable &
qui frappoit vivement l'esprit du
Roi. Charles III. en avoit acquis
le surnom de simple, unique-
ment pour s'être livré à la foi

1468. d'Hébert. Quel furnom ne méritoit pas le Roi qui étoit allé à l'entrevûe de Peronne avec des vûes si obliques & qui venoit de fournir au Duc de Bourgogne un prétexte si spécieux de violer sa foi?

C'étoit là des idées & des pensées désespérantes qu'il falloit renfermer dans son cœur, n'osant les communiquer au petit nombre de Princes & de Seigneurs prisonniers comme lui; il n'avoit pas même dans ce château tous ceux qui l'avoient suivi. Il n'y avoit que les gens de la premiere qualité, qui ne s'étoient pas séparés du Roi. De ce nombre étoient les trois Princes de Bourbon, le Connétable & le Cardinal qui goûtoit une maligne joie de voir réussir si heureusement ses conjectures & qui en attendoit de favorables suites pour le maintien de sa fortune.

Si la crainte agitoit le Roi, le Duc n'étoit pas moins tourmenté par la colere & par un desir de vengeance. Après qu'il eut donné ses ordres pour s'assurer du Roi, en faisant fermer les portes du château & en l'entourant de soldats, il se retira dans son appartement. Il en fit sortir tous les courtisans & ne fit rester que trois domestiques devant qui il pouvoit plus librement exhaler tous ses mouvemens de son cœur. L'un étoit Comines son Chambelan, les deux autres étoient deux de ses Valets de Chambre. On ne sçait le nom que de l'un d'eux, Charles de Visen, Dijonnois, homme de probité & qui avoit beaucoup de crédit auprès de son maître.

Philippe de Comines qui eut tant de part aux suites de cet événement, qui l'a raconté avec une singulière modestie, ne pos-

1468.

Colere &
projets du
Duc de
Bourgogne
Com. l. 2.

c. 7.

*Mém. de
Com.
Vie de
Comines.*

1468.

se étoit pas moins que de Visen la confiance du Duc, qui connoissant l'étendue de son génie, mettoit la différence convenable entre leurs conseils ; quoique Comines ne fût pas encore dans une place à faire connoître tous ses talens, il se distinguoit par sa sagesse & par un grand sens. On lui voyoit déjà la source de cette capacité qui lui permit dans la suite de dicter en même-tems à quatre Secrétaires. Il n'étoit alors âgé que de vingt-quatre ans, grand, bien fait, d'une figure aimable, parlant bien, ayant beaucoup de mémoire & de lecture, quoiqu'il scût peu de latin. Le Duc lui avoit donné une pension de 6000. francs avec une Charge de Chambelan qui n'étoit point au-dessous de sa naissance, l'une des meilleures de Flandre. Cette Charge lui donnoit le droit de coucher dans la chambre du Duc.

Ce Prince devant ces trois personnes ne contraignit plus l'excès de sa colere. Il leur dit que le Roi n'étoit venu à Peronne que pour le surprendre & le trahir : que lui Duc n'avoit rien oublié pour empêcher cette entrevûe , comme s'il en eût prévu les secrets motifs , & que le Roi l'y avoit fait consentir malgré lui. Il raconta tout ce qui s'étoit passé à Liège & à Tongres de la maniere qu'il le croyoit : que c'étoit le Roi qui par ses Ambassadeurs avoit conduit toute cette trame & il déplora la perte de tant de fideles sujets qui y avoient péri. On peut dire que la liberté du Roi & peut-être sa vie étoit alors entre les mains de ces trois personnes, si l'un d'eux eût applaudi au Duc , s'il eût entré dans son ressentiment , s'il lui eût donné un conseil violent ; sur le champ il eût

1468.

*Comines
ibid.*

1468.

fait resserrer le Roi dans la tour de Peronne, c'étoit même le moindre mal qui eût pû lui arriver. Mais ces trois hommes d'une prudence au-dessus de leur âge & qui voyoient les conséquences de ce qu'avoit fait le Duc & de ce qu'il méditoit, au lieu de l'irriter, ne songerent qu'à l'appaiser & excuserent dans les termes les plus spécieux la conduite du Roi.

Un peu revenu de sa fureur, le Duc fit entrer les Seigneurs de sa Cour & ses principaux Officiers; il leur tint à peu près les mêmes discours. Toute cette Cour composée de gens sages, fut effrayée de la situation du Duc & des résolutions qu'il pouvoit prendre : une subite consternation la saisit. L'état de ce Prince, communiqué à tant de gens, fut bientôt sçu dans toute la ville. Il transpira jusqu'à la chambre

du Roi dont la frayeur croissoit par degrés, la prudence humaine ne lui fournissant aucun remède. 1468.

On peut à peine imaginer le trouble, le tumulte, l'épouvante & l'agitation qui regnoient dans ces deux Cours si voisines, se communiquant si peu, se craignant & se haïssant réciproquement. Elles étoient composées de courtisans livrés à des passions différentes, tourmentés par divers intérêts & qui attendoient avec impatience la fin d'un si grand événement. Non-seulement le Duc ne voyoit point le Roi, mais presque personne de sa Cour n'osoit aller chez lui. On ne laissoit entrer que par le guichet ceux de la suite du Roi qui n'étoient pas logés au château. La peine & l'irrésolution du Duc croissoient de moment en moment. Il ne se coucha

Conseil tenu à Peronne contre le Roi.
Comines, l. 2. c. 9.

1468.

point la nuit du 12. au 13. d'Octobre. Le matin se trouvant un peu moins ému, il donna ses ordres pour tenir Conseil, afin de prendre une dernière résolution par l'avis de tant de gens sages qu'il avoit auprès de lui.

Lorsque le Roi scût ce Conseil indiqué, où on alloit décider de son sort, il fut encore plus allarmé. Rappellant dans ce moment toute la force de son esprit, il fit agir la plûpart des Seigneurs pour gagner les Ministres & les Conseillers du Duc; on promettoit de sa part des récompenses infinies. On est peu touché pour l'ordinaire d'espérances incertaines données dans l'orage & oubliées dans le port. Quinze mille écus qu'il se trouva avoir en sa possession, soit qu'il les eût apportés à tout hazard, soit qu'il les eût trouvés dans la bourse des Seigneurs qui l'avoient ac-

compagné , furent un secours plus pressent & plus efficace. Il chargea un de ses courtisans de les distribuer à tous ceux de la Cour du Duc qui pouvoient avoir le plus de crédit auprès de lui. Que ne peut point l'avidité sur le cœur des hommes ! Malgré l'importance de l'occasion , la modicité de la somme & la honte de manquer si essentiellement à son devoir ; cet Agent infidèle retint une partie de cette somme & se l'appliqua , persuadé qu'on ne pourroit jamais découvrir la vérité. On a épargné son nom , quelques-uns ont conjecturé que ce fut le Cardinal Baluc pour qui rien n'étoit sacré. On ajoute que le Roi en fut depuis informé. Cette modique somme quoique très-diminuée , jointe aux plus grandes promesses , ne laissa pas de disposer les esprits en faveur du Roi

1468. Ce qui inquiétoit le plus ce Prince, étoit cette foule d'ennemis qui environnoient le Duc; les Princes de Savoye, les Partisans de Monsieur, du Lau surtout dont le caractère extrême lui faisoit craindre qu'il ne déterminât le Duc aux partis les plus violens.

Le Conseil ne fut assemblé qu'assez avant dans l'après-midi. Le Duc exposa ses griefs contre le Roi & y parla en Prince irrité, résolu de se venger & de mettre à profit l'avantage que la fortune lui présentait. Alors chacun dit son avis suivant son caractère ou ses intérêts. Il se forma trois opinions qui furent long-tems débattues. La première composée des têtes les plus sages & dont étoit Pierre le Goux, Chancelier du Duc. Il soutint qu'il falloit garder au Roi la foi : que quand il en auroit

manqué, l'honneur ne permettoit pas de l'imiter : qu'il y auroit même de la lâcheté à en user autrement : que le Roi avoit accordé tout ce que le Duc pouvoit raisonnablement demander & qu'on devoit conclure le traité tel qu'il avoit été projeté. 1468.

La seconde opinion concluoit à arrêter le Roi & à l'enfermer dans la tour de Peronne, comme un Prince infidele à qui on ne pouvoit plus se fier.

La troisieme, sans parler d'arrêter le Roi, supposoit qu'on laisseroit les choses en l'état où elles étoient ; mais qu'on manderoit Monsieur & tous les Princes, qu'on feroit avec eux un traité qui régleroit la forme du Gouvernement & empêcheroit le Roi d'abuser à l'avenir de son autorité.

La troisieme se rapportoit à la seconde. On ne pouvoit assem-

1468.

bler tous les Princes sans s'assurer de la personne du Roi & sans lui donner des gardes. Quelles suites ne devoit point avoir une manœuvre si hardie & si violente ? Arrête-t-on les Rois pour les délivrer ensuite & s'exposer à la vengeance d'un Prince mortellement offensé ?

Comme le dernier avis ne parloit pas d'arrêter le Roi, on y insista si long-tems qu'il fut presque déterminé qu'on le suivroit. On dressa les mémoires pour l'assemblée des Princes. On écrivit plusieurs lettres pour Monsieur. Un courier étoit tout prêt à partir, on lui avoit déjà remis les lettres, lorsque plusieurs Conseillers qui avoient été du premier avis, revinrent à la charge, combattirent la résolution qu'on avoit prise & en firent du moins différer l'exécution.

Pendant le Conseil il s'y présenta

ſenta un Seigneur qui vint au nom du Roi faire des propoſitions. Il offroit de ſigner la paix telle qu'elle avoit été minuttée, ſans y rien changer, de faire réparer par les Liégeois tout ce qu'ils avoient fait de mal, ſinon de ſe déclarer contr'eux. Pour ſûreté de ces offres il conſentoit de donner des ôtages, entr'autres le Duc de Bourbon, l'Archevêque de Lyon & le Connétable, juſqu'à ce que retourné à Compiègne il eût tout ratifié & exécuté. Ces Princes & ces Seigneurs s'étoient offerts d'eux-mêmes au Roi pour lui ſervir d'ôtage. L'honneur & la politique les y avoient obligés.

Ces offres firent impreſſion ſur l'eſprit du Duc. Le courier ne partit point & le Conſeil qui avoit duré bien avant dans la nuit, ſe ſépara ſans qu'on eût rien conclu. Le Duc paſſa et

1468.

core cette nuit sans se déshabiller, toujours agité de mille inquiétudes. Comines comme Chambelan étoit resté auprès de lui; le Duc se promenoit à grands pas comme un homme hors de lui-même. Comines marchoit à côté de lui & écoutoit ses plaintes. Le Duc se jeta deux ou trois fois sur son lit tout habillé (ce qui étoit assez sa coutume dans les affaires épineuses) puis il se relevoit, marchoit & s'agitoit encore.

Le jour ralluma toute sa colère, il parut plus irrité que jamais. Il menaçoit le Roi tout absent qu'il étoit & paroissoit prêt de se porter aux dernières violences. A ces transports succéderent d'autres mouvemens, mais qui ne flattoient pas moins sa vengeance. Il résolut de tirer de la situation du Roi tout l'avantage que la fortune lui pré-

sentoit ; d'en exiger une démar-
che aussi humiliante pour lui que
glorieuse pour le Duc ; démar-
che qui instrueroit toute l'Europe
de sa puissance & qui feroit pour
le Roi une leçon éternelle du
danger qu'il y avoit de l'offen-
ser.

1468,

Pour remplir ce projet, il fit
ajouter au traité toutes les clau-
ses qui convenoient à ses inté-
rêts, à l'intérêt de ses peuples &
à celui de ses alliés, persuadé
que le traité d'Ancenis avoit
été conclu involontairement de
la part de Monsieur, que les
Etats de Tours n'avoient suivi
que les impressions du Roi ; il
revint à procurer à Monsieur un
appanage qui le mît en état de
se soutenir indépendamment du
Roi & qui affoiblît & le Roi &
la Monarchie. Il ne proposa plus
la Normandie, soit qu'il doutât
que le Roi y consentît ou y pût

1468.

consentir après la réunion qui s'en étoit faite en pleins Etats ; soit qu'il eût reconnu le peu d'affection des Normans pour Monsieur & la difficulté de le secourir. Mais il demanda pour lui la Champagne & la Brie presque enclavées dans les Etats du Duc & à portée de recevoir les troupes de Bourgogne, de Flandre, & de Picardie. Cela fut ajouté au traité.

Pour la démarche que le Duc vouloit exiger du Roi, elle étoit si nouvelle & si extraordinaire qu'elle n'avoit point eu d'exemple & qu'elle n'en aura apparemment jamais. C'étoit que ce Prince se déclarât publiquement ennemi des Liégeois, qu'il vînt en personne à la suite du Duc, l'aider à les vaincre & à les dompter. C'étoit traîner le Roi en triomphe après lui & le couvrir d'un opprobre éternel, On croit

C. scand.

que ce conseil fut suggéré au Duc par le Cardinal Balue qui ne pensoit qu'à rendre ces deux Princes irréconciliables. 1468.

Le Duc s'ouvrit à son Conseil de sa résolution, mais avec tant d'emportement & un dessein si déterminé de l'exécuter, que personne n'osa la combattre. Entrevûe du Roi & du Duc. Com. l. 2. c. 9. Peut-être que ceux des Conseillers du Duc affectionnés au Roi, crurent qu'il en étoit quitte à bon marché. Quelques-uns d'entr'eux (on ne peut douter que Comines ne fût du nombre) firent sur le champ avertir le Roi de ce qui se passoit & lui firent dire qu'il étoit sauvé, s'il consentoit aux propositions du Duc : mais que s'il les rejettoit, il se trouveroit dans le plus grand péril. Dans la situation où le Roi se trouvoit, toujours entre la vie & la mort, il n'avoit garde de ne pas embrasser l'occasion de se

1468. tirer d'un si mauvais pas , quoiqu'il en coûtât à son intérêt & à sa gloire. Plein de joie à cette lueur d'espérance, il en attendit l'effet avec impatience & se rendit maître de tous les mouvemens de son visage ; il ne manifestoit ni la douleur , ni la crainte , ni la haine , ni l'indignation , qui déchiroient son cœur.

Tout-à-coup le Duc sortit de son appartement , suivi de ses Conseillers , des Seigneurs de sa Cour, alla au château trouver le Roi jusques dans sa chambre. Nouveau dans l'art de feindre, il pouvoit à peine contenir sa fureur que la présence du Roi reveilloit encore. Il se contraignit pour rendre une partie de ce qu'il devoit à son Roi en lui faisant une inclination, mais son geste & son air démentoient ce respect extérieur ; il les avoit fiers & superbes. Enfin il lui demanda

avec un ton & une parole que la colere & la violence qu'il se faisoit, rendoient tremblante, si ce n'étoit pas son intention de signer le traité qui avoit été dressé & s'il n'en vouloit pas jurer l'exécution. Le Roi lui répondit sans balancer que c'étoit son intention.

1468.

Ensuite le Duc lui demanda s'il ne vouloit pas l'aider à se venger de la perfidie des Liégeois qu'il avoit lui-même causée par l'entremise de ses Ambassadeurs & par son arrivée à Peronne, lui rappelant l'étroite alliance qu'il y avoit entre le Duc & l'Evêque de Liège son beaufrere; quelque peu de ménagement qu'il y eût dans cette proposition qui rendoit le Roi complice de la révolte des Liégeois, il n'hésita pas à répondre qu'après que le traité auroit été signé & juré, il consentoit de se joindre au Duc pour

E iv

1468. l'expédition de Liége & d'y conduire tel nombre de troupes que le Duc jugeroit à propos.

Traité de
Veronne.
Com. liv. 2.
. 9.

Un acquiescement si prompt & si net dérida le front du Duc qui fier de son avantage & de la soumission du Roi, commença de calmer l'impétuosité de ses passions & de témoigner de la joie.

L'exécution suivit de près les paroles. On apporta sur le champ le traité tout dressé : on tira des coffres du Roi la Croix de la victoire, qui renfermoit de la vraie Croix. C'étoit, dit Comines, celle que Charlemagne faisoit toujours porter avec lui dans ses voyages & à son exemple ses successeurs la portoient aussi. Le Cardinal Balue la prit, le Roi & le Duc mirent les mains dessus & jurèrent l'exécution du traité. La joie succéda à la tristesse. La défiance & la haine parurent bannies. Toutes les cloches de la

ville sonnerent & tous les Seigneurs des deux Cours se livrerent à l'allégresse, ravis de voir finir si heureusement une division dont on avoit crain des suites si funestes. On ne sçait comment le Roi interprétoit la joie de ses courtisans. On prétend qu'il crut pénétrer la cause de celle du Cardinal, que dès-lors il en démêla les motifs & soupçonna sa fidélité.

1468.

Chron. de
1400.

Le traité de Peronne est daté du 14. d'Octobre; le préambule portoit qu'on l'avoit conclu à cause de l'inexécution de quelques articles du traité de Conflans & même de l'ancien traité d'Arras qu'on renouvelloit & qu'on ratifioit, en y ajoutant & en y changeant plusieurs clauses qui y furent détaillées.

Traité de
Peronne.
Preuves de
2e. Livre
des Mém.
de Com.

1°. On y établissoit une paix & une alliance perpétuelles entre les deux Princes.

1468.

2°. On y permettoit au Duc d'entretenir pour lui & ses fujets, la trêve marchande avec l'Angleterre, à condition qu'il ne s'uniroit point avec le Roi Edouard contre la France, & qu'il ne lui accorderoit point passage sur ses Terres. C'étoit indirectement permettre au Duc de demeurer neutre dans les querelles que le Roi auroit avec les Anglois.

3°. On accordoit une amnistie & une restitution réciproque, sur-tout à l'égard du Comte de Bresse à qui les François avoient enlevé quelques Places.

4°. On laissoit un an aux alliés des deux Princes, pour entrer dans le traité. C'étoit encore garantir le Duc de Bretagne.

5°. En cas de contravention de la part du Roi, il quittoit les vassaux & les fujets du Duc de tout devoir & serment envers lui.

6°. Le Roi s'obligeoit de faire enregistrer & ratifier le traité par-tout où besoin seroit & d'en faire jurer l'exécution aux Princes de son sang, qui en cas que le Roi le violât, seroient dégagés du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté & seroient libres d'assister le Duc contre le Roi.

1468.

7°. Le Roi se soumettoit pour l'exécution de ce traité à la Jurisdiction & aux censures du Pape, du S. Siège & d'un Concile général. Enfin on y ratifioit & on y répétoit tout ce qui avoit été arrêté au congrès de Ham.

On promettoit de régler dans trois ans les articles qui y étoient restés indécis & de nommer des Arbitres dont le Jugement s'exécuteroit six mois après. En même-tems le Roi fit expédier neuf Déclarations sur les principaux chefs discutés à Ham, toutes

*Mém. d.
Comines.
Preuves de
3e. Livre.*

1468. datées du même jour 14. d'Octobre.

Par la premiere le Roi promettoit d'établir des Greniers à Sel à Macon & dans le Maconnais, dont les provisions se feroient à Salins, au lieu qu'au paravant cette Province devoit se pourvoir au Pont-Saint-Espirit.

Par la seconde le Roi exemptoit le Duc pendant sa vie & celle de ses successeurs, du ressort du Parlement, les quatre Loix ou Bailliages de Flandre; sçavoir, Gand, Bruges, Ypres & le Franc de Bruges. On faisoit mention des raisons qui obligeoient le Roi à accorder cette grace au Duc, qui étoient la différence des langues & des usages, les grands frais causés par l'éloignement, les fauf-conduits dont les Parties avoient besoin, enfin la considération des servi-

ces rendus par le Duc à Sa Majesté. On exceptoit néanmoins en toute autre chose qu'en l'administration de la Justice, la souveraineté du Roi & le droit d'autrui.

1468.

Par la troisieme on accordoit au Duc une furséance de 8. ans pour tous les procès pendant au Parlement, au sujet des limites de Flandre & d'Artois.

Par la quatrieme on convenoit que le Parlement ne pourroit recevoir *omisso medio* les appellations des Justices de Flandre, mais qu'elles iroient d'abord à la Chambre du Conseil de Flandre établie en 1409.

Par la cinquieme on accordoit le même droit aux trois Villes de Lille, de Douay & d'Orchies, qui avoient été possédées par la France avant le mariage de Philippe le Hardy, Duc de Bourgogne, bisayeul du Duc.

Par la sixieme on donnoit main levée à tous les vassaux du Duc ; des saisies faites sur eux pour avoir refusé de prêter le serment de servir le Roi envers & contre tous. On y joignoit une restitution de fruits , & l'élargissement de ceux qui étoient prisonniers.

Par la septieme on défendoit au Bailli de Sens de donner des Mandemens pour recevoir les appels des Habitans du Duché de Bourgogne , sauf leur recours au Parlement.

Par la huitieme on interdisoit aux Baillis de Sens & de Ville-neuve-le-Roi la connoissance des procès des sujets du Duc résidens en leur Ville , & on les renvoyoit devant les Juges du Duché , sauf l'appel au Parlement. Enfin par la neuvieme on permettoit non-obstant l'appel , l'exécution des saisies faites en vertu des Jugemens du Duché de Bourgogne.

On fit un instrument séparé pour l'appanage de Monsieur, il fut assigné sur le Comté de Champagne & de Brie, avec toutes leurs dépendances, ainsi qu'en jouissoient les anciens Comtes jusqu'au mariage du Roi Philippe IV. avec la Princesse qui en étoit héritière. (a)

1468,

Tel fut le fameux Traité de Péronne, confirmatif des deux Traités d'Arras, de Conflans, & presqu'aussi désavantageux à la Monarchie. Les Ducs de Bourgogne donnerent dans tous les trois la loi à leurs Rois, & usèrent sans modération de leurs avantages. Tous les trois sauvèrent le Royaume, qui eut été réduit à de fâcheuses extrémités si ces Princes lui eussent fait tout le mal qu'ils pouvoient. Le pré-

(a) Jeanne Reine de Navarre, Comtesse de Champagne & de Brie, fille unique de Henri I. Roi de Navarre.

1468.

judice qu'en recevoit le Roi ne consistoit pas dans les clauses écrites.

Le Duc aussitôt qu'il eût signé le Traité envoya un Courier en porter la nouvelle à Monsieur & au Duc de Bretagne. Il leur faisoit sentir la différence de leur condition présente à celle que leur eût donné le Traité d'Ance-nis ; il appuyoit assez clairement sur la conduite qu'il tenoit à leur égard en procurant à l'un le plus riche appanage qu'eût encore eû un fils de France & à l'autre une sûreté entière, malgré l'oubli de ses intérêts dans le Traité d'An-cenis.

Le Roi suit
le Duc de
Bourgogne
contre les
Bretons.
Cabinet de
Louis XI.

3.

Dès le lendemain le Duc se prépara à partir & le Roi à le suivre ; il ne fut plus enfermé dans le Château de Péronne, mais il n'en étoit pas plus libre au milieu d'une Cour où tout le monde l'observoit & environné d'une

puissante Armée. Il écrivit au Grand Maître de Damartin, qui commandoit la sienne au Camp de Noyon, qu'il avoit fait la paix avec le Duc, & que la plupart de ses troupes lui étant inutiles, il n'avoit qu'à congédier l'Arriereban, les Francs Archers, & à les renvoyer dans leurs Provinces; le Grand Maître ne fit pas grande attention à cette Lettre, qu'il crut avoir été accordée aux sollicitations, & ne pas provenir de la pure volonté du Roi. Il ne se contenta pas de ne rien faire de ce que ce Prince lui mandoit, il lui en donna avis par du Bouchage, qu'il lui envoya pour lui en expliquer les raisons. Elles consistoient à contenir le Duc par la vûe d'une puissante Armée sur ses frontieres, unie, disciplinée, & prête à venger les outrages qu'on pourroit faire au Roi. On peut en effet désobéir en appa-

— rence fans cesser d'être serviteur
 1468. fidelle quand les circonstances
 font voir qu'on agiroit contre les
 intérêts de son maître en exécu-
 tant ses ordres à la lettre.

Comines, Le Grand Maître envoya au
 2. c. 10. Roi avec dū Bouchage la Garde
 Ecoissoise & 300. hommes d'ar-
 mes. C'étoit toutes les troupes
 qu'il avoit demandées pour le
 suivre à Liége. Il n'en pouvoit
 pas moins avoir pour faire ce
 voyage avec quelque dignité, &
 la jalousie du Duc n'eût pas souf-
 fert qu'il y en eût eû davantage.
 Il y a même lieu de croire que ce
 nombre avoit été concerté avec
 lui. Ces troupes ne joignirent le
 Roi que sur la route.

Chron. de Le 15. d'Octobre, malgré la
 400. saison qui commençoit d'être
 froide & pluvieuse, ce qui n'est
 pas extraordinaire en Flandre,
 le Roi & le Duc prirent le che-
 min de Liége, & allerent cou-

cher à Bapaume. L'Armée du Duc suivoit en deux corps, l'un commandé par le Maréchal de Bourgogne, qui avoit avec lui les Princes de Savoye, toutes les troupes Bourguignonnes, celles de Hainaut, de Luxembourg, de Limbourg & de Namur. Le Duc conduisoit l'autre, où étoit le Roi, que tous les Seigneurs qu'il avoit menés à Peronne accompagnoient, ils le suivirent même le reste du voyage, excepté le Cardinal Balue, qui s'en retourna sous prétexte de vaquer aux affaires du Royaume, desquelles il étoit chargé.

Le 16. on arriva à Cambray; & le 17. au Quesnoy; comme il étoit assez fatigant de suivre l'Armée dans ses routes, le Roi & le Duc la quitterent, & suivis de 200. chevaux seulement allerent à Bruxelles passer quelques jours. Le Roi prit occasion de la

1468.

*Com. ibid.**Chron. d.*

1400.

c. scand.

1468.

proximité de Notre - Dame de Hal pour y aller seul en pèlerinage. Sortant d'un si grand péril, & se trouvant encore dans un autre qui ne l'étoit pas moins, il y a apparence que les prieres qu'il y fit étoient bien ferventes. Séparé du Duc peut-être eût-il pû trouver l'occasion de s'échapper, mais que n'eût-il point risqué s'il n'eût pas réussi, au milieu des Etats de son ennemi, environné de ses troupes? Il jugea plus à propos de se soumettre à son sort.

de 1400.

De Hal le Roi revint le 21. à Namur, le Duc & son Armée y arriverent aussi. On y resta trois jours. Le Roi & le Duc paroissoient toujours dans une parfaite intelligence. Le Duc supplia le Roi de recevoir en grace le Comte de Bresse. Le Roi qui ne pouvoit rien refuser au Duc y consentit. Ce Comte étoit son beau-frere, & avoit sujet de se plaindre

hr. scand.

du Roi. Ils furent réconciliés, —
 mais à la maniere des Grands. 146

De Namur le Roi écrivit une *Cabin*
 seconde Lettre au Grand-Maître, *Louis*
 qui étoit toujours au camp *c. 3.*
 de Noyon, a la tête de l'Armée.
 Il lui renouvelloit l'ordre de congédier les troupes, de les envoyer en Armagnac, où il y avoit quelques mouvemens, & de l'attendre à Laon. Il ajoutoit qu'il étoit dans une entiere liberté, & dans l'union la plus étroite avec le Duc. François Dumay, l'un des domestiques du Roi, étoit porteur de cette Lettre, & étoit accompagné de Nicolas Boisseau, Officier de la Maison du Duc. La présence de ce dernier rendit l'ordre du Roi encore plus suspect à Damartin; il le crut mandé & extorqué. Il comprit que l'Armée qu'il commandoit augmentoit la crainte & la défiance du Duc de Bourgogne. Il se per-

1468. suada plus que jamais que cette Armée étoit la sûreté du Roi ; ainsi il refusa de la congédier. Il ne voulut pas même la séparer ; au contraire , il renvoya les deux exprès & chargea Boisseau de dire au Duc de sa part qu'il en usoit très-mal avec le Roi ; que sa conduite envers son Souverain , après tant d'obligations , étoit une espèce de trahison : que s'il ne renvoyoit bientôt le Roi , tous les François iroient le chercher & feroient à toutes les Places du Duc le même traitement que le Duc destinoit à la ville de Liège. Il ajouta & le chargea encore de le dire au Duc que Monsieur n'étoit pas mort , & que le Roi n'étoit dépourvu ni de braves Chevaliers , ni de fidèles sujets.

Siège de Ces Envoyés rejoignirent le Roi à Namur , où on avoit délibéré sur le fort de Liège. Il y étoit venu des Députés de cette

Ville implorer la clémence du Duc, & lui faire toutes les soumissions qu'il pouvoit vraisemblablement exiger. Il les rejettâ fièrement, il vouloit qu'elle se soumit à sa discrétion. Le Roi tâchoit de le ramener, honteux de contribuer à la destruction d'une Ville alliée qu'il avoit jettée lui-même dans le précipice. Le Duc persistant dans sa résolution les Députés s'en retournèrent.

Le lendemain on tint Conseil, la soumission des Liégeois, les offres avantageuses que le Roi renouvelloit sans cesse pour eux donnerent lieu à quelques Conseillers du Duc de lui proposer le renvoi d'une partie de son Armée, regardant ce Siege comme une bagatelle, cette Ville étant sans portes, sans murailles, sans secours, comme déjà conquise, & forcée de recevoir la loi. Le Duc rejettâ ce conseil, & donna

1468. en cette occasion des marques de son bon esprit. Le plus dangereux des partis à la guerre est de mépriser son ennemi, & de ne pas user de tous ses avantages. Le Duc le reconnut assez dans la suite, lorsqu'il courut le plus grand danger qu'un Prince ait jamais couru. C'est aux Princes sages à ne jamais mettre au hasard le succès, & à profiter rapidement des occasions qu'ils se sont procurées, avec une m re délibération ; c'est en quoi le Roi l'emportoit sur les autres Princes de son siècle. Lent à entreprendre, mais dirigeant si à propos ses forces pour l'exécution, qu'elles répondoient toujours au projet.

Ce ne furent pas ces raisons victorieuses qui déterminèrent le Duc, mais la perpétuelle défiance qu'il avoit du Roi. Il le craignoit quoique presque seul dans

dans son armée , il pensoit que s'il l'eût affoiblie le Roi se fût rangé du parti des Liégeois. La haine est bien ingénieuse à imaginer des soupçons.

1468.

Dans ce Conseil il fut résolu d'employer la force pour réduire Liège ; on fit partir l'avant-garde commandée par le Maréchal de Bourgogne pour aller s'en rendre maître , il avoit avec lui le Prince d'Orange , d'Imbercour , les plus braves chefs & les volontaires François attachés à Monsieur. Le Maréchal eut ordre d'en venir à toutes les extrémités , si on lui en refusoit l'entrée.

Le Duc avec le reste de son armée suivit de près son avant-garde. On comptoit dans ces deux corps 40. mille hommes effectifs. Elle alla coucher le 24. d'Octobre à Falaise , où elle séjourna le 25. Elle arriva le 26. à

1468. Monmale qui n'est qu'à 5. lieues de Liége. L'avant-garde qui avoit une journée d'avance, parut devant Liége le 26. vers le midi.

Liége étoit alors l'une des plus riches villes & des plus peuplées des Pays-Bas, aussi grande que Rouen & ayant environ 120. mille habitans. Ils étoient presque tous aguerris, leur haine contre le Duc de Bourgogne leur tenoit lieu de valeur & d'expérience : animés encore par tout ce qui peut encourager les hommes, l'amour de la liberté, le soin de conserver leur vie, leurs biens, leurs familles. Ils ne manquoient point de vivres, mais ils étoient mal armés, n'ayant recouvré qu'avec peine des armes depuis l'année dernière que le Duc les leur avoit ôtées. Leurs richesses étoient immenses, motif très-capable de les exciter à une vigoureuse dé-

Etat de
Liége.
Com. l. 2.
c. 11.
Th. Hist.

fenſe & à irriter auſſi la cupidité
de leurs ennemis. Ils n'avoient 1468.

dans leur ville que des naturels *Ch. 12.*

du pays. De ce nombre étoient
800. hommes de la montagne de
Franchemont les plus vaillans
de la terre , gens féroces & qui
ne comptoient pour rien la vie.

Leur ville étoit toute deman-
telée , ſans portes , ſans murail-
les , ſans fossés. Ils avoient seu-
lement élevé à la hâte quelques
remparts de douves & à leurs
portes quelques foibles rétran-

chemens. Cette ville eſt bâtie ſur *Monçonois*
la pointe d'une montagne ; à ſes *Voyage des*
pieds paſſe la Meuſe qui ſe divi- *Pays-Bas.*
ſant en pluſieurs bras , forme di-
vers Iſles dans la plaine où eſt
ſitué la plus belle partie de la
ville. Aux environs regne un roc
très - dur qui en rend l'accès af-
ſez difficile. On pouvoit donc
l'attaquer de tous côtés en ren-
verſant ces légères défenſes, com-

me les habitans pouvoient faire de
 1468. tous côtés des sorties sans qu'on
 pût ni les empêcher, ni les prévoir.

L'ordre de la défense n'étoit
 C. de 1400. pas mieux concerté, aucune sub-
 ordination dans leurs chefs,
 aucune tête qui gouvernât. Ces
 chefs étoient braves & détermi-
 nés. On en comptoit quatre, le
 premier Jean Vilde, celui qui
 avoit surpris Tongres, il ne man-
 Ch. 13. quoit ni d'esprit, ni de cœur. Un
 autre nommé Miadoulet, étoit
 du corps de la Bourgeoisie, & les
 chefs & les habitans n'espérant
 presque plus de quartier, vou-
 loient s'ensevelir sous les ruines
 de leur ville. Ils tenoient leur
 Ch. 10. Evêque prisonnier, ce qui leur
 paroissoit une sûreté suffisante.
 Enfin, ils se croyoient autorisés
 par la présence du Légat du Pape
 depuis peu arrivé dans leur ville.

Ce Légat étoit un Italien, Evê-
 que de Tricaria dans le Royaume

de Naples , que le Pape avoit envoyé à Cologne pour les affaires d'Allemagne. Les troubles de Liége survenus , le Pape lui avoit donné l'ordre , quoique l'Evêque de Liége fût excommunié pour n'avoir pas voulu prendre les Ordres Sacrés , de se transporter dans cette ville & de travailler à tout pacifier en réunissant les peuples avec leur Evêque & en l'obligeant à remplir ses devoirs , ce qu'il y avoit lieu d'espérer de l'état où il se trouvoit.

Le Légat ne pensa plus à exécuter sa comission. L'ambition qui aveugle l'esprit des hommes & qui corrompt leur cœur , lui fit présumer qu'il devoit plutôt irriter les passions de ce peuple que les adoucir , & qu'il pourroit en les flattant , les disposer à l'élire lui-même Evêque & Prince de Liége. Dans cette vûe cessant d'être médiateur , il en-

1468.

tra dans les intérêts des Liégeois & s'attacha à gagner le Chapitre en faisant entendre aux Chanoines qu'ils avoient droit d'élire leur Prince, que le Pape approuveroit & soutiendrait leur élection. Ensuite il anima les Liégeois & leur fit prendre les armes, les assurant de sa protection & de celle du Pape, il leur suggéra beaucoup d'autres idées, toutes dépourvues de sagesse & de prudence.

Premiere

attaque des
Liégeois.*Com. liv. 2.*

c. 10.

A la vûe de l'avant-garde des Bourguignons, dont la contenance assurée témoignoit assez qu'ils alloient à une conquête certaine, les plus sages des Liégeois malgré l'audace de leurs compatriotes députerent de nouveau au Maréchal de Bourgogne, & lui offrirent de le recevoir dans leur ville pourvû qu'il leur assurât la vie, la liberté & leurs biens. Il tint conseil de guerre

où conformément aux ordres du Duc on conclut à un refus absolu. La reponse ne fût pas ménagée. Tous les chefs n'aspiroient qu'après le pillage d'une ville si opulente , & le soldat avoit encore plus d'avidité. On convint même de n'attendre ni le Duc , ni le reste de l'armée , se croyant beaucoup plus forts qu'il ne falloit pour dompter une populace defarmée & enfermée dans une ville toute ouverte. On ne laissa pas de perdre beaucoup de tems & à écouter les Députés & à tenir ce Conseil : on ne s'avança vers la ville qu'à l'entrée de la nuit.

Les Magistrats se présenterent encore aux portes , & renouvelerent leurs offres. On contesta quelques-tems avec eux , premiere faute que firent les chefs Bourguignons. Déterminés à user de la force , il ne falloit pas perdre des momens si précieux , il

1468.

étoit ridicule de penser qu'ils engageroient ces Magistrats de se livrer à discrétion. Le jour disparut & la nuit devint obscure, les troupes se trouverent sans logis, sans tentes & dans un lieu peu propre à en dresser. Ils étoient tous en désordre comme gens qui ne craignoient rien. Ils ne gardoient pas même leurs rangs, les uns se proménoient, les autres courroient de côté & d'autre, appelant leurs capitaines ou leurs compagnons.

Vilde & les autres chefs des Liégeois qui observoient attentivement ce qui se passoit, voyant la nuit si obscure & le désordre des troupes, sortirent à l'improviste & avec impétuosité de tous les endroits de leur ville, qui ouverte, facilitoit leur dessein. Ils venoient par les vignes, par les brèches & par les colines; ils attaquèrent l'armée Bourgui-

gnone & de front & par les côtés. Un détachement tomba sur les pages & sur les valets postés au bout des fauxbourgs où ils proménoient leurs chevaux. Ils en tuerent plusieurs pendant qu'au gros de l'armée ils n'avoient pas un moindre succès.

1468

Dans cette premiere surprise il y eut près de 800. Bourguignons de tués, parmi eux 100. hommes d'armes. Un grand nombre se déroba au péril en fuyant. La nuit cache la honte. Chacun se flatte de n'être ni vû ni connu. Les braves de cette avant-garde, tous gens de qualité & hommes d'armes demeurèrent unis, gardant leurs rangs, & repoussèrent cette multitude; aussitôt ils marcherent avec leurs enseignes droit à la porte la plus prochaine pour empêcher que les Liégeois ne grossissent le nombre de ceux qui étoient sortis.

1468. Cette précaution fut sage, tout le reste du peuple se dispoſoit à fortir ayant allumé des flambeaux & des falots. Cette clarté facilita aux Bourguignons de braquer 4. bonnes pièces d'artillerie dont on tira deux coups le long de la grande rue, lesquelſ donnant dans une ſi grande multitude en tuerent quantité. Les Liégeois n'avoient pas un ſeul canon en état de ſervir. Au bruit de cette artillerie & à la vûe de ceux qu'elle avoit tués, ils ſe retirèrent du fauxbourg & fermerent leurs portes avec leurs mauvaiſes baricades.

Par une autre porte, ceux qui compoſoient la première fortie conduiſirent en rentrant des chariots qu'ils laiſſèrent à l'entrée d'un autre fauxbourg comme une eſpèce de retranchement. Tous les Liégeois fortis de Liège demeurèrent dans leurs poſtes de-

puis deux heures après minuit jusqu'à six heures du matin que le jour commençant à luire, les Bourguignons tombèrent fureux. Il y eut là un combat assez vif, où Vilde & deux de leurs autres chefs furent blessés & moururent deux jours après. Perte irréparable pour les assiégés. Les Liégeois cédant à la discipline de leurs ennemis, furent contraints de lâcher le pied & de se retirer dans leur ville. Du côté des Bourguignons on ne perdit personne de marque, excepté un Chevalier Flamand; mais il y eut un grand nombre de blessés, le Prince d'Orange qui avoit fait des merveilles, fut du nombre. Du Lau & d'Urfé s'y distinguèrent aussi, & eurent une très-bonne conduite. Pendant ces attaques dont l'événement étoit si douteux & si critique, 2000. Bourgeois de Liège en sortirent

1468. au milieu de la nuit & sacrifièrent sagement leur fortune à leur vie.

Les ombres de la nuit du 26. au 27. d'Octobre confondirent la valeur & la fureur des deux partis. Malgré l'obscurité, le trouble des combats & la multitude des ennemis, les Bourguignons conserverent l'avantage, au milieu même des embarras & des dangers qu'une situation forcée, le voisinage d'un grand peuple armé & le manque de vivres, pouvoient incessamment faire naître.

e Roi & le Duc devant le siège. *Com. l. 2. 11.* A la petite pointe du jour les fuyards de l'avant-garde vinrent reprendre doucement leur poste & réparèrent ainsi la honte de leur démarche, d'autant plus qu'elle étoit ignorée. L'armée passa la nuit dans d'extrêmes incommodités, enfonçant dans la boue, toujours dans l'alarme &

souffrant de la faim. Le Maréchal dépêcha un courier pour instruire le Duc de ce qui s'étoit passé, pour le presser de venir à leur secours & pour le supplier de leur envoyer quelques vivres. La disette étoit alors l'ennemi qui pressoit le plus, ayant beaucoup fatigué & n'ayant rien mangé depuis 24. heures. Le Duc avoit déjà été prévenu sur le mauvais succès de l'entreprise.

La nouvelle avoit encore été grossie, il croyoit toute l'avant-garde taillée en pièces. A l'effroi qu'il en eut, se joignit la crainte, que le Roi n'en profitât pour se tourner contre lui. Le Duc ne pouvant calmer ses soupçons dans la manœuvre qu'il faisoit faire à son Souverain, son premier soin fut de défendre qu'on l'en instruisit. Le matin du 27. il fit monter à cheval toute l'armée & marcha en diligence vers Liège. Il

reçut dans sa route le courier du
1468. Maréchal qui l'informa de la vérité. Il falloit qu'il y eût trouvé des obstacles ou qu'il fût parti bien tard, le jour étant déjà bien avancé lorsqu'il arriva auprès du Duc qui avoit fait la plus grande partie du chemin. Il lui apprit qu'il étoit sorti dès le matin une très-grande multitude de peuple en armes, qui vis-à-vis les troupes du Maréchal les ferroit & les tenoit en échec par le plus mauvais tems du monde, & tous les soldats mourant de faim. Il y avoit pour lors plus de 36. heures qu'ils n'avoient mangé.

Le Maréchal mandoit au Duc qu'environné d'ennemis, il ne pouvoit faire aucuns mouvemens s'il ne faisoit une diversion par quelque autre endroit pour obliger tout ce peuple à se partager: il demandoit sur-tout quelques vivres pour relever le cou-

rage & les forces des soldats, prêts de succomber sous la fatigue & le besoin.

Le Duc eut une extrême joie de ce que son avant-garde subsistoit encore entiere & en corps. Il fit partir précipitamment 300. cavaliers qui portoient derriere-eux des provisions de bouche, & hâta sa marche vers Liège. La nuit approchoit, s'il n'eût dégagé l'avangarde, qu'elle l'eût passé dans la cruelle situation où elle étoit, elle eût été en danger de périr. Le Duc alors alla instruire le Roi de tout ce qui s'étoit passé. Il en témoigna beaucoup de joie. En effet, la prospérité des Liégeois eût pû lui être funeste, qui sçait à quelles extrémités se fût porté le Duc contre un Prince qu'il regardoit comme l'auteur de cette guerre.

L'armée arriva proche de Liège. Le Duc se logea dans un des

1468.

fauxbourgs opposé à celui où étoit l'avant-garde. Tous les chefs dressèrent leurs tentes & prirent leurs logemens aux environs. Le Duc étoit vers le milieu du fauxbourg & avoit autour de lui les meilleures troupes de son armée. Elles alloient jusqu'à une des portes de la ville, réparée comme les autres avec des futailles. Le Roi resta à un quart de lieue de la ville dans une cense bien maçonnée. Autour de lui étoient ses troupes & un petit corps de Bourguignons. Cette disposition produisit l'effet qu'en avoit attendu le Maréchal de Bourgogne. Au premier bruit la moitié des Liégeois qui investissoient l'avant-garde, quitta son poste & courut dans la ville pour défendre la porte du fauxbourg où le Duc s'étoit campé. L'avant-garde fut dégagée.

Vers le minuit il y eut une

fausse allarme. On prit les armes. Le Duc sortit dans la rue. Le bruit alla jusqu'au quartier du Roi, qui en grande diligence arriva aussi dans le fauxbourg, suivi du Connétable. L'effroi étoit grand & se joignoit à la rigueur de la saison. Le Duc malgré sa hardiesse parut embarrassé, peut-être que la présence du Roi n'y contribuoit pas peu. Le Roi étoit d'un grand sens froid. Sa voix & sa contenance étoient fermes, il donnoit ses ordres avec connoissance. Il fit poster le Connétable dans un endroit par où seul l'ennemi pouvoit venir. Ce Monarque dans cette occasion avoit bien l'air d'un Roi expérimenté & à qui le danger n'étoit ni nouveau, ni terrible. Il prenoit même autorité comme véritablement le maître. Lorsqu'on eut reconnu le peu de fondement de cette alarme, chacun

retourna en son logis.

1468. Le lendemain 28. le Roi se croyant trop éloigné des occasions , vint se loger dans une maison près de celle du Duc , n'y ayant qu'une vaste grange entre-deux. Il étoit suivi de sa garde Ecossoise & de son petit corps de Gendarmes qui se logerent dans les villages voisins. Ce fut un nouveau sujet de peine pour le Duc de voir le Roi si près de lui. Ses soupçons redoublèrent ; il croyoit à tous momens ou que le Roi se jetteroit dans Liége , ou qu'il saisiroit une occasion pour se retirer en France , ou même qu'il l'attaqueroit dans quelque moment décisif. Triste situation des Princes agités de diverses passions !

Le Duc brûloit du desir de se venger des Liégeois & du Roi, il le craignoit & n'avoit osé le laisser retourner en France. Il

Défiance
du Duc de
Bourgogne,
Com. l. 2.
c. 11.

vouloit triompher de ce Prince en le menant à sa fuite contre ses propres alliés. Il étoit fâché ensuite qu'il y fût, il ne sçavoit ce qu'il vouloit, souhaitant & craignant la présence du Roi, laquelle l'inquiétoit autant que le voisinage de ses ennemis. Dans cette perplexité il logea 300. hommes d'armes l'élite de ses troupes dans cette grange pour y faire un rempart entre lui & le Roi. Ils rompirent une partie des planches qui fermoient cette grange peut-être par l'ordre du Duc, sous prétexte de pouvoir sortir plus facilement contre l'ennemi, mais pour épier & pour voir tout ce qui se passeroit dans le logement du Roi. Ce jour là même les Liégeois firent une sortie & furent vivement repoussés.

Le Légat qui s'étoit enfermé dans Liége avec des pensées si

1468.

Prise du
Légat.
*Com. l. 2.
c. 10.*

ambitieuses , les perdit insensiblement lorsqu'il vît cette ville assiégée par une armée de 40. mille hommes , & qu'il ne leur restoit ni chefs , ni ressources. Il ne pensa plus qu'à sa propre sûreté, sans honte d'abandonner un peuple dont il avoit fomenté la rébellion. Il prit si bien ses mesures qu'il sortit de Liège avec sa suite composée de 25. personnes & tous ses équipages , mais il n'alla pas loin , un parti de Bourguignons l'arrêta : le Duc le sçut, il fit dire aux chefs du parti qu'ils se hâtassent d'en faire leur profit , qu'ils en tirassent une bonne rançon comme d'un gros marchand , & que pour cet effet ils le transportassent loin de lui , les avertissant que si sa prise lui étoit notifiée publiquement , il ne pourroit pas se dispenser par honneur pour le Saint Siège de le faire mettre en liberté. Ils

disputerent à qui d'entr'eux il devoit rester, & par une faute grossière ils envoyèrent en faire leurs plaintes au Duc dans le tems qu'il dinoit en public. Le Duc leur tint parole. Il ordonna qu'on le tirât des mains de ces partisans. Il fit des excuses au Légat, lui fit rendre tous ses équipages & le renvoya avec de grands honneurs. Tel étoit alors l'avantage des Ministres du Pape qu'encore qu'ils abusassent de son autorité, on la redoutoit à tel point qu'on dissimuloit tout, & qu'on baïsoit encore la main qui frappoit.

Les Liégeois se voyant sur le penchant du précipice, mirent leur Evêque en liberté afin qu'il intercédât pour eux & qu'il les sauvât. L'Evêque réduit à la merci d'un peuple furieux qui pouvoit au moindre caprice disposer de sa vie, n'hésita pas à lui

Liberté de
l'Evêque de
Liège.
*Com. l. 2.
c. 10.
Chr. scand.*

1468.

promettre qu'il feroit sa paix avec le Duc. Il parut en effet qu'il s'efforça d'appaiser le ressentiment du Duc , & qu'il lui offrit au nom des Liégeois de l'introduire dans leur ville où il disposeroit de tous leurs biens en Souverain , pourvû qu'il leur assurât seulement la vie.

Il y a peu de Princes qui n'eussent accepté la condition , mais l'inflexibilité du Duc la lui fit rejeter avec indignation. Il vouloit donner à la postérité un exemple redoutable de sa vengeance & se délivrer des craintes que lui donneroit toujours cette ville rebelle tant qu'elle subsisteroit. Il ajouta qu'il ne permettroit pas que l'Evêque y retournât, ce Prélat se laissa aisément persuader ; peu jaloux d'un engagement qu'il n'avoit pris que par force. L'exemple de Regulus est un exemple unique. Il faut pour le suiye une

vertu plus qu'humaine. On ne peut presque douter que l'Evêque de Liège n'eût eu le sort de ce fameux Romain , s'il l'eût imité, & on doute qu'il pût être blâmé s'il n'eût fait voir un caractère de dureté & d'infidélité en prenant lui-même les armes contre ses peuples & en se joignant aux Bourguignons pour les exterminer. Les Liégeois indignés de sa conduite , changerent leur soumission en désespoir & résolurent de vaincre ou de mourir.

On étoit au 29. d'Octobre , le Duc de Bourgogne impatient de terminer cette guerre & de délivrer son armée de la fâcheuse situation où elle étoit , se déterminâ à attaquer la ville par deux endroits en même tems , persuadé qu'elle seroit emportée & qu'une populace confuse , mal armée , sans murailles , ne sou-

1468.

La grande
sortie des
Liégeois.
Com. l. 2.
c. 11.

— tiendrait point l'assaut général.
 1468. L'heure en fut marquée au lendemain, Dimanche à 8. heures du matin. Les deux attaques devoient être par le fauxbourg où le Roi & le Duc étoient logés, & par celui qui lui étoit opposé où le Maréchal de Bourgogne commandoit l'avant-garde. Les ordres furent portés à ce Maréchal, & le signal étoit trois coups de canon.

Le Duc ayant donné cet ordre, jugea à propos de prendre un peu de repos & d'en faire prendre à ses troupes, car tout le monde étoit extrêmement fatigué; personne dans toute l'armée sans en excepter le Duc ne s'étant désarmé depuis quatre jours entiers. Cette nuit ce Prince se deshabilla & se coucha. Le Roi en fit autant. Le Duc permit même aux 300. hommes d'armes qui étoient dans la grange qui
 séparoit

féparoit son logis de celui du
Roi, de défarmer & de prendre
du repos.

1468.

Il y avoit douze archers de la garde du Duc qui veilloient tout habillés dans une chambre au-dessus. La grande garde étoit assez loin du Duc vers la porte de la ville : il y avoit des sentinelles posées d'espace en espace pour observer ceux qui en pourroient sortir par les brèches & les autres issues. Le défaut de murailles laissant aux Liégeois la liberté de faire des sorties de tous les endroits. Il étoit environ neuf heures lorsque le Duc se coucha, un profond silence regnoit dans les deux camps.

Les Liégeois ignoroient qu'ils étoient menacés d'un plus grand danger que celui qu'ils préparoient à leurs ennemis. Furieux, désespérés ils résolurent de prévenir leur perte par une entre-

1468.

prise qui non-seulement l'eût empêchée , mais qui les eût fait triompher de toute la fureur du Duc. Ce qu'il y eut de plus surprenant , c'est qu'ils agirent comme s'ils eussent prévu ses desseins , ou qu'ils en eussent été instruits. Il n'y eut jamais d'entreprise si téméraire ; 600. hommes se proposèrent de se rendre maîtres de la personne du Roi & de celle du Duc au milieu d'une armée de 40. mille hommes & de la combattre s'il le falloit. Il est vrai qu'il ne s'agissoit que d'une surprise , & que s'ils y eussent réussi le reste de l'armée épouvantée n'eût pû faire qu'une foible résistance. On doit rapporter dans toutes les circonstances cette étonnante expédition.

Ch. 12. Les Liégeois étoient parfaitement instruits de la disposition des logis du Roi & du Duc. Ils

avoient parmi eux les deux propriétaires des deux maisons où ces Princes étoient logés. Ces deux hommes se chargerent de les conduire. On choisit 600 montagnards de Franchemont qu'il y avoit encore dans la ville, gens intrepides & dont les chefs étoient aussi déterminés qu'eux. Comme le silence & la célérité étoient les seuls moyens de réussir, on résolut qu'ils sortiroient par un endroit de la ville un peu éloigné du fauxbourg qui menoit aux logis des Princes par un chemin creux bordé de rochers. Il y avoit à la vérité des sentinelles Bourguignonnes postées entre ce chemin & le fauxbourg : mais ils comptoient les surprendre ou à tout événement les égorger & précipiter leurs marches droit à ces logis où on auroit à peine entendu la surprise des sentinelles, ou même quand on l'auroit

1468.

entendue on n'auroit pas eu le tems de se mettre en défense. Pour favoriser la marche & l'attaque de ces 600. montagnards, on ordonna dans le même moment une sortie générale qui devoit attaquer le gros de l'armée campé devant le fauxbourg, l'occuper & l'empêcher de secourir les Princes. Ils comptoient toutes ces mesures justes & qu'au pis aller quand elles ne le feroient pas, ils périroient glorieusement les armes à la main, mort préférable aux maux inévitables qu'on leur destinoit.

Tout s'exécuta comme ils l'avoient concerté ; entre dix & onze heures. On fit la sortie générale dans la grande rue du fauxbourg. Les 600. hommes de Franchemont sortirent à 500 pas de là, par une des anciennes brèches, se glissèrent avec le moins de bruit qu'ils purent,

vers les logis des Princes , surprirent ou tuerent toutes les sentinelles sur leur chemin ; il y en avoit trois qui étoient Gentilshommes de la Maison du Duc. Cela se fit avec si peu de bruit qu'on n'en entendit rien au quartier du Duc.

1468.

Si selon leur projet, ils eussent couru droit au logis des Princes, ils les eussent trouvé couchés & les eussent massacrés sans obstacles ; mais ayant trouvé sur leur route , un peu à côté, la tente du Comte du Perche qui y étoit logé avec le Seigneur de Craon, ils s'y arrêterent & s'amuserent à la percer avec leurs piques, dont il y eut même quelques valets de chambre tués. Ce léger retardement sauva la vie à ces deux Princes & peut-être à toute l'armée : à la guerre le moindre instant est fatal, il y faut peu de chose pour causer ou pour em-

1468.

pêcher les plus grandes révolutions. Le mouvement des Liégeois jetta l'allarme dans la tente du Comte. On s'y disposa à la défense en jettant des cris qui furent entendus aux quartiers des Princes. Quelques-uns y prirent les armes pour être en état de combattre.

Les Liégeois trouvant de la résistance, passèrent outre & vinrent tout droit à cette grange qui séparoit les logis du Roi & du Duc : le Duc y avoit placé trois cens hommes d'armes, mais dans ce moment défarmés, excepté quelques-uns qui au bruit avoient déjà pris leurs cuirasses. Les Liégeois les attaquèrent vigoureusement. Ils donnoient de grands coups de pique par les ouvertures qui avoient été faites pour en sortir plus aisément. Les hommes d'armes ne s'étonnerent point ; à mesure qu'ils étoient

armés, ils se présentoient à l'ennemi, sur-tout ils défendoient vaillamment l'entrée de la grange. Ce fut la seconde faute que firent les Liégeois de s'opiniâtrer à l'emporter. Ils le reconnurent : car au plus fort de l'attaque, ils laisserent une partie des leurs pour la continuer; le reste se partageant en deux troupes, alla investir le logis du Duc & celui du Roi.

La rumeur y étoit déjà parvenue; le Duc effrayé s'étoit fait mettre sa cuirasse par Comines & par deux Gentilshommes qui couchoient dans sa chambre : cette chambre étoit fort petite, le Duc n'avoit pas encore mis sa salade lorsque le logis fut attaqué. Les 12. Archers qui avoient passé une partie de la nuit à jouer aux dez dans leur poste furent plutôt prêts, & s'opposèrent courageusement à l'ennemi, défen-

dant bravement les portes & les fenêtres. Il falloit que les Liégeois eussent portés des lanternes fourdes, car tout à coup on leur vît des flambeaux & des fa-lots, secours dont leurs ennemis se servoient autant qu'eux. Le lieu du combat & les environs étoient remplis de clameurs; les uns crióient *vive le Roi*, les autres *vive Bourgogne*, quelques-uns *vive le Roi & tués*. Cris qui perçoient le cœur du Duc, en redoublant sa défiance.

La troupe qui avoit couru au Logis du Roi, & qui en avoit l'hôte à sa tête, entra dans ce Logis & l'attaqua vivement. Il y a lieu de croire après tout le bruit qui s'étoit fait, que le Roi étoit armé, & qu'on y étoit sur la défensive. Plusieurs Liégeois furent d'abord tués dans la maison par la Garde Ecoffoise. Cette Garde fit des merveilles & se te-

noit serrée autour du Roi , frappant de toutes leurs forces , & se servant adroitement de leurs flèches. 1468.

Dans le même tems tout le peuple de Liège sortit par la porte qui donne dans la grande rue du Fauxbourg , & se jetta sur la grand - Garde , qui les reçut avec fermeté comme gens bien disciplinés , & qui n'avoient point été surpris. Après avoir soutenu la première impétuosité les Bourguignons furent joints par les premiers Bataillons de l'armée , qui s'avancèrent en bon ordre & qui grossissoient toujours. Il y eût là un combat assez rude , mais qui ne fut pas long , les Liégeois n'ayant pas témoigné autant de vigueur que les Montagnards. Tout étoit alors en mouvement , il couroit un nombre infini de soldats vers les Logis du Roi & du Duc , pour les secourir.

1468.

Le Duc fut près d'une minute à pouvoir sortir de son logis avec ses Gentilshommes & les douze Archers. Sa plus grande peine étoit de sçavoir où étoit le Roi qu'il suspectoit infiniment. Enfin ayant gagné la rue avec des flambeaux que quelques-uns des siens portoient, il reconnut quels étoient ses ennemis. Il fut joint par un grand nombre d'Officiers & de soldats; il se commença alors un combat violent où personne ne donnoit ni ne demandoit quartier. On se battoit avec acharnement au tour du Duc. Il voyoit tomber à ses côtés amis & ennemis. Il est difficile de concevoir un plus grand danger, mais il ne fut pas long. Il vint tant de gens à son secours que le nombre accabla les Liégeois. Il s'en fit un massacre effroyable. Quelques-uns se sauverent dans le fauxbourg; l'armée Bourgui-

gnone avoit aussi forcé cette population de rentrer dans la ville.

Le Roi de son côté n'avoit pas été moins heureux. Il étoit également accouru à son secours un Grand nombre de gens de guerre. Les Archers Ecofois avoient écarté les Liégeois à coups de traits & en avoient étendu par terre une grande quantité, mais beaucoup plus de Bourguignons que l'obscurité n'avoit pas permis de distinguer. Enfin la troupe qui avoit attaqué le Roi périt presque entière & le champ demeura libre aux deux Princes qui se joignirent & se féliciterent réciproquement. On vit alors à la lueur de mille flambeaux cette multitude de morts & de mourans qui couvroient la terre. Spectacle affreux par lui-même, mais agréable par le souvenir du péril qu'on venoit d'éviter. S'il y avoit plus

— de Liégeois morts sur la place ;
 468. le nombre des blessés étoit plus grand du côté des Bourguignons, & plusieurs des plus braves de l'armée y avoient perdu la vie.

Si ce peuple furieux eût suivi son plan, que sans s'arrêter ni à la tente du Comte du Perche, ni à la grange qui séparoit les logis des deux Princes, ils les eussent enlevés ou tués. Liège étoit sauvé & peut-être l'armée entière vaincue ou dissipée. Quelle révolution n'y eût point causée le bruit de leur mort, jointe aux efforts de tout un grand peuple victorieux.

Conseil sur
l'assaut.

Com. l. 2.

12.

Les deux Princes se retirèrent chacun dans leur logis, agités de mille pensées différentes, surtout étonnés & surpris de l'audace de cette entreprise. Le Duc rassembla aussitôt les Officiers Généraux & tint Conseil sur l'assaut qu'il avoit ordonné ce jour

même. Il vouloit résoudre si on exécuteroit cet ordre, ou si on le différeroit, vû le trouble qui s'étoit répandu dans l'armée. Le Roi instruit de ce Conseil, se trouva lui-même dans la crainte & l'irrésolution. Raisonnant en Prince sensé sur le génie de ce peuple qui venoit de donner des marques d'une bravoure & d'une intrépidité peu commune, il craignoit que l'ordre de donner l'assaut ne fût précipité. Il appréhendoit, si on étoit repoussé, que le Duc ne lui en imputât l'événement : que violent comme il étoit, il ne s'en prît à lui & ne le fît arrêter, dans la crainte que retourné dans ses Etats sans que Liége fût pris, il ne fît diversion en faveur de ces révoltés. Le Duc n'étoit pas dévoré de moindres soupçons. Telle étoit la déplorable situation de ces deux Princes que ni l'hon-

1468.

1468. neur, ni la foi des traités ne pou-
voient rassurer.

C. 13. Dans cette mortelle inquiétude, le Roi manda quelques-uns des principaux Conseillers du Duc, qui lui apprirent que le résultat du Conseil étoit d'attaquer Liége à l'heure marquée. Le Roi leur fit sur cela des observations très-sages, vû les difficultés qu'il prévoyoit. Ils croient ainsi que le Roi l'entreprise téméraire. Ils eussent souhaité qu'on l'eût différée & même qu'on eût écouté ce peuple qui offroit toujours de se rendre à des conditions supportables.

Dans cette vûe, ils allèrent trouver le Duc & lui firent part de ce que le Roi leur avoit dit; y ajoutant leurs pensées comme venant seulement du Roi, n'osant les proposer d'eux-mêmes; connoissant l'humeur violente du Duc. Il reçut mal leurs représentations, leur dit fièrement

qu'elles n'étoient qu'une fuite de l'inclination du Roi pour ce peuple perfide, & du desir que ce Prince avoit de le sauver. Qu'à son égard il ne le ménage-
roit point & qu'à huit heures l'assaut commenceroit; qu'en l'état où étoit Liége, sans troupes, sans murs, sans portes, sans fortifications, le succès n'étoit pas douteux : que si le Roi en craignoit l'événement, il pouvoit se retirer à Namur jusqu'à la prise de la ville, qu'il y consentoit volontiers; mais que pour lui il ne quitteroit point jusqu'à ce qu'il eût fait donner l'assaut & qu'il eût vu ce qui en arriveroit. Ces Conseillers se retirèrent mortifiés de la résolution du Duc. La sortie des Liégeois les avoit rendu redoutables & faisoit craindre pour le succès de l'assaut. Ils porterent au Roi la réponse du Duc en l'adoucissant

le plus qu'il leur fut possible pour ne pas l'irriter.

1468.

Prise de
Liège.

Le Roi n'eut garde d'accepter la proposition de se retirer à Namur. Une pareille retraite au moment d'une action n'eût pas laissé son honneur sans flétrissure. Il dit qu'il monteroit comme les autres à l'assaut à l'heure marquée. S'il eût voulu se sauver cette nuit, il lui eût été facile avec le secours des troupes Françaises qu'il avoit auprès de lui ; mais la démarche étoit périlleuse, & après en avoir tant fait, il jugea à propos de suivre jusqu'à la fin sa destinée & de ne pas donner au Duc le moindre prétexte de lui manquer de respect.

Chacun prit un peu de repos le reste de la nuit & tout armé pour être plutôt en état de faire son devoir.

On voyoit les apparences du

plus grand danger ; ce que venoient de faire six cens désespérés, faisoit juger de ce qu'il falloit attendre de cent mille Liégeois tous en pareille disposition. Mais ce corps immense étoit sans tête. Il ne lui restoit plus pour chefs que quatre Bourgeois sans conduite, sans autorité, sans expérience. Tout le peuple étoit abattu, fatigué par les veilles, par une garde de plusieurs jours & par les mauvais succès. Ils s'étoient mis dans l'esprit que l'armée ennemie épouvantée de la dernière sortie, & à peine remise de ses pertes, n'étoit pas en état de les attaquer sitôt : qu'elle ne le feroit pas sur-tout un Dimanche, jour consacré au Seigneur. Ainsi ils étoient tous dans une sécurité insensée & vivoient dans leurs maisons comme si l'ennemi n'eût pas été à leurs portes.

1468.
Chr. de
1400.

On donna à huit heures les signaux dont on étoit convenu, ce qui ne tira point les Liégeois de leur assoupissement. Ils auroient voulu pour lors assez inutilement remédier à leurs maux. L'armée fut encore plus d'une heure à s'arranger & à se mettre en mouvement. On fit des Chevaliers suivant l'usage du siècle ; le Duc fit distribuer du vin à tous les soldats pour les animer & les soutenir. Enfin l'armée s'ébranla du côté de l'avant-garde commandée par le Maréchal de Bourgogne, & du côté du fauxbourg où étoient le Roi & le Duc. On égorgea quelques sentinelles, mais on fut bien surpris de ne rencontrer aucunes troupes, de voir quelques rues desertes & dans celles qui ne l'étoient pas le peuple éperdu fuir devant les Bourguignons. On alloit bride en main de peur de quelque em-

buche. Enfin on reconnut qu'ils étoient livrés à l'esprit de terreur & de vertige, qu'ils avoient perdu & le cœur & le sens. Les deux armées s'avançoient dans la ville sans obstacles & s'emparoisent des principaux postes. Le Roi qui s'étoit mis à la tête des siens pour partager le péril, marchoit au petit pas, voyant qu'il n'y avoit point à combattre, & que personne ne pensoit à faire résistance.

1468.

Le soldat vainqueur tue des deux côtés 3. ou 400. hommes qui se trouvent épars. L'espoir du plus riche butin l'anime. Par toutes les maisons où il entre il trouve la nappe mise & les Bourgeois qui s'y étoient rendus pour diner. Repas funestes dont leurs ennemis profiterent. Les plus sages voyant l'avant-garde déjà au milieu de la ville fuirent au-delà du pont de la Meuse & coururent

en rapellant les mouvemens de sa haine & de son ambition. 1468.

A l'entrée de Liège le Roi & le Duc s'étoient séparés. Le Duc avoit pénétré jusqu'au milieu de la Ville, où voyant que personne ne se défendoit, que tout ce misérable peuple fuyoit ou se réfugioit dans ses Eglises, il revint sur ses pas au devant du Roi & le conduisit au Palais. De-là il courut à l'Eglise Cathédrale de S. Lambert qu'il craignoit qu'on ne profanât, le peuple y ayant porté ses plus riches effets & s'y étant même réfugié. Le Duc y avoit d'abord envoyé plusieurs officiers de sa maison pour la garder. Vaine précaution contre l'avidité furieuse du Soldat qui ne craignant plus d'ennemis & voyant devant ses yeux tant de butin n'écoutoit ni le devoir, ni la religion. Lorsque le Duc y arriva, il trouva les soldats qui atta-

Comines, ibid.

1468.

quoient les deux portes de l'Eglise, & vouloient les forcer. Il fit entendre sa voix qu'on ne respecta point. L'ardeur du pillage avoit banni l'obéissance. Le Duc indigné mit l'épée à la main & tua un soldat. Sévérité alors indispensable. Ce spectacle effraya les autres, & le bruit en passant de bouche en bouche, écarta tous ces pillards qui se déroberent à un Prince qui portoit si loin la discipline. L'Eglise de S. Lambert ne fut point pillée. On se contenta de prendre prisonnière la multitude qui s'y étoit sauvée. Le Duc ne pouvant être par-tout, les autres Eglises furent pillées. Il y en avoit une si grande quantité qu'on disoit communement, qu'il y avoit chaque jour autant de messes à Liège qu'à Rome. Le Pape dans la suite excommunia tous ces sacrilèges qui n'avoient respectés ni les

vases, ni les Ornemens Sacrés. Le Duc nomma des Commis-
saires pour faire restituer ce
qu'on en put recouvrer.

1468.

Après ces soins le Duc retour-
na trouver le Roi qui avoit diné
tranquilement au Palais. Ce Prin-
ce avoit montré beaucoup de
joie de la prise de Liège qui de-
voit être suivi de sa liberté ; li-
berté dont il attendoit le moment
avec impatience. Il avoit comblé
d'éloges le Duc de Bourgogne,
dans la pensée qu'on les lui rap-
porteroit. On doit convenir que
ce succès étoit dû à son intre-
pidité & à sa hardiesse ; pour
peu qu'il eût hésité en suivant
des conseils timides, les Lié-
geois eussent repris cœur, & il
en auroit coûté bien du sang
pour les réduire. Le Roi répéta
ces louanges au Duc lorsqu'il
le vit, & renchérit encore sur
les premières. Le Duc paroissoit

— y prendre un extrême plaisir.

1468. La louange est pour tout le monde, un mets exquis & qui paroît sur-tout délicieux, lorsqu'il nous est présenté par des connoisseurs ou par des gens d'un rang supérieur.



LIVRE SECOND.

LE Roi soupiroit après son départ. Honteux de ce qu'il avoit été forcé de faire, il prévoyoit dans Liége de nouveaux spectacles plus humilians, & plus chagrinans encore pour lui ; il fit sonder le Duc sur son retour par ceux de ses courtisans qui lui étoient les plus affectionnés. Ils dirent à ce Prince de la part du Roi, que s'il avoit encore besoin de lui Sa Majesté continuoit de lui offrir tout ce qui dépendoit d'elle, mais que si elle lui étoit à présent inutile, elle désireroit retourner dans ses Etats, & aller faire publier & enrégistrer la Paix à Paris & au Parlement.

Le Roi fit ajouter que si le Duc l'avoit agréable on convien-

Tome III.

H

1468.

Le Roi se
sépare du
Duc de
Bourgogne
Com. l. 2

c. 14.

1468. droit dès à présent d'une entrevue pour l'été prochain en Bourgogne, où les deux Princes pourroient pendant un mois se donner tout entier au plaisir. Cette offre étoit bien opposée aux sentimens du Roi, qui devoit n'avoir plus de goût pour les entrevues, & le Duc n'y étoit pas plus porté que lui, étant toujours plein de soupçons & de défiance. Il consentit, quoiqu'en murmurant, au départ du Roi, ne lâchant qu'avec peine un Prince dont il croyoit pénétrer la haine & le mécontentement, mais il n'avoit plus de prétexte pour le retenir.

Ils prirent congé l'un de l'autre le 2. de Novembre, avec des paroles qui laissoient assez voir leurs secrettes dispositions. Le Duc voulut encore qu'on relût le traité de Peronne, & dit fièrement au Roi qu'il lui laissoit le

choix de le ratifier ou de le rejeter. Il lui fit cependant quelques foibles excuses de l'avoir amené à Liége. Le Roi ne changea point de méthode & parut toujours content.

1468.

Le Duc pour derniere grace lui demanda le rétablissement de du Lau, de d'Urfé, de Poncet de la Riviere, & qu'il eût la bonté de leur faire rendre leurs Terres & leurs Charges ; rien ne pouvoit déplaire davantage au Roi que cette demande, il haïssoit mortellement ces trois Seigneurs, partisans déclarés de Monsieur, & actuellement à son service. La conjoncture étoit délicate. Un refus pouvoit rallumer la colere du Duc assez mal éteinte, & le Roi n'étoit pas encore en lieu de la pouvoir braver. Il se tira de ce pas glissant avec une adresse & une présence d'esprit qui ne peut être assez admirée. Il répondit au

H ij

1468.

Duc avec un air libre, & sur le champ qu'il y consentoit de tout son cœur; mais qu'à son tour il prioit le Duc de faire la même grace au Comte de Nevers, & aux deux Croi. C'étoit trois hommes si odieux au Duc que rien au monde ne lui eût été plus insupportable que de leur pardonner, étant ennemi plus inexorable que le Roi, mais ami plus sûr & plus durable. Aussi n'accorda-t-il pas au Roi ce qu'il demandoit, il aima mieux ne rien obtenir.

Le Roi prit ensuite congé du Duc, qui le conduisit près d'une demie lieuë; en se séparant le Roi lui dit: *Si mon frere ne se contente pas de l'appanage que je lui ai accordé à votre considération, que souhaitez-vous que je fasse?* Le Duc franc & prompt lui répondit; *s'il n'en est pas content, pourvu que vous le contentiez je le serai, je m'en rapporte à*

DE LOUIS XI. *Liv. II.* 173
vous & à lui. Paroles lâchées légèrement sans réflexion, & qui faciliterent au Roi le projet qu'il avoit déjà formé d'éluder sans se commettre avec le Duc, cet article du Traité, si contraire à ses intérêts & à ceux du Royaume.

1468.

Le Roi partit avec les Princes, les Seigneurs de sa suite & les troupes qui l'avoient accompagné. Crevecœur & le Seigneur d'Aymeries (a) l'escorterent avec un détachement de l'Armée du Duc jusqu'à la premiere Place de France.

Telles furent les suites de la fameuse entrevûe de Peronne, qui flétrirent presqu'également le Roi & le Duc; qui leur ôtant un reste de confiance leur inspirerent une haine irréconciliable, avec cette différence que celle

(a) Antoine Hollin, Seigneur d'Aymeries, Grand - Veneur, Maréchal & Grand-Bailly de Hainaut.

1468.

du Duc devint plus audacieuse, & celle du Roi plus timide ; effrayé du danger qu'il avoit couru, danger toujours présent à son souvenir, il s'attacha davantage à n'agir avec le Duc que par des voies publiques.

Sac de Liège & dispersion des Liégeois.

Ce fut un grand trait de prudence au Roi de se dérober aux scènes tragiques qui se préparoient à Liège. Quelque peu susceptible qu'il fût de pitié, il n'eût pu n'en pas ressentir, & son honneur en eût beaucoup souffert. Le Duc de Bourgogne, par une vengeance poussée au plus grand excès, vouloit épouvanter ses alliés & ses sujets ; il vouloit les retenir dans le devoir par la terreur, & laisser à la postérité un exemple terrible de sa puissance. Tout fut pros crit dans Liège, âge, sexe, murs, édifices. Les Princes s'immortalisent en bâtissant, le Duc au contraire voulut

qu'on pût dire un jour *ici fût Liège*.
Ce fût bien contre son intention
que cette ville infortunée se rele-
va sur ses propres ruines, & qu'elle
subsiste encore avec splendeur.

1468.

La plupart des Liégeois, depuis le 30. d'Octobre à midi que leur Ville avoit été prise, fuyoient dans les Ardennes avec leurs femmes & leurs enfans. Quelques-uns étoient arrêtés, dépouillés, tués, ou par l'ennemi, ou par ceux qui les rencontroient, par ceux mêmes qui auparavant suivoient les mêmes étendards. Beaucoup trouverent un asyle à Méziere sur la Meuse, qui étoit sous l'obéissance du Roi. Trois de leurs chefs, dont l'un étoit Miadoulet, furent pris le jour même de l'assaut, & conduits au Duc, qui les fit décapiter. De ceux qui erroient, beaucoup périrent en chemin, de froid, de faim, ou de lassitude.

1468.

Ce n'étoient-là que les préludes des miseres des Liégeois. Le Duc, demeuré à Liège après le départ du Roi, tint Conseil pour sçavoir si on brûleroit Liège. On conclut à l'affirmative, en se conformant à l'inclination du Duc ; 4000. hommes du pays de Luxembourg furent commandés pour cette opération, qui devoit être d'autant plus triste pour eux, qu'ils étoient voisins & alliés des Liégeois ; qu'ils parloient la même Langue, & qu'ils s'habilloient de la même maniere ; qu'ils sembloient enfin être le même peuple.

Pendant qu'on devoit brûler Liège le Duc devoit aller dans le pays de Franchemont, y exterminer le reste de ces Montagnards qui avoient été les plus ardens à fomentier la rébellion. Avant de partir il fit noyer tous les prisonniers qu'on avoit faits en

prenant la Ville, & qu'on avoit
arrêtés fans armes dans leurs
maisons. De ce nombre étoient
douze mille femmes, à la plû-
part desquelles on fit auparavant
les dernieres violences: brutalité
encore plus horrible que l'inhu-
manité. On égorgea même des
prêtres dans les Eglises, & quel-
ques - uns pendant qu'ils célé-
broient. Toute la Ville fut pil-
lée; on compta 40. mille ames
qui y furent immolées à la fureur
d'un vainqueur impitoyable.

1468.

*Chr. scand.**Diffion. de
Bayle.*

Le 9. de Novembre le Duc
partit de Liège avec le reste de
son Armée; aussitôt les 4000.
hommes qu'on y avoit laissés mi-
rent le feu en six endroits. Le
Duc vit les flammes qui consu-
moient déjà cette malheureuse
Ville, il alla coucher à 4. lieuës.
Là, on entendoit le bruit de l'in-
cendie que le vent ou l'aligne-
ment de la Riviere portoit jus-

*Comines ;
ibid.*

1463.

que dans le camp, presque aussi distinctement que si on eût été devant la Ville. Le feu n'épargna rien que les Eglises & les maisons des Chanoines, que le Duc n'osa faire brûler, & qui furent depuis la principale cause du rétablissement de Liège. Le voisinage des lieux consacrés à Dieu a presque toujours été un attrait pour rassembler les peuples d'alentour.

On ruina tout dans le Franchement. On brûla les Villages & les Habitations ; on ruina les Moulins ; on tua peu de monde, les Habitans ayant fui dans les Forêts. Le Duc n'employa que 4. jours à cette expédition, depuis le 14. jusqu'au 17. Il l'acheta cherement, par la rigueur du froid qu'éprouva l'armée. Il fut si violent qu'il falloit rompre le vin à coups de hache, & que plusieurs personnes en perdirent

les pieds où les mains. L'armée y fit un grand butin. Le Duc ras-
 1468.
 fassé de sang & de vengeance en
 partit le 17. & arriva à Louvain
 le 27. De-là il se rendit à Bruxel-
 les, où il trouva des Ambassa-
 deurs du Roi qui commençoit
 déjà à vouloir l'embarasser par de
 nouvelles propositions.

Il étoit revenu plein de joie d'avoir recouvré sa liberté, & de
 revoir enfin ce beau Royaume qu'il avoit pensé perdre avec la
 vie. Il étoit arrivé à Senlis le 5.
 de Novembre, où il fut d'abord
 joint par le Cardinal Balue, &
 par tous les Seigneurs de la Cour
 qui se haterent de lui rendre leurs
 devoirs. Il ne parut encore au-
 cun changement dans les dispo-
 sitions du Roi pour le Cardinal.
 Ce Prince n'avoit que des soup-
 çons qu'il étoit juste d'approfon-
 dir. Ce Ministre recommença à
 gouverner comme auparavant.

Arrivée c
 Roi à Tour
 C. scand.

1468.

le Roi témoignoît tant de complaisance pour lui, qu'on pouvoit dire qu'il gouvernoit le Roi & le Royaume. De Senlis Sa Majesté se rendit à Compiègne, où le Cardinal manda le Parlement & toutes les Cours Souveraines de Paris. Il leur communiqua par l'ordre du Roi le traité de Peronne, afin qu'elles le vérifiassent & l'enrégistrassent, ce qu'elles ne se pressèrent pas d'exécuter, quoique la paix avec le Duc de Bourgogne eût été publiée à Paris le 19. avec défense de ne rien dire & de ne rien écrire contre ce Prince, ni même de faire aucunes Peintures dont il pût être offensé.

Le Roi parcourut la plupart des belles maisons de campagne qui ornent les avenues de Paris; il s'en approcha à deux lieues, sans vouloir y entrer. On crut que le Cardinal l'en avoit détourné.

né; on ne peut douter que le Roi n'eût quelque secret mécontentement contre les Parisiens, qui ne peuvent se refuser un bon mot, & qui avoient sans doute fait quelques vaudevilles sur l'aventure de Peronne. On en peut juger par deux mortifications qu'il leur fit effuyer. Perdriel, un de ses Officiers, alla dans toutes les maisons où il y avoit des oiseaux parlans, peroquets, pies, geais, chouettes, & les enleva avec cette bizarre précaution de marquer le nom de leurs maîtres & les paroles qu'on leur avoit appris à prononcer. Tous ces oiseaux furent portés au Roi dans une de ces maisons de campagne. C'étoit, dit-on, pour l'amuser & le divertir. Nouveau genre de plaisir peu digne d'un Prince. Mais on se disoit à l'oreille que c'étoit pour punir les Parisiens d'avoir appris à tous ces

*Ducatiand
tome 2.*

*Dist. de
Bayle.*

oiseaux à prononcer le nom de
 1468. *Perette* pour diffamer la maî-
 tresse du Roi, *Perette* de Cha-
 rons. La seconde mortification
 paroissoit plus intéressée. Corde-
 bœuf, autre domestique du Roi,
 fit prendre tous les cerfs & tou-
 tes les biches privées, élevées
 aux environs de Paris & les fit
 conduire dans la forêt d'Am-
 boise.

Au commencement de Dé-
 cembre le Roi se rendit à Tours,
 d'où il alla voir la Reine à Am-
 boise. On disoit qu'elle étoit
 grosse de six mois, ce qui étoit
 pour le Roi le sujet d'une grande
 joie, n'ayant point de fils &
 ayant tant d'intérêts d'en avoir.
 Mais sa joie s'évanouit avec cette
 prétendue grossesse. Parmi les
 affaires qui occupoient le Roi,
 il se divertissoit à visiter toutes
 ces jolies petites villes qu'arrose
 la Loire. Il y mêloit suivant sa

coutume des exercices de dévotion.

1468.

Guillaume Brun, Juge-Mage de Toulouse, vint trouver le Roi à Tours comme Député du Corps de Ville. C'étoit pour lui représenter le préjudice que causoit à cette grande ville & à toute la Province l'absence du Parlement, transféré à Montpellier depuis quatre ans, & pour le supplier de le rétablir à Toulouse. Le Roi alors de bonne humeur & qui avoit fait cette translation pour des causes bien légères, accorda la demande du Juge-Mage qui s'en retourna très-satisfait avec les Lettres-patentes que le Roi lui fit expédier. Il alla en donner avis au Parlement & le ramena à Toulouse aux acclamations de tous ses habitans. Il y est resté depuis sédentaire, d'autant moins exposé à de pareilles mortifications.

Le Parlement de Languedoc rétabli à Toulouse. *Catel, Hist. de Lang.*

1468. qu'il a toujours été scrupuleusement attaché à son devoir & au soutien de l'autorité Royale.

Mort du
Comte de
Dunois.

Pere Anselme.

Dès le 24. de Novembre étoit mort Jean d'Orleans, Comte de Dunois, l'Achille de la France, son plus grand Capitaine & peut-être le plus honnête homme qu'elle portât dans son sein. Il mourut comblé d'honneurs & laissa tout le Royaume dans l'affliction. Affranchi d'un mariage indigne qu'on lui avoit fait contracter étant encore fort jeune ; avec la fille d'un Ministre odieux, (a) il avoit épousé en 1439. Marie d'Harcour, fille de Jacques II. Baron de Montgomery, & de Marguerite de Melun. Il en avoit eu François Comte de Longueville, qui n'avoit pas moins de réputation que son pere & qui avoit eu l'honneur d'épouser une sœur de la Reine. La Comtesse

(a) Marie, fille du Président Louver.

de Dunois étant morte à Choufysur-l'Orne près de Saumur le 1. de Septembre 1464. Le Comte accablé d'infirmités, quoiqu'il n'eût que 66. ans, ne lui survécut que de quatre ans. Il s'étoit retiré dans une maison de campagne qu'il avoit à lui près de Paris. Ils furent enterrés l'un & l'autre à Notre-Dame de Clery. Une fille qui restoit à pourvoir de son second mariage, épousa Jean de Sarbruc, Comte de Roucy, le 16. de Mars de cette année.

1468.

Les grandes actions du Comte de Dunois & tant de victoires qui avoient affermi la Couronne sur la tête du feu Roi, mettoient ce Comte de pair avec tout ce qu'il y avoit de grand dans le Royaume, même avec les Princes. La haute alliance de son fils le maintint dans ce rang qui lui fut encore moins disputé & à sa

1468.

Maison depuis qu'elle y eut mis par alliance la Souveraineté de Neuchâtel en Suisse : à l'égard des droits de Prince du Sang qu'on a voulu attribuer au Comte de Dunois & à sa postérité en vertu d'un prétendu résultat des Etats tenus en 1464. qui les lui accordoit comme une récompense dûe à ses immortels exploits, on est forcé d'avouer qu'on n'en voit pas de vestige dans l'Histoire.

Deux autres morts firent moins de bruit. La première fut celle de la Comtesse de Vendôme, fille de Guy XIII. Sire de Laval, veuve de Louis de Bourbon, Comte de Vendôme & Prince du Sang. Elle laissa un fils unique, Jean de Bourbon second du nom, Comte de Vendôme, qu'elle avoit jusques-là élevé avec de grands soins.

La seconde, celle d'Artus de

Montauban, Archevêque de Bordeaux, frere de l'Amiral de ce nom ; soupçonné avec raison de la mort cruelle du Prince Gilles de Bretagne, il étoit allé cacher son crime dans la solitude de Marcouffy, où il s'étoit rendu Célestin & avoit pris les Ordres sacrés. Le Roi à la sollicitation de son frere, l'en avoit tiré & l'avoit fait élire Archevêque de cette ville où il avoit intérêt d'avoir un Prélat à sa dévotion.

1468.

L'heureux succès du traité d'Ancenis, négocié par le Duc de Calabre, lui avoit assuré la faveur du Roi. Il en profita pour obtenir un secours de troupes promis depuis long-tems. De plus, la proximité & l'alliance future de son fils (a) avec Madame, justifioient ce que le Roi faisoit pour lui. Ce secours étoit pour envoyer en Catalogne, où

Secours accordé au Duc de Calabre.

(a) Le Marquis du Pont.

le Duc de Calabre avoit été reçu
 1468. dans Barcelonne comme l'Ange
Chr. scand. tutelaire de la Nation. Le Roi
 fixa ce secours à un certain nom-
 bre de lances, à huit mille
 francs Archers & à un train
 d'artillerie très-considérable. Le
Du Tillet , Roi de Sicile eut lieu d'être sa-
titres & tisfait du Roi son neveu, qui
grandeur pour le gratifier encore lui ac-
des Rois. corda par des Lettres-patentes
 du 28. de Janvier, le privilège
 réservé à Sa Majesté dans son
 Royaume de sceller en cire blan-
 che ou jaune, & l'année suivante
 elle étendit ce droit aux héritiers
 du Roi René.

Chr. scand. Ces troupes ne passerent point
Mariana. en Catalogne, la saison étoit
Rerum peut-être trop avancée. Cepen-
Hisp. dant le Duc de Calabre y avoit
 mené avec lui un corps de Fran-
 çois. Vers ce tems-là le Comte
 d'Armagnac, avec qui le Duc
 avoit fait un traité de confédéra-

tion, lui conduisit en personne un puissant renfort de Gascons. 1468.

La guerre recommença vivement, les Catalans étant toujours livrés à une haine irréconciliable contre le Roi d'Arragon (a). Il y eut une rencontre auprès de Roze où les François battirent un parti Arragonois.

Le Duc de Calabre assiégea Gironne que Dom Fernand, Prince de Gironne, vint secourir avec toutes les forces du Roi son pere. Il attaqua les lignes avec tant de valeur & de bonne fortune qu'il les força & fit lever le siège. S'étant mal-à-propos opiniâtré à poursuivre les fuyards, il rencontra à Villademar l'arrière-garde Françoisse qui le battit à son tour & prit prisonnier Dom Rodrigue de Reballedo, le plus expérimenté de ses Généraux. La victoire fut complet-

(a) Dom Juan II.

1468. te, Dom Fernand se sauva avec peine. La honte de la levée du siège fut glorieusement réparée. Mais le Duc ne se trouvant en état ni de recommencer le siège, ni de faire de nouveaux progrès, repassa en France pour amasser de l'argent, pour y rassembler des troupes & pour engager le Roi à effectuer ses promesses.

Ratifica-

tion du
traité de
Peronne.
Chr. scand.

Louis XI. avoit differé jusques-là à ratifier le traité de Peronne. Une ambassade du Duc de Bourgogne arrivée à Paris en Février l'y détermina. Le Roi fit magnifiquement recevoir les Ambassadeurs qui vinrent le trouver à Amboise où il ratifia le traité le 14. de Mars; il fut vérifié au Parlement & à la Chambre des Comptes le 18. & le 19. à la Cour des Aides. Pour le rendre plus authentique & plus inviolable, le Roi consentit que Mon-

*Preuves du
2e. Livre.*

*Preuves du
3e. livre*

fieur, le Roi de Sicile, le Duc de Bretagne & les plus grands Seigneurs de France s'obligeassent aussi à le faire exécuter & en donnassent leurs sceaux au Duc de Bourgogne. 1468.

Le Prince s'étoit avancé jusqu'à Hédin, peut-être pour hâter la conclusion de cette affaire qui lui tenoit extrêmement au cœur. *Chronique de 1400.* Il y trouva la Duceffe sa femme & la Duchesse sa mere avec la Princesse Marie sa fille. Il resta avec elles depuis le 21. de Janvier jusqu'au 15. de Mars qu'il retourna à Lille. Le 21. il se rendit à Arras où on avoit menagé une entrevûe de ce Prince avec Maximilien Duc d'Autriche, fils unique de l'Empereur Federic III. Les amis des deux Maisons avoient déjà formé le projet de marier ce jeune Prince avec la Princesse de Bourgogne, & on étoit bien aise que le Duc vît

Maximilien , Prince bien-fait &
 1468. d'une grande espérance. On ne
 parla de rien dans cette entre-
 vûe , du moins en public. Le
 Duc y régala 3.^e jours le Prince
 Allemand , & le mena le 24. à
 Hedin où il vit pour la première
 fois la Princesse. Le 26. jour de
 Paques fleuries le Duc dina en
 public avec le Duc d'Autriche
 & le Comte de Bresse , étant
 bien aise que le bruit de son in-
 telligence se répandît dans les
 Cours étrangères & sur-tout en
 France.

1469. Ce fut un triste présage pour
 Pâques le l'année 1469. que de la voir com-
 2. d'Avril. mencer par l'arrêt de condamna-
 Procès & tion qui intervint le 20. d'Avril
 condamna- contre un Prince du Sang. Pierre
 tion du Sei- de Bourbon , Seigneur de Carency , fut accusé & convaincu du
 gneur de crime de Léze Majesté , en con-
 Carency. séquence condamné à mort ; tous
 Pere An- ses biens furent confisqués. L'his-
 selme. toire

toire ne détaille point son crime qui se réduisoit peut-être à des intelligences avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. On ne dit pas aussi qui instruisit son procès, si ce fut le Parlement, ou le Conseil, ou des Commis-faires, nouvelle maniere de procéder introduite par le Roi. En faveur du nom de Carency le Roi lui fit grace de la vie, & donna la confiscation de tous ses biens à Jacques son frere, Seigneur d'Aubigny, qui devint le chef de cette branche. Jacques avoit épousé Antoinette de la Tour, fille d'Annet, Seigneur d'Oliergues. Le Duc de Bourbon lui donna l'année suivante le gouvernement du Comté de Clermont, & le combla dans la suite de nouvelles faveurs.

Pierre de Bourbon après avoir obtenu la vie, obtint la liberté. Il n'étoit âgé que de 45. ans,

1469. il avoit épousé Philippe de Plaines, fille de Thomas, Baron de Maligni. Heureusement il n'en avoit point d'enfans. On ignore quand il mourut & ce qu'il devint, il y a lieu de croire que son frere qui jouissoit de tout son bien, eut soin de sa subsistance, puisqu'on trouve que cette même année il maria Catherine de Bourbon, fille naturelle de Pierre à Bertrand de Salamart, Seigneur de Plessis, honoré dans la suite du Colier de l'Ordre de S. Michel. Son oncle lui constitua 2000. livres de dot.

Les deux freres en avoient un troisiéme. Philippe Seigneur de Duissant, qui fit la branche de Bourbon Duissant finie vers l'année 1530.

Négocia-
tion pour le
nouvel ap-
panage de
Monfieur.
Com. liv. 2.
c. 15. Une affaire plus importante occupoit l'esprit du Roi & le plongeoit dans de facheuses inquiétudes. Il s'étoit engagé par

le traité de Peronne à donner à Monsieur en apanage au lieu de la Normandie, les Provinces de Champagne & de Brie qui confinoient d'un côté aux États du Duc de Bourgogne & de l'autre presqu'aux portes de Paris. Il s'étoit bien promis même en signant ce traité de ne le pas exécuter. Il s'agissoit de le rompre avec précaution, de n'être pas convaincu d'une infidélité manifeste, surtout de ne pas rallumer en même-tems la guerre civile & l'étrangere. Monsieur étoit toujours en Bretagne au pouvoir de ses ennemis ; habiles à tirer avantage d'avoir en leur puissance l'héritier présomptif de l'Etat ; il falloit l'en retirer, l'adoucir & le faire consentir lui-même à l'inexécution d'un traité qui lui étoit si avantageux ; entreprise difficile ; les esprits les plus médio-

1469. ctes étant toujours éclairés sur leurs intérêts.

*Mém. de
Comines.
Preuves du
2^e. Livre.*

Le Roi délivré du grand péril qu'il avoit couru à Peronne , avoit fait de profondes réflexions sur toutes les circonstances de ce fatal voyage. Il se rappella avec quelle force le Cardinal Balue avoit insisté à le faire aller à Peronne : les fréquens pour-parler qu'il avoit eus avec le Duc de Bourgogne avant cette entrevûe : son ardeur à le déterminer à signer le traité & à en jurer l'exécution sur l'Evangile : qu'en conséquence il avoit été forcé d'aller honteusement à la suite du Duc de Bourgogne faire la guerre aux Liégeois ses alliés, & y courir risque de la vie : qu'à son retour il avoit empêché le Roi d'entrer dans Paris , où le Cardinal craignoit peut-être que quelqu'un n'ouvrit ses yeux sur la manœu-

vre de son ministre. Toutes ces idées frappèrent ce Prince aussi soupçonneux que pénétrant , & passerent dans son esprit pour autant de conviction ; dans son nouveau projet de ramener Monsieur , il résolut de ne pas se servir du Cardinal qu'il commença de traiter avec froideur & de regarder de mauvais œil.

Bientôt il ne lui communiqua plus le secret des affaires , quoiqu'il fût encore dans le Conseil , & qu'au dehors il ne parût aucun changement ni dans sa fortune ni dans son autorité. Le courtisan habile & clairvoyant , s'aperçut de sa disgrâce & commença de le mépriser. Ce Cardinal plus intéressé la sentit bien d'avantage , & son ambition ne lui fit oublier aucunes des manœuvres qui pouvoient contribuer au rétablissement de son crédit. Elles furent d'abord peu ef-

1469.

ficaces ; le Roi dont les soupçons augmentoient , lui ôta le rang de premier Ministre sans le disgracier entièrement , soit qu'il conservât encore pour lui un reste d'affection , soit que n'ayant point de preuves assez fortes de son infidélité , il ne voulût pas faire un éclat inutile. Ce menagement laissa encore de l'espérance au Cardinal qui résolut de mettre les conjonctures à profit.

Monsieur étoit toujours à l'Herminie en Bretagne , réduit à une petite Cour & vivant dans une grande obscurité , le Duc de Bretagne n'étant pas en état de fournir à la dépence d'un fils de France. Les Courtisans de Monsieur avides & ambitieux se lassoient d'une vie si privée , ils ne voyoient d'autres ressources que l'établissement du Prince dans un apanage qu'ils attendoient impatiemment. Le Roi saisit cette situa-

tion pour négocier avec Monsieur. Connoissant son génie foible & dependant de ses Ministres , ce fut par leur canal qu'il espéra de le réduire. Les deux qui le gouvernoient étoient Lescun , dont nous avons déjà parlé , & Guillaume d'Araucour , Evêque de Verdun. Le caractère droit & ferme de Lescun déterminâ le Roi à s'adresser à l'Evêque , Courtisan délié , ambitieux & qui brûloit de s'élever aux honneurs sans s'embarasser des voies ; la Cour de Monsieur n'étoit pas un théâtre suffisant pour ses talens. Impatient de les produire à celle de France , il écouta avec joie les propositions du Roi & se fit députer par Monsieur pour aller le trouver & pour ménager ses intérêts. Le Roi le reçut avec ces bontés prévenantes qu'on prodigue à la Cour à ceux dont on croit avoir besoin.

1469.

L'Evêque ne cacha pas au Roi qu'il attendoit pour fruit de ses services un Chapeau de Cardinal. Le Roi répondit en des termes , qui sans l'engager , pouvoient flatter l'espérance de l'Evêque.

Chr. scand.

De retour à l'Hermine il n'oublia rien pour insinuer à Monsieur de renoncer au traité de Peronne , & de prendre pour apanage le Duché de Guyenne en échange de la Champagne & de la Brie , mais il ne fut pas écouté. Monsieur dit seulement qu'il députeroit vers le Roi. L'Evêque revenu à la Cour sans avoir réussi , fut mal reçu , il tomba d'abord dans le mépris.

Preuves du 2e. Livre.

L'Evêque irrité se livra à son ressentiment ; pour le satisfaire il resta à la Cour , où il épioit l'occasion de se venger du traitement qu'on lui faisoit.

Comirès , l. 2. c. 15.

Monsieur envoya de nouveau

demander au Roi l'exécution du traité de Peronne ; il exigeoit qu'en conséquence on le mît en possession de la Champagne & de la Brie. On ne lui fit aucune réponse, mais on lui envoya des Députés qui lui proposerent l'échange de ces deux Provinces contre la Guyenne. Il y eut plusieurs négociations & plusieurs voyages des Agents de Monsieur vers le Roi, & de ceux du Roi vers Monsieur. Ceux-ci représentoient à ce Prince que le revenu de la Guyenne excédoit de beaucoup le revenu des deux autres Provinces, & pour achever de le déterminer ils lui offrirent encore le gouvernement de la Rochelle & du pays d'Aunis. 1469.

Monsieur fut ébranlé. Ce jeune Prince irrésolu, dont la situation étoit assez délicate, craignoit en acceptant les offres du Roi, de se brouiller avec le Duc de

1469.

Bourgogne , d'indisposer contre lui ses alliés , d'être enfin à la discrétion de son frere ; d'un autre côté ayant éprouvé leur impuissance , il appréhendoit si le Roi s'opiniâtroit dans sa résolution de se trouver sans apanage & de mener encore longtems la vie errante & vagabonde dont il étoit si las.

*Preuves du
2e. Livre.*

Le Cardinal Balue avoit trop d'espions dans les deux Cours pour ignorer ce qui se passoit & pour n'en pas tirer parti. Il sçavoit le mécontentement de l'Evêque de Verdun. Connoissant ses talens & sur-tout le croyant bien avant dans la confiance de Monsieur , il forma le plan de rétablir son crédit en traversant la négociation , en suscitant au Roi tant d'affaires facheuses qu'il fût forcé de lui rendre le ministère.

Dans cette vûe il alla trouver

l'Evêque , lui exposa que leur cause étoit pareille , qu'ils se trouvoient l'un & l'autre méprisés : que c'étoit une suite du caractère du Roi naturellement ingrat , inconstant & qui n'estimoit que ceux qu'il craignoit : qu'ainsi ils devoient s'unir & se rendre nécessaires en entretenant la division des deux freres. L'Evêque goûta la proposition : ils concerterent les moyens de rompre le traité qui se négocioit & qui étoit déjà si avancé qu'on étoit entré en détail de ce qui devoit composer le Duché de Guyenne ; on y comprénoit l'Angenois , le Périgord , le Quercy , la Saintonge & tous les grands Fiefs situés au-delà de la Charente avec le gouvernement de la Rochelle & du pays d'Aunis.

1469.

*Du Tillot ;
des appa-
nages.*

Mettant aussi - tôt la main à l'œuvre , ils firent partir deux

*Preuves de
2e. Livre.*

1469.

Agents pour la Bretagne. Celui de l'Evêque avoit ordre de s'adresser à Monsieur directement comme venant de la part d'un de ses plus zélés serviteurs , qu'une inviolable fidélité attachoit à ses intérêts. Il l'avertissoit de se garantir de donner dans un piège aussi dangereux que celui d'accepter la Guyenne au lieu de la Champagne & de la Brie. Que dans cette première Province il seroit isolé , sans secours & sans amis ; qu'on en diminuoit exprès les limites pour l'affoiblir & l'accabler quand on le jugeroit à propos : que s'il en vouloit éprouver la vérité il n'avoit qu'à demander en augmentation une Province voisine (il entendoit le Poitou originairement uni à la Guyenne) & qu'il seroit refusé. Enfin il insinuoit malignement que le Roi n'avoit en vûe que la perte de Monsieur. Pour le prou-

ver il rapportoit à ce sujet que Louis ayant appris la mort de l'Infant Dom Alphonce , frere de Dom Enrique IV. Roi de Castille , & qui lui faisoit la guerre , s'étoit écrié dans le premier moment de sa surprise *qu'une pareille aventure manquoit à sa félicité.* Paroles peu vrai-semblables dans un Prince si prudent , mais qui pouvoient lui être échappées sans réflexion.

Un nommé Simon , domestique du Cardinal , fut celui qu'il chargea de ses dépêches écrites en chiffre , & dont Simon avoit la clef. Elles contenoient pour Monsieur à-peu-près les mêmes instructions que celles de l'Evêque , il y en avoit de particulières pour les Ambassadeurs que le Duc de Bourgogne avoit depuis peu envoyés à Monsieur. Elles leur donnoient avis des termes où Monsieur en étoit pour

1469.

son traité avec le Roi , ajoutant que ce traité étoit fort avancé : que rien ne pouvoit être plus contraire au Duc lui-même : que l'intention du Roi étoit immédiatement après sa conclusion , d'attaquer le Duc & de le dépouiller : qu'il devoit penser à lui sérieusement , & qu'il devoit reprendre les armes & recommencer la guerre.

*Preuves du
2e. Livre.*

Il y avoit aussi une lettre pour le Duc , & qui devoit lui être envoyée. Le Cardinal lui mandoit que toutes sortes de raisons l'engageoient à continuer à Monsieur son amitié & son alliance : que c'étoit l'héritier présomptif de l'Etat : que la haute noblesse se déclareroit toujours pour lui dans l'occasion : qu'il falloit l'obliger à persister dans la demande de la Champagne pour son apanage. Le Cardinal ajouta pour irriter le Duc , & comme

une preuve certaine des mauvaises intentions du Roi qu'il n'étoit point de jour qu'il ne parlât de lui dans les termes les plus outrageants. 1469.

Ces lettres ne parvinrent point jusqu'à l'Hermine, Simon fut arrêté auprès de Chateaudun, soit qu'il donnât quelque soupçon du sujet de son voyage, soit que le Roi en eût des avis & l'eût fait suivre. Il fut conduit au Roi, qui fut instruit de la manœuvre du Cardinal, de celle de l'Evêque, & qui malgré l'horreur & le ressentiment qu'il en conçut, dissimula profondément pour ne point troubler le cours de sa négociation & pour remettre sa vengeance à un tems plus favorable. On ne sçait si Simon n'étoit point aussi chargé des dépêches de l'Evêque de Verdun, ou si elles tomberent entre les mains du Roi par d'autres voies; mais il

1469. fut également instruit des dispositions & des démarches de ce Prélat.

*Com. l. 2.
c. 15.*

Il étoit vrai que le Duc avoit envoyé des Ambassadeurs à Monsieur pour l'engager à tenir ferme dans l'exécution du traité de Peronne. Ils lui montroient sans cesse l'attachement du Duc, sa générosité de s'être souvenu de ses intérêts dans le traité de Peronne, quand les siens avoient été oubliés dans celui d'Ancenis. Ils lui rappelloient l'avantage que leur maître lui avoit procuré. La Champagne & la Brie pour apanage qui joignant les Etats du Duc, le mettoit en état de le soutenir & de le secourir en tout tems : qu'il étoit stipulé que Monsieur jouiroit dans ces deux Provinces des tailles & des aides ; que le Roi n'en pouvoit plus prétendre que l'homage & le ressort ; que Monsieur avoit le plus

grand des intérêts à se tenir ferme à ce partage , & à rejeter les nouvelles offres qu'on lui faisoit de lui donner la Guyenne en échange. 1469.

Ces Ambassadeurs refterent long-tems auprès de Monsieur , il y a lieu de croire que le Duc de Bretagne les apuyoit. Mais Monsieur étoit las de mener une vie errante. La Reine , le Roi de Sicile & le Duc de Bourbon en qui il avoit beaucoup de confiance , étoient entrés en liaison avec lui & se rendirent garants des paroles du Roi. Enfin le Roi s'étoit adressé à Lescun qui dispofoit des volontés de Monsieur. *Pere Anselme.*
 Il lui avoit témoigné désirer une sincere réconciliation avec Monsieur , & pour le déterminer à y travailler , il lui avoit donné la carte-blanche sur ses intérêts. La coutume du Roi dans ces occasions essentielles étoit de tout sacrifier au succès. *Comines , l. 2. c. 15.*

1469.
d'Argentré.

Lescun recherché de si bonne grace , agit de bonne foi & efficacement. Il n'eut pas de peine à tourner Monsieur comme il lui plut. Ce Prince commença de dire ouvertement qu'il étoit las d'une division qui retomboit sur le peuple , & qu'il ne vouloit plus le voir souffrir pour sa querelle. Cela fut suivi d'une lettre qu'il écrivit au Roi à Compiégne. Il lui expliquoit sa disposition. Le Duc de Bretagne qui vit Monsieur prêt à lui échapper , changea de stile & manda aussi au Roi qu'il consentoit à traiter , & qu'il lui suffisoit que Monsieur fût content. On suivit vivement des dispositions si favorables , enfin le traité fut conclu le 30. d'Avril conformément aux offres du Roi.

Com. l. 2. On convint d'une entrevûe entre les deux freres. Les Ambassadeurs de Bourgogne mortifiés d'un événement si contraire , re-

tournerent auprès de leur maître pour l'en instruire.

 1469.

Il étoit bien éloigné de s'attendre à une pareille nouvelle ; il formoit à Ardres mille nouveaux projets sur les intelligences qu'il entretenoit avec l'Empereur Federic. Maximilien Duc d'Autriche , fils de cet Empereur , étoit encore à la Cour du Duc , où il continuoit de voir la Princesse Marie qu'il recherchoit en mariage de l'aveu du Duc , ne s'attachant pas moins à plaire au pere qu'à la fille. Le Duc partant pour S. Omer , le Duc d'Autriche le suivit , toujours attentif à lui faire sa cour. Ce voyage de S. Omer étoit entrepris pour voir le Comte de Varvick arrivé depuis peu à Calais , & qui s'étoit avancé jusqu'à Guifnes. Quoique Varvick fût mécontent du Roi d'Angleterre son Maître & que ce Prince n'eût plus

Entrevûe
du Duc de
Bourgogne
avcc le
Comte de
Varvick.
*Chronique
de 1400.*

1469.

pour lui la même confiance ; leur mésintelligence n'avoit pas encore éclaté & Varvick passoit toujours pour le Seigneur d'Angleterre le plus en crédit. Le Duc de Bourgogne le ménageoit avec soin.

*Com. l. 2.
c. 8.*

Le Comte se trouva à moitié chemin d'Ardres à Saint-Omer ; il conféra deux heures entières avec le Duc de Bourgogne ; mais en se voyant de si près, ils perdirent tous deux une partie de l'estime & des sentimens avantageux qu'ils avoient auparavant l'un pour l'autre ; résultat ordinaire des entrevûes des Grands. Depuis ce jour ils cessèrent d'être amis. On ne sçait sur quoi roula leur entretien. Il fut à peine fini que le Comte reprit le chemin de Guisnes. Le Duc continua le sien & se rendit à Saint-Omer avec le Duc d'Autriche. Il y apprit de ses

*Chron. de
1400.*

Ambassadeurs le mauvais succès
de leur négociation avec Mon-
sieur. 1469.

Entrevûe

Ce Prince partit peu de tems
après le traité pour l'entrevûe
stipulée avec le Roi. On en avoit
choisi le lieu. C'étoit un pont

du Roi &
de Mon-
sieur.*Preuves du
2e. Livre.*

bâti sur une petite riviere qui
sépare la Bretagne de l'Anjou.
C'est apparemment la Mandie
qui passe auprès de Condé. On
avoit mis au milieu du pont dans
toute sa largeur un treillage pour
la sûreté des deux Princes, pré-
caution qui dans une réconci-
liation ne marquoit pas beau-
coup de confiance; mais c'étoit
l'usage dans ce siècle : de plus,
la réconciliation n'étoit pas en-
core consommée. Monsieur se
rendit avec sa suite du côté de
la Bretagne & le Roi y vint avec
la sienne du côté de l'Anjou. Il
n'étoit accompagné que de 12.
hommes de Robe qu'il fit en-

1469.

core rester à quelque distance de lui. Aussitôt qu'il parut, Monsieur se prosterna devant lui, le Roi avec un air gracieux passa la main à travers les barreaux & la lui donna à baiser. Monsieur excusa sa conduite, si funeste au repos du Royaume, sur sa jeunesse & les mauvais conseils. Le Roi pour lui prouver l'infidélité de ses Conseillers par l'exemple même des siens, lui montra les lettres interceptées du Cardinal Balue. Monsieur en fut touché jusqu'à répandre des larmes. Ce fut peut-être dans ce moment qu'il fit ôter la balustrade qui le séparoit du Roi, afin de lui donner une marque plus sûre de sa confiance & de sa soumission. C'est du moins ce qu'avance un Historien moderne qui ne cite point son garant.

Varillas,
Hist. de
Louis XI.

Preuves du
2e. Livre.

Le Roi parla à Monsieur dans

les termes les plus tendres & les plus pressans. *Mon frere*, lui dit-il, *vos favoris & vos Conseillers* n'ont pû vous servir plus mal, ni imaginer rien de plus funeste pour vous que de nous séparer & de nous éloigner l'un de l'autre. Jouet de leurs passions, esclave de vos domestiques, ils vous ont fait errer de Province en Province. Réunissons-nous, je vous en conjure. Nous reconnoîtrons à quel excès de malheurs nous avoient conduit les maximes de ces infideles. Revenez à la Cour, mon frere. Je vous pardonne de tout mon cœur, & je le fais d'autant plus volontiers que je reconnois la bonté de votre cœur & que ce n'est pas de vous-même que vous avez fait tant de fausses démarches.

Le Roi appuya encore sur les vûes dangereuses du Duc de Bourgogne, lorsqu'il assuroit à Boulainvilliers, Hist. de l'ancien Gouvernement.

1469.

Monfieur une alliance & un fecours qui n'avoient rapport qu'au Duc lui-même , lui ouvrit les yeux fur l'illufion de fon mariage avec la fille de ce Prince , lui dit les vûes & les moyens qu'il avoit pour le marier avec l'héritiere de Caftille , dont un beau Royaume feroit la dot. Touché de tant de bontés, Monfieur fe jetta une feconde fois aux pieds du Roi qui le releva & l'embraffa. Les deux freres fe féparèrent dans une parfaite intelligence & Monfieur promit de fe rendre inceffamment à la Cour.

Disgrace
du Cardinal
Balue.
C. scand.

Affuré de fon frere , le Roi cessa de diffimuler fon reffentiment contre le Cardinal & contre l'Evêque de Verdun , qui avoient tâché d'éloigner Monfieur de fon devoir pour entretenir la guerre civile. De retour à Paris il les fit venir devant lui.

Il leur reprocha leur perfidie, leur ingratitude & les fit sur le champ arrêter. On se saisit en même-tems de tous leurs serviteurs qui pouvoient être leurs complices, & même de Durand neveu du Cardinal, quoiqu'il n'eût pas eu beaucoup de part à sa faveur; il fut envoyé au château de Mailly.

Le Roi nomma des Commissaires pour faire le procès aux accusés; Cousinot (a), Torcy (b), Doriole (c), furent les principaux. Les chefs d'accusations étoient leurs intelligences avec les ennemis de l'Etat, leurs pratiques criminelles pour éloigner Monsieur de son devoir & perpétuer la guerre civile. Comme

(a) Guillaume Cousinot, Seigneur de Montreuil, Maître des Requêtes.

(b) Jean d'Estouteville, Seigneur de Torcy, Grand Maître des Arbalétriers.

(c) Pierre Doriole, Général des Finances.

1469.

*Preuves du
c. Livre.*

leur propre feing établissoit ces crimes , ils n'étoient pas difficiles à prouver. Le Cardinal & l'Evêque en convinrent dans leur interrogatoire , & ne cachèrent pas les motifs d'ambition qui les avoient fait agir. Malgré leurs aveux , on se trouva fort embarrassé sur la procédure. Les Juges , suivant les préjugés qui régnoient alors , étoient incompétens , s'agissant du procès d'un Cardinal & d'un Evêque. On ne pouvoit rendre d'Arrêt sans se commettre avec la Cour de Rome , le Pape prétendant avoir seul le droit de connoître les délits des Cardinaux. Les privilèges Ecclésiastiques trouverent un défenseur en la personne d'Elie de Bourdeille , Archevêque de Tours , Prélat d'un zèle intrépide & qu'il soutenoit par une grande doctrine & par la sainteté de sa vie. Il prétendit qu'on avoit violé les

saints Canons en mettant la main sur deux Evêques. Il réclamoit hautement leur liberté en disant que s'ils étoient coupables, on devoit procéder contr'eux juridiquement & non pas les faire emprisonner d'autorité & les traduire devant des Juges étrangers. Voyant qu'on méprisoit ses remontrances, il publia un Monitoire & menaça d'excommunier les infraçteurs de l'Immunité Ecclésiastique. Le Parlement prit connoissance de ces Censures. Il en ordonna la révocation; ce Prélat ayant refusé d'obéir, le Parlement fit saisir son temporel & même décerna contre lui un ajournement personnel.

Le Roi n'aimoit pas Bourdeille qui avoit osé écrire contre la révocation de la Pragmatique, mais il l'estimoit beaucoup; il comprit que Rome interven-

— droit infailliblement en sa fa-
1469. veur; il donna des ordres secrets
au Parlement de discontinuer
les procédures; l'affaire des deux
côtés n'alla pas plus avant, d'au-
tant plus que le Roi comprit lui-
même qu'il l'avoit mal embar-
quée & qu'il ne pouvoit la con-
duire à sa fin sans le secours de
l'autorité Pontificale.

*Preuves du
2e. Livre.*

Il fit partir deux Conseillers
du Parlement pour Rome. Ils
remontrent au Pape Paul II.
que dans les cas privilégiés, tel
que celui de léze-Majesté, le
Roi avoit droit de faire juger les
accusés quoiqu'Ecclésiastiques &
même quoique du corps de l'E-
glise Romaine. N'ayant pû per-
suader une maxime si opposée
aux principes de la Cour de
Rome, ils se restreignirent à de-
mander que le Pape nommât des
Commissaires sur les lieux, re-
présentant qu'il étoit impossible

de traduire à Rome les accusés, trop universellement haïs pour les y envoyer sans les exposer à être déchirés dans les chemins par un peuple furieux. 1469.

Le Pape n'eut garde de déroger ainsi à la dignité des Cardinaux qu'il avoit lui-même amplifiée : il voulut se réserver à lui seul le droit d'en juger ; il offrit de faire instruire à Avignon le procès des deux accusés par des Commissaires qu'il nommeroit , ou par des Evêques de France relevant immédiatement du S. Siège ; Il demandoit que le Roi y fît conduire le Cardinal & l'Evêque : qu'après l'instruction les Commissaires enverroient les procédures cachetées à Rome & que le Pape y prononceroit la Sentence définitive que le Roi se chargeroit de faire exécuter sans y rien changer.

1469.

Le Roi rejetta ces propositions qui ne tendoient qu'à lui enlever les coupables & qu'à les dérober à sa vengeance. Il aima mieux la remettre à un autre tems & ne manqua pas d'expédiens pour la rendre plus terrible, quoique plus lente. Le procès du Cardinal & de l'Evêque fut suspendu. On peut dire qu'ils en subirent l'Arrêt provisionnellement. Tous leurs biens furent confisqués, tous les riches meubles du Cardinal furent vendus ou donnés aux courtisans que le Roi affectionnoit, mais il s'en appliqua le plus solide en faisant porter au Trésor Royal le prix de la vaisselle d'argent. Du Châtel eut ses tapisseries, Doriole sa bibliothèque, Crussol une pièce de drap d'or de vingt-quatre aulnes, valant douze cens écus, quelques martres zibelines & une pièce d'écarlate de Florence. En-

fin on vendit à l'encan jusqu'aux
habits du Cardinal & le reste de 1469.
ses meubles pour les vacations
des Commissaires.

Le Roi envoya l'Evêque, de la *Mezeray.*
Bastille où il avoit d'abord été *Cabinet de*
conduit, au château d'Angers, *Louis XI.*
& le Cardinal à Montbazou sous
la garde de Torcy.

Quoiqu'ils ne fussent point *Les fillettes?*
condamnés, il commença de *Com. l. 2.*
leur faire expier leur crime par *C. 126*
des supplices plus cruels que la
mort; la mort termine les pei-
nes des malheureux; ceux-ci fu-
rent enfermés dans les fillettes,
cages de fer ainsi appellés parce
que leur figure ressembloit à ces
tonneaux de vin nommés fueil-
letes. On dit que l'Evêque de
Verdun avoit inventé pour les
criminels d'Etats ces odieux
cachots qui ensevelissoient les
hommes tout vivans. Il y fut

enfermé le premier (a).

1469.

On a horreur de dépeindre ces sépulchres affreux établis sous un Roi Chrétien & dans une Monarchie où jusques-là les loix de l'humanité & de la justice n'avoient jamais été violées. On ose avancer que c'est l'endroit de l'histoire de Louis XI. qui déshonore le plus sa mémoire & qui l'approche le plus des tirans. Mais on doit à la vérité une description qui sert d'une grande leçon aux Princes & aux peuples; aux premiers pour les détourner d'une violence indigne de leur rang, & aux seconds pour les contenir dans le devoir par l'effroi d'une peine si épouvantable.

(a) Perille inventa sous Phalaris, tiran de Sicile, un taureau d'airain où on enfermoit les coupables & sous lequel on allumoit un grand feu. Perille y fut jetté le premier & éprouva le supplice affreux qu'il avoit imaginé.

Ces cachots étoient des cages de bois larges de 8 pieds & hautes de sept, couvertes de barres de fer en dedans & en dehors. Les prisonniers y avoient aux pieds des fers attachés avec un anneau d'où pendoit une grosse chaîne qui aboutissoit à une boule de fer d'un poids immense que le prisonnier ne pouvoit remuer & qui le tenoit dans une gêne perpétuelle. Le Roi étendoit l'usage de ces cachots redoutables aux prisonniers de guerre; il y fit mettre dans la suite les Seigneurs de la Grutuse & de Pienne du Verger, pour les forcer par la cruauté de cette prison à embrasser son parti.

Des Auteurs modernes ou ont *Rem. Cr* ajouté à ces circonstances, ou *sur Bayl* en ont retranché quelques-unes. Ils ont prétendu qu'il falloit être toujours debout dans ces cachots & qu'on ne pouvoit ni s'y asseoir,

1469.

ni s'y coucher; cela ne paroît pas vraisemblable, il semble impossible qu'un homme pût vivre si long-tems dans une même posture; la largeur des fillettes étant de huit pieds, il est apparent qu'il pouvoit s'étendre de son long & prendre du repos. Ils ont sans doute confondu les fillettes avec le supplice des oubliettes, destinés aux criminels de léze-Majesté qu'on vouloit faire périr sans les formalités ordinaires de la Justice. Ceux-là on les jettoit dans des cachots dont le fond étoit semé de pointes de clous, afin que les pieds n'y pussent avoir d'assiette fixe & que le corps ne pût s'y reposer. Ils souffroient infiniment: mais ce n'étoit pas contre l'intention du Prince qui vouloit leur mort, & qui pour l'accélérer, ordonnoit qu'on tirât deux fois la semaine les prisonniers de

Boul. ancien Gouv.

ces cachots & qu'on les fustigeât, ou même, ce qui est horrible à raconter, qu'on leur arrachât de trois mois en trois mois une ou deux dents. Philippe l'Huillier, Gouverneur de la Bastille, présidoit par l'ordre du Roi à cette affreuse exécution. 1469.

Il y avoit plusieurs de ces Fillettes au château du Plessis lez-Tours, sous les premières salles de l'appartement de la Reine: il y en avoit encore dans les châteaux de Loches & de Montbazou. Celle où fut enfermé Balue avoit de fer, tous les dehors, les planchers, la porte, la petite fenêtre pour passer la nourriture & vider les immondices. On observe qu'il y avoit aussi une petite cheminée de fer, ce qui fait connoître qu'il n'y étoit pas privé de toute sorte de soulagement. Quoiqu'il y expiât sa politique criminelle par la vie la plus misérable, elle n'étoit pas

1469. au-dessus de son courage ; ne s'étant jamais laissé abbattre & n'ayant jamais perdu l'espérance de voir finir ses maux.

Transac-
tion sur le
Comté de
Beaufort.
C. scand.

Le Roi forcé de discontinuer le procès de ces deux Ministres, revint en Touraine où étoit la Reine. Il alloit successivement du Plessis à Amboise où la Reine tenoit sa Cour. Le Roi & la Reine de Sicile vinrent y voir leurs Majestés & furent reçus avec toute la magnificence qui convenoit aux deux Princes. Le Roi de Sicile prit ce tems pour prier le Roi de terminer le différend qu'il avoit avec le Vicomte de Turenne sur le Comté de Beaufort en Anjou, que ce Vicomte possédoit par sa femme Anne de Beaufort.

*Justel. Hist.
de la Mai-
son d'Au-
vergne.*

Il s'appelloit Agne de la Tour d'Auvergne, & étoit originairement Seigneur d'Oliergues. Sa femme étoit héritière du Vicomté

de Turenne aussi bien que du Comté de Beaufort. Ces deux belles terres étoient passées par ce mariage dans la Maison de la Tour. (a) Le Roi aimoit ce Seigneur qu'il avoit fait son Chambelan. En 1465. il lui avoit confirmé le don de la Seigneurie de la Linde , fait par les Rois ses prédécesseurs à Nicolas de Beaufort , ayeul de la Vicomtesse , & tout récemment sur la fin de 1467. Le Roi l'avoit déclaré chef de la Noblesse en Quercy & en Limosin. Le Vicomte qui se croyoit assuré de la bienveillance du Roi , lui remit avec joie ses intérêts entre les mains sur son différend avec le Roi de Sicile.

Ce Prince refusoit l'hommage du Comté de Beaufort qu'il sou-

(a) En 1738. le Roi Louis XV. a acheté le Vicomté de Turenne du Duc de Bouillon.

1469.

tenoit être une dépendance de son Duché d'Anjou , & que le Roi Philippe VI. qui en avoit fait don à Guillaume Roger , ayeul de la Vicomtesse , avoit excédé son pouvoir. Il prétendoit aussi que ce Comté avoit été confisqué sur son pere Raimond de Beaufort , Vicomte de Turrenne , pour crime de félonie , comme s'étant révolté contre le Roi Louis III. frere de René , & lui ayant fait une guerre ouverte. Cette prétention étoit un peu surannée ; c'étoit une grande question que de contester la validité d'une donation faite par un Roi. Mais il s'agissoit de contenter le Roi de Sicile & de ne pas laisser un de ses vassaux commis avec lui. Le Roi tranchant plutôt que décidant les difficultés , obligea le Vicomte d'abandonner au Roi de Sicile le Comté de Beaufort , & de recevoir en

dédommagement une somme de 30. mille écus d'or, qui peut-être accomodoit mieux les affaires du Vicomte. Il y en eut une transaction passée dans les formes. A ce prix le Roi René rendit ses bonnes grâces au Vicomte.

1469.

La Reine & le Duc de Bourbon également bien intentionnés pour le repos du Royaume, pressoient l'exécution du traité projeté entre le Roi & Monsieur. Il fut mis au net, le Duc le fit jurer à Sa Majesté sur la croix de S. Lo. Monsieur l'avoit exigé, instruit que c'étoit le seul serment que le Roi respectoit. Ce Prince étoit prévenu que tous ceux qui se parjuroient après un serment fait sur cette croix miraculeuse gardée à Angers, mourroient dans l'année.

Réconciliation du Roi & de Monsieur.

Chr. scand.

P. Daniel, Louis XI.

Après cette cérémonie Monsieur quitta la Bretagne sans scrupule.

Chr. scand.

1469.

pule & se rendit à la Rochelle ; où le Duc de Bourbon lui porta & lui fit signer le traité. Le Roi témoigna par ses lettres combien cette réconciliation lui étoit agréable. Monsieur y répondit avec une confiance respectueuse. Il y eut par-tout des *Te Deum* chantés , des feux de joie , des fêtes , des réjouissances publiques. On croyoit que la réunion de ces deux Princes assureroit pour jamais la tranquillité de l'Etat. Le Roi alla ensuite rejoindre la Reine à Amboise , où Monsieur promit de se rendre incessamment.

*Du Tillet ,
des appan.*

Popaincour maître des Comptes , fit publier à Paris les lettres-patentes qui assignoient à Monsieur pour apanage le Duché de Guyenne. Il les garda jusqu'à ce que ce Prince eût rendu celles qui suivant le traité de 1465. lui avoient assigné la Nor-

mandie , & qu'il y eût renoncé.

Le 18. de Septembre il parut une déclaration du Roi révocatoire de tous les privilèges & de toutes les innovations faites en Guyenne depuis l'avenement de Sa Majesté à la Couronne. Cette déclaration portoit que cette Province étoit donnée à Monsieur dans le même état qu'elle s'étoit trouvée lors du décès du feu Roi. En consequence le Parlement de Bordeaux fut transferé à Poitiers. Il y eut encore quelques altercations sur les limites de la Province. Mais enfin, Guillaume de Cerifay , Secrétaire des finances , ratifia le traité des Limites. Monsieur fit la même chose le 20 de Septembre , & le Roi approuva le 8 de Novembre la ratification de Cerifay.

Monsieur s'avançoit lentement vers Tours. De la Rochelle il alla à S. Jean d'Angely , où il

1469.

*Du Tillet ,
des Pairs.*

Des appan.

Nouvelle
Ambassade
du Duc de
Bourgogne
à Monsieur.

1469. *Cabinet de Louis XI.* reçut deux nouveaux Ambassadeurs du Duc de Bourgogne, Richebourg frere du Connétable & Pierre de Remiremont, qui lui apportoint l'ordre de la Toison pour serrer & rendre encore leur union plus indissoluble, ensuite ils lui remirent deux lettres du Duc, une publique qui n'étoit que de créance & une secreete qui contenoit trois chefs. Le premier supposant la validité du traité de Peronne, contenoit des offres de l'appuyer pour son exécution; par le second il lui offroit en mariage la Princesse de Bourgogne sa fille & son unique héritiere, il ajoutoit que Richebourg étoit chargé d'en dresser les articles. Par le dernier enfin il demandoit qu'on dressât un nouveau traité d'une alliance encore plus étroite entre les deux Princes.

C'étoit peut-être le piège le

plus dangereux que la fortune pouvoit tendre à la vertu de Monsieur. Quelle foi n'est pas ébranlée par l'espérance d'une Couronne ? Quoiqu'on eût proposé le mariage de Monsieur avec l'héritière de Bourgogne , ce n'avoit jamais été si expressement & si positivement. Aujourd'hui c'étoit le Duc de Bourgogne qui l'offroit lui-même. Il envoyoit pour négocier, un Seigneur de la Maison de Luxembourg.

Il sembloit que Monsieur n'avoit qu'à retourner sur ses pas en Bretagne pour s'assurer par ce mariage les vastes Etats de ce Duc, qui joints à la Champagne & à la Brie, auroient composé une des plus belles & des plus puissantes Monarchies de l'Europe. Le bonheur de la France permit qu'avant que Monsieur eût répondu à ces Ambassadeurs, trois des principaux personnages du

1469.

Conseil du Roi arriverent à Saint Jean d'Angely. C'étoit le Comte de Sancerre , Imbert de Batarenay & Pierre Doriole. Le Roi avoit été instruit de la dernière démarche du Duc de Bourgogne , & avoit fait partir ces Députés , ne comprenant que trop combien elle étoit dangereuse & combien Monsieur avoit besoin de secours pour être maintenu dans le devoir.

Il leur communiqua les lettres du Duc , ils ne perdirent pas l'occasion de remontrer à Monsieur combien ces offres étoient illusoires , que le Duc ne les faisoit que pour l'arracher au repos & à la fortune qui l'attendoit , que c'étoit uniquement dans la vue de perpétuer la guerre Civile , de troubler le Roi & le Royaume : que la Princesse sa fille étoit un apas qu'il présentait à tous les Princes & avec lequel il les

amusoit tous , très-résolu de ne la donner à aucun.

1469.

Monsieur concerta avec eux la réponse qu'il fit aux deux Seigneurs Bourguignons.

Après les complimens ordinaires sur les offres si avantageuses du Duc , il s'excusa de recevoir l'ordre de la Toison , sur ce que le Roi ayant depuis peu institué l'ordre de S. Michel & lui en ayant envoyé le colier , il ne lui convenoit pas d'entrer dans les engagements d'un second ordre. Il témoigna sa reconnaissance au Duc de la proposition du mariage sans l'agréer ni le rejeter , & ajouta que leur ancienne alliance subsistant , il seroit superflu d'en contracter une nouvelle.

Les Ambassadeurs partirent avec cette réponse que tous les bons François approuverent , mais on ne goûta pas le rétran-

1469.

chement que Monsieur leur fit du présent de vaisselle d'argent que les Princes avoient accoutumés de faire aux Ambassadeurs en les congédiant ; ce fut par les conseils du Comte de Sancerre & de ses collègues qui ne cherchoient qu'à le commettre & à le brouiller avec le Duc de Bourgogne. C'étoit à Monsieur & à ses Ministres à ne pas écouter un avis déplacé , & à faire ce qu'exigeoient de lui sa dignité & la bienséance. Les Ministres du Roi lui en firent leur cour dans leur lettre du 22. d'Octobre en l'instruisant de tout ce qui s'étoit passé.

Traité de
Saumur
avec le Duc
de Bre-
tagne.

*Pere An-
selme.*

*Preuves du
1. livre*

La défection de Monsieur du parti du Duc de Bourgogne , entraîna celle du Duc de Bretagne qui s'étoit plusieurs fois expliqué qu'il n'étoit excité que par les intérêts de l'héritier présomptif de l'Etat. Il fit agir le Comte d'Eu ,

Prince d'une probité qui lui attiroit la confiance de tous les partis. Il mania avec tant de dextérité l'esprit du Roi qui desiroit passionnément rompre l'union des deux Ducs, de Bourgogne & de Bretagne, qu'il le porta à recevoir le dernier en grace. Sur la foi du Comte d'Eu, le Duc vint à Saumur où on mit la dernière main au traité, & où le Roi fit un accueil très-favorable au Duc.

Malgré cette réception, le Duc *d'Argentré* retourné dans ses Etats, fit partir sur le champ un Agent pour le Duc de Bourgogne, à qui il manda ce que la nécessité de ses affaires venoit de l'obliger de faire avec le Roi, mais qu'il n'étoit pas moins attaché au Duc, qui dans toutes les occasions le trouveroit le plus fidèle de ses alliés. C'est ainsi que les Princes se jouent de la foi des traités, &

1469. que la politique les fait défavouer d'un côté les sermens les plus solennels qu'ils viennent de faire de l'autre..

Ce Prince avoit perdu dès le

Pere An- 15 de Septembre la Duchesse
selme. sa femme Marguerite , fille du

d'Argentré Duc François. Elle mourut à la fleur de son âge: on crut que le chagrin de voir le Duc son mari toujours livré à sa passion pour la Dame de Villequier, qui gouvernoit despotiquement le Duc & le Duché, fut la cause indirecte de sa mort. Elle ne laissa point d'enfans. Philippe des Esfarts, Seigneur de Thieux, fut son exécuteur testamentaire. C'étoit un Seigneur François qui avoit été bien avant dans la confiance du Roi, & qui même étoit Gouverneur du Montil-lez-Tours, mais il avoit quitté son service pour quelque mécontentement, car rien n'étoit moins durable

durable que la faveur du Roi, —————
 on la perdoit encore plus facile- 1469.
 ment qu'on ne l'acqueroit. La
 mort de la Duchesse laissa la
 Dame de Villequier sans ri-
 vale.

Le Roi en paix avec les Ducs
 de Bourgogne & de Bretagne, Institution
de l'Ordre
de S. Mi-
chel.
Chr. scand.
 reconcilié avec Monsieur, don-
 na tous ses soins à terminer la
 guerre d'Armagnac commencée
 depuis un an. Le Comte d'Ar-
 magnac avoit profité des divi-
 sions de la maison Royale pour
 se rendre indépendant en Guyen-
 ne. Il avoit même osé faire des
 hostilités sur les terres du Roi,
 ne croyant pas que tant de di-
 vers intérêts pussent être si facile-
 ment conciliés. Le Roi alla à
 Orléans, il donna ses ordres pour *Du Tillet ;
du Conseil
privé.*
 envoyer des troupes contre ce
 rebelle. De retour à Amboise, il
 régla le Conseil Privé qu'il divisa
 en trois branches, l'une pour

1469. les finances, la seconde pour la justice, la troisième pour la guerre, & il nomma les Ministres pour ces trois espèces de Con-seils.

*Ordonn.
des Rois de
France.* Dans cette même ville dès le premier d'Août, il avoit mis la dernière main à un projet formé depuis longtems, d'instituer un ordre de Chevalerie, dont nous avons vû que Monsieur avoit déjà reçu le colier. C'est le célèbre ordre de S. Michel, qui pendant plus d'un siècle à illustré la première Noblesse de France.

L'ordre de l'Etoile qui depuis le Roi Jean avoit été celui de la Couronne, étoit presque aboli : on l'avoit avili jusqu'à le conférer au Chevalier du Guet, il convenoit à la Monarchie d'avoir un ordre d'honneur & militaire, respecté de la haute Noblesse & des Etrangers, sur-tout dans le tems que les ordres de la Jarre-

tiere & de la Toison étoient si renommés dans le monde , & illustroient ceux qui en étoient revêtus. 1469.

Toutes ces raisons purent concourir à l'institution de l'ordre de S. Michel. Le Roi qui avoit toujours des vûes profondes & secrettes , vouloit principalement s'attacher les Princes , les plus grands Seigneurs de sa Cour & les lier à son service par un engagement public qui les empêchât d'en prendre avec les autres Souverains , & qui les assujettît à des loix & à des devoirs qu'ils n'osassent violer.

La déclaration qui rendoit publique l'institution de cet ordre , parut à Amboise le premier d'Août. Elle étoit conçue en termes magnifiques. Elle portoit que Sa Majesté instituoit cet ordre en l'honneur de Dieu , de la Sainte Vierge Marie & de

1469.

l'Archange S. Michel. Que le Roi & ses Successeurs en feroient les chefs & les grands maîtres : qu'il ne seroit composé que de 36 personnes, Chevaliers de nom & d'armes, sans reproche, & qui seroient obligés de quitter tout autre ordre qu'ils auroient reçu, à moins qu'il ne fût d'un Empereur, d'un Roi ou d'un Duc Souverain. On ne sçait si par-là le Roi ne prétendoit point rendre son nouvel ordre incompatible avec la Toison qui n'avoit été créée que par un Duc de Bourgogne, vassal de la France.

Le colier, signal du nouvel ordre, étoit très-riche & artistement travaillé; il étoit composé de coquilles entrelassées, d'où pendoit une médaille d'or sur laquelle le Saint étoit représenté sur une montagne, foulant à ses pieds un dragon. Il devoit descendre sur la poitrine du Che-

valier & étoit du poids de deux cens écus. Il étoit défendu aux Chevaliers de l'aliéner en quelque sorte que ce fût, ni de l'engager, ni même de le donner; ils ne pouvoient jamais le quitter à moins que ce ne fût pour un voyage de long cours.

1469.

Il y avoit jusqu'à soixante-six statuts. Le sixieme les attachoit inviolablement au service du Roi, & par le neuvieme ils ne pouvoient s'engager dans aucune guerre sans le lui faire sçavoir. Réciproquement par le huitieme le Roi promettoit de n'entreprendre ni aucune guerre, ni aucune affaire de conséquence sans les consulter. Le quinzieme portoit qu'ils pourroient être privés de l'Ordre pour hérésie, trahison, départ, ou fuite un jour de bataille, après que le Grand-Maître les auroit ouïs en leur défense. Il devoit y avoir

Statuts de
l'Ordre.
*Ordonn.
des Rois de
France.*

1459.

un Chevalier Ecclésiastique chargé d'examiner la conduite des autres, un Trésorier pour garder les titres & les ornemens de l'Ordre, un Greffier pour écrire les actes du chapitre & un Héraut d'armes pour les notifications.

Le chapitre devoit se tenir tous les ans le jour de S. Michel. Là, se devoient faire les élections, on y devoit traiter de toutes les affaires de l'Ordre, l'examen des mœurs & de la conduite des Chevaliers en devoit être la principale. Le Grand-Maître se soumettoit d'y être admonesté, bien sûr que personne n'auroit la hardiesse de le faire, & s'assurant par-là le pouvoir de reprendre & de corriger les Chevaliers.

On ne devoit les y élire que par scrutin ; c'étoit au Chancelier à les examiner & à prononcer. La Jurisdiction de l'Ordre

étoit souveraine, & comme le Grand-Maître ne pouvoit pas naturellement l'exercer quand il feroit mineur, on devoit alors élire un des Chevaliers pour Président. Les héritiers de chaque Chevalier devoient après sa mort renvoyer le colier dans trois mois.

1469.

Le Roi ne nomma d'abord que 15. Chevaliers & remit au premier chapitre l'élection des 21. autres, pour laisser à tous les Grands du Royaume l'espérance de parvenir à cette dignité. Il est juste de rapporter le nom des 16. premiers Seigneurs qui en furent honorés. C'est un titre assez éclatant pour leurs Maisons, dont quelques-unes subsistent encore. Le premier fut Monsieur, Duc de Guyenne, frere unique du Roi. Le 2^e. Jean Duc de Bourbon & d'Auvergne, Prince du Sang, beaufrere du

Premiers
Chevaliers
de S. Mi-
chel.

*Ordonn.
des Rois,
ibid,*

1469. Roi. Le 3^e. le Connétable de S. Paul. Le 4^e. le Maréchal de Loéhac, André de Laval. Le 5^e. le Comte de Sancerre, Jean de Beuil. Le 6^e. le Seigneur de la Forêt, Louis de Beaumont. Le 7^e. le Seigneur de Torcy, Louis d'Estouteville. Le 8^e. le Seigneur de Chatillon, Louis de Laval. Le 9^e. l'Amiral Louis bâtard de Bourbon, gendre du Roi. Le 10^e. le Grand-Maître de Damartin, Antoine de Chabannes. Comme il étoit en Guyenne contre le Comte d'Armagnac, ce fut la Choletiere, Maître d'Hôtel du Roi, qui lui porta le colier. Le 11^e. le Maréchal d'Armagnac, Jean Comte de Cominges, Gouverneur de Dauphiné. Le 12^e. le Seigneur de Craon, George de la Tremoille. Le 13^e. le Seigneur de Curton, Gilbert de Chabannes, Sénéchal de Guyenne. Le 14^e. Charles,

Cabinet de Louis XI.

Ord. ibid.

Seigneur de Crussol. Le 15^e.
 Tanneguy du Châtel, Gouverneur de Roussillon & de Cerdagne. 1469.

L'Eglise de S. Michel fut d'abord destinée pour célébrer les Offices Divins & pour recevoir les fondations ; mais l'éloignement causant trop d'incommodités, le Roi y substitua peu après la chapelle de S. Michel dans la cour du Palais, & même en 1476. il y fonda une Collégiale, ce qui n'eut pas d'exécution. Cette même année 1476. le 22. de Décembre étant au Plessis-Tours, il créa un Prevôt Maître des Cérémonies & fit aux statuts quelques additions. *Hist. des Ord. militaires. Pere Anselme.*

Le premier Prevôt de l'Ordre fut Jean Dalbert, dit le Seigneur de Monclas ; ce qui fait connoître que la Maison Dalbert n'étoit pas si peu considérable que les ennemis du Connétable de

1469. Luynes ont voulu le publier ; lorsqu'il fut élevé à cette première dignité de l'Épée.

Arrivée de Monsieur arriva enfin au Mon-
Monsieur à til & y répandit une joie univer-
la Cour. selle. Il étoit resté depuis le der-
Chr. Jcand. nier traité à la Rochelle ou dans
les villes voisines. On célébra
son arrivée qui mettoit le sceau
à la réunion des deux freres, par
les réjouissances les plus solem-
nelles ; ce ne fut pendant plu-
sieurs jours que fêtes & festins
continuels. La Reine & toutes
les Dames s'y rendirent ; la Cour
fut d'autant plus grosse que la
Pere An- principale Noblesse de Guyenne
selme. avoit accompagné Monsieur. Il
rendit solennellement hommage
de ce Duché.

Monsieur trouva auprès du
Roi, René Comte du Perche,
fils aîné du Duc d'Alençon, qui
dans la dernière guerre civile
avoit abandonné le parti des

Princes & livré Alençon au Roi. 1469.
 Sa faveur choqua Monsieur qui
 par haine, ou par jalousie, se
 déclara contre ce Comte. Il fit
 plus ; il l'accusa d'intelligence
 avec le Duc de Bretagne & d'a-
 voir voulu quitter la Cour sans
 congé, pour se retirer auprès de
 ce Duc. Le Roi ne se fit pas un
 scrupule de sacrifier le Comte
 au ressentiment de Monsieur. Il
 le fit arrêter à Chinon & con-
 duire ensuite prisonnier à Vin-
 cennes, après avoir fait saisir ses
 Terres. Grande leçon pour les
 Princes de ne s'écarter jamais de
 leur devoir, ou de n'y rentrer
 que par les belles voies. L'infir-
 mité qu'on fait à ses amis, mê-
 me en faveur de son Prince, a
 toujours une certaine noirceur
 qui ne laisse jamais la réputation
 sans tache.

Les troubles du dedans étant Premier
 apaisés, le Roi donna tous ses guerred'A
magnac.

1469.

soins à finir la guerre commencée contre le Comte d'Armagnac. Ce Prince, l'un des plus puissans Feudataires de la Couronne, étoit étroitement lié avec son cousin Jacques d'Armagnac, Duc de Nemours ; puissant par lui-même, il possédoit les Comtés d'Armagnac & de Rhodes ; il étoit allié avec le Comte de Foix & les plus grands Seigneurs de Guyenne. Le Duc de Nemours du côté de sa mere Eléonore, fille & héritière de Jacques de Bourbon, Roi de Naples, jouissoit du Comté de la Marche. Ces deux Princes étoient entrés dans la Ligue du bien public. Mais depuis ils n'avoient ni agi de concert avec Monsieur, ni avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Comptant sur une plus longue résistance de leur part, ils s'étoient tenus dans l'indépendance & n'avoient point

été compris dans les derniers traités. Le Comte d'Armagnac n'étoit pas regardé avec trop d'estime depuis le scandale qu'il avoit donné en épousant sa propre sœur sur une fausse dispense qu'il avoit fait expédier à Rome par un Secrétaire corrompu.

1469.
Mariana.

Le Roi profita du peu d'égards que les Princes avoient eu pour le Comte qui tranchoit du Souverain en Guyenne. Dès le mois de Mai de l'année dernière il avoit pris des mesures pour le chatier. Il avoit nommé pour son Lieutenant Général en cette guerre le Grand-Maître de Dammartin ; la croyant difficile & périlleuse , il lui avoit donné plein pouvoir pour combattre ce Comte , ou pour s'accommoder avec lui.

Chr. scand.

*Cabinet de
L. XI, l. 3.*

L'entrevûe de Peronne & les suites suspendirent les opérations projetées ; mais le Roi libre

1469.
Chr. scand.

s'attacha à poursuivre le Comte & le Duc de Nemours. Il les fit accuser de rébellion. Il fit rendre un Arrêt du Conseil qui les en déclara coupables & confisqua tous leurs Fiefs. Le Grand-Maître eut ordre de les poursuivre rigoureusement. On lui donna des troupes réglées & permission de convoquer tous les Sénéchaux de Guyenne & des Provinces voisines.

*Cabinet de
Louis XI.*

Le Grand-Maître se rendit en Guyenne dès la fin d'Avril & fut joint bientôt après par l'Amiral & du Châtel, qui lui menerent toutes les troupes destinées à la garde du Roussillon. Le tout composa une forte armée & bien supérieure à celle du Comte d'Armagnac qui avoit été joint par le Duc de Nemours.

A la vûe d'une armée Royale si puissante, le Comte assembla les Etats d'Armagnac pour pren-

dre avec eux les mesures nécessaires à sa défense. Les Députés des Etats n'hésiterent point à remontrer au Comte que ni lui ni eux n'étoient pas en état de résister à une si grande puissance, qu'ainsi il falloit avoir recours à la clémence du Roi. Ils lui accorderent quelque secours pour se mettre en état de l'obtenir. Le Comte mit à son tour une armée sur pied; mais hors d'état de faire tête à celle du Roi, il se contenta de jeter ses meilleures troupes dans les plus fortes places de ses Etats, qui étoient Léitoure & Rhodes. Il mit pour défendre la dernière; Brillac, le plus ancien & le plus brave de ses Officiers; lui, avec un camp volant tint la campagne pour attendre les divers événemens que le hazard pouvoit produire & pour en profiter.

Il choisit Barbazan, homme

de naissance , de probité & l'un de ses plus considérables Feudataires , pour aller traiter avec le Roi ; il le fit accompagner des Députés des Etats. Ceux-ci firent au Roi toutes sortes de soumissions & de protestations d'obéissance ; ils se joignirent à Barbazan pour demander que Sa Majesté fît cesser toutes les voies de fait contre la Province , qu'elle eût la bonté d'ouïr le Comte dans ses justes défenses & de lui permettre de les proposer par Procureur , au Parlement qui est la Cour des Pairs. Ils s'adressèrent aussi au Conseil & y formèrent les mêmes demandes.

Le Roi & le Conseil répondirent uniformément qu'il étoit nécessaire que le Comte d'Armagnac comparût en personne ; cependant Sa Majesté écrivit au Grand-Maître de suspendre les hostilités , si le pays se rangeoit

à l'obéissance , ainsi que les Députés l'offroient , & si le Comte pour gage de sa foi & de sa soumission , vouloit lui remettre Léitoure entre les mains ; mais sur-tout de ne se pas laisser amuser & d'aller en personne s'assurer de cette importante Place.

1469.

Barbazan retourna vers le Comte & l'instruisit des volontés du Roi. Le Comte l'envoya au Grand-Maître , à qui il dit que Sa Majesté avoit changé de sentiment , qu'elle ne vouloit plus qu'il entrât en armes dans la Province ; & à cette condition il offroit toutes sortes de soumissions de la part du Comte , qui consentoit de remettre au Roi tout ce qu'il possédoit en-deçà de la Garonne , & à Monsieur tout ce qui étoit au-delà & qui relevoit de son appanage.

1469.
Le Comte
d'Arma-
gnac est dé-
pouillé.
*Cabinet de
Louis XI.
ibid.*

Le Grand-Maître accepta ces offres , mais ne prenant pas le change , il voulut que le Comte lui remît Léitoure & qu'il partît incessamment pour se rendre à la Cour. C'étoit précisément à quoi le Comte ne vouloit pas consentir. Sa conduite avoit été trop équivoque pour qu'il exposât sa liberté & sa vie connoissant l'humeur inflexible du Roi , & sa haine contre la Maison d'Armagnac. Il refusa les deux préalables qu'on lui proposoit , ou du moins il n'y fit aucune réponse.

Comprenant ce que signifioit ce silence , le Grand-Maître entra en armes dans la Province & marcha vers Lille en Jourdain , autour de laquelle le Comte s'étoit campé avec sa petite armée. Il tâcha même de l'investir afin de se rendre maître de sa personne , & de finir tout-d'un-coup

la guerre par cette prise. Mais le Comte qui étoit dans son propre pays dont il connoissoit tous les détours , rendit ses efforts inutiles , & sçut se dérober à ses poursuites. Le Grand Maître s'attacha à le dépouiller. Les Consuls de Lille lui envoyèrent les clefs de leur ville qui n'étoit pas en état de défense , dans le courant de Décembre tout l'Armagnac fut soumis , & le Grand Maître alla assiéger Léitoure. La place ne fit pas une résistance proportionnée à sa force , il s'en rendit le maître & y prit Jean de Peipeiroux , favori du Comte , qui selon les apparences y commandoit.

Le Cardinal d'Albi arriva à Léitoure peu de tems après sa prise. Le Roi l'envoyoit dans ce pays voisin de son Diocèse pour achever d'y soumettre les rebelles , & donner ses ordres pour la

1469. police & l'administration de la justice. Il y confisqua les biens de Peipeiroux, & fit chercher soigneusement son fils, mais il échappa à sa diligence & se sauva en Bretagne, où le Duc toujours favorable à ceux que le Roi persécutoit, le reçut à bras ouverts.

Pere Anselme. Après la prise de Léitoure le Grand-Maître en donna le gouvernement aussi bien que de tout l'Armagnac à Elion le Groin, Seigneur de la Motte, qui apparament avoit servi d'ans l'armée avec cette foule de Noblesse

Cabinet de Louis XI. qui s'y étoit rendue & au nombre de laquelle étoient Craon, Crussol & le Capitaine Salazar. Le Grand-Maître en faisant ce choix faisoit sa cour au Roi, qui affectionnoit le frere de Groin.

Pere Anselme. Il alla ensuite assiéger Rhodes que Brillac défendit vaillamment. Le Roi avoit recommandé qu'on

Cabinet de Louis XI.

c. 3.

tâchât de se rendre maître de ce Capitaine aussi bien que de la ville : il étoit jaloux d'avoir en sa puissance les gens d'un certain mérite , soit pour les engager , soit pour les empêcher de lui nuire. Comme Brillac n'espéroit aucun secours , il fut contraint malgré toute sa bravoure de se rendre. Le Grand-Maître fit prêter de nouveaux sermens au Roi par les Magistrats.

1469.

Le Duc de Némours avoit prévu le sort de cette guerre. Malgré son attachement pour le Comte son parent, il ne voulut pas périr avec lui : dès la fin de Décembre il avoit engagé le Grand-Maître de s'intéresser pour lui auprès du Roi , qui incertain du succès & ne voulant pas réduire le Duc au désespoir , le reçut en grace le 17. de Janvier , mais à condition que sa Pairie

*Du Tillet
des Pairs.*

1469.

che ressortiroit au Parlement de Paris , & que s'il récidivoit il renonçoit au privilége qu'elle lui donnoit d'être jugé par la Cour des Pairs. On dressa une déclaration sur la translation de la juridiction , qui ne fut expédiée que le 11. d'Août suivant.

*Cabinet de
Louis XI.
ibid.*

Brillac fit aussi sa paix avec le Roi à la faveur de la capitulation de Rodes , & passa à son service.

Le Comte d'Armagnac presque entièrement dépouillé & abandonné de tous ses amis , ne songea plus qu'à se mettre en sûreté , pour ne pas tomber entre les mains du Roi. Il demanda un azile au Comte de Foix son voisin & son allié. Tous ces titres périssent avec la fortune. Le Grand - Maître avoit écrit au Comte qu'il s'attireroit la haine & peut-être la vengeance du Roi s'il retiroit ce rébelle. Le Comte

d'Armagnac n'eût pour toute réponse qu'un refus , il fut réduit à se retirer à Fontarabie dans les Etats du Roi de Castille. Il y emmena avec lui Pierre d'Armagnac son fils naturel qui fut depuis Comte de Lille. Il ne se flattoit pas trop d'obtenir du secours du Roi de Castille. Quoique ce Prince n'aimât pas le Roi, la situation de ses Etats & sa politique lui montrèrent le danger de se déclarer en faveur d'un banni poursuivi avec haine & un desir vif de vengeance par Louis XI. Le Comte ne perdit pas courage. Il attendit un retour de fortune des révolutions qui ne manquent pas d'arriver dans les grands Etats , & des dispositions favorables de son peuple dont il étoit fort aimé.

1469.
Pere Anselme.

La fuite du Comte laissa au Grand - Maître le champ libre pour achever de soumettre & de

Cabinet de Louis XI.
c. 3.

1469. pacifier les deux Provinces. Il y rendit redoutable l'autorité Royale, & porta la sienne à un degré où aucun Général ne l'avoit encore étendue, faisant grâce & donnant abolition à tous ceux qu'il jugeoit à propos. Le Roi le plus défiant des Princes se livroit aveuglement à la conduite de ses serviteurs. Il y a apparence que le Cardinal d'Alby concourut avec le Grand-Maître à ranger pour le civil les affaires des pays conquis.

Sur la fin de Fevrier les troupes furent congédiées. Chaque Sénéchal retourna dans sa province avec celles qu'il en avoit amenées, excepté la compagnie du Capitaine Salazar, qui eut ordre de la conduire dans la Marche pour contenir le Duc de Nemours : un autre détachement fut envoyé en Normandie composé de la compagnie du Maréchal

chal de Loéhac, des troupes venues des Sénéchaussées, de Toulouse & de Carcassonne. 1469.

Le Roi fit achever d'instruire le procès du Comte d'Armagnac, qui fut condamné à mort par contumace, les deux Comtés d'Armagnac & de Rhodes furent de nouveau confisqués. Le Roi se servit d'une partie des domaines conquis pour récompenser ceux qui l'avoient servi dans cette guerre. Il en donna quelques-uns au Grand-Maître. Louis Seigneur de Crussol en eut la terre de Bouzon, George Seigneur de la Tremoille celles de Monmirail & de Villeneuve d'Ageinois qui étoit pour lors une annexe du Quercy.

Après Noël, mais avant la fin de cette expédition, Monsieur (qui ne voyoit peut-être pas tranquillement dépouiller sans sa participation le premier de ses Feu-

*Ste Marthe
Histoire de
la Tremoille.*

*Monsieur
est installé
dans le Duché de Guyenne.
Chr. scand.*

dataires) partit de la Cour pour
1469. aller prendre possession du Duché de Guyenne. Il avoit toujours été extrêmement caressé à la Cour. Le Roi qui avoit tant de raisons de l'entretenir dans les sentimens où il étoit pour lors, voulut à son départ l'accompagner lui-même avec une partie de la Cour jusqu'à S. Jean d'Angely. De-là Monsieur continua sa route & se rendit à Bordeaux accompagné d'un nombre infini de Noblesse, qui fut encore grossi par toute celle de la Province, accourue pour faire honneur à son nouveau maître. Le Duc de Bourbon, les Comtes de Nevers & de Vendôme Princes du Sang, étoient de son cortège aussi bien que plusieurs Seigneurs François, entr'autres Poncet de la Riviere qui avoit un ordre secret du Roi de veiller sur ce qui se passeroit dans cette Cour.

Monfieur fut installé au Sénéchal, le Parlement ayant été transféré à Poitiers; il affembla aufsitôt les États de la Province pour fe faire reconnoître comme Duc de Guyenne & recevoir leur ferment. Voici les qualités qu'il prit dans les hommages qu'il reçut. *Charles fils & frère de Roi, Duc de Guyenne, Comte de Saintonge, Seigneur de la Rochelle.* Les deux Seigneurs qu'il honora dans ces commencemens de fa confiance fans parler de Lescun, toujours regardé comme fon premier Miniftre, furent Gilbert de Chabannes, Seigneur de Curton, & René Coffa, Seigneur de Marignane.

Curton avoit été mis dans fa jeunefle auprès du Duc de Bourbon, d'où il étoit paffé au fervice de Monfieur. Il s'étoit inviolablement attaché à ce Prince, à qui il avoit prêté dans fon

1469.
Du Tillet.

C. scand.

*Cabinet de
Louis XI.*

c. 6.

Pere Anselme.

1469.

plus pressant besoin une somme de dix mille écus. Monsieur lui donna en payement les villes de Mirabel & de Reauville, lui fit présent de la terre de Caussade, & le fit Grand-Sénéchal de Guyenne. Il lui fit épouser Françoise de la Tour d'Auvergne qui avoit une dot de 20. mille écus d'or. Elle étoit fille de Bertrand, deuxième Comte d'Auvergne & de Boulogne. Sa mere étoit Louise de la Tremoille, mariage qui allioit Curton à toutes les grandes Maisons de France. C'étoit recompenser en Prince.

Cossa étoit un Gentilhomme de Provence, aussi entierement dévoué à Monsieur, qui lui assigna une pension de mille livres sur son domaine, & lui donna la jouissance de la Chatelenie de Saint Sever. Il avoit épousé Marie, sœur de Charles Seigneur de Gaucour.

Gaucour étoit l'un des plus zélés serviteurs du Roi, à qui il avoit avancé 24. mille écus d'or dans la guerre du bien public & dans l'ambassade de Castille. Il étoit déjà Gouverneur de Rouen, de Gisors & de Chinon. Cette année le Roi lui donna en remboursement de ce qu'il lui devoit, la Ville & la Chatelenie de Vierfon en Berry avec le grenier à sel qui en dépendoit. La donation étoit commune à Gaucour & à Agnès de Vaux sa femme.

Gaspard Bureau, Maître de l'Artillerie de France, étoit mort au commencement de cette année. Le Roi pourvut de cette charge Elion le Groïn, Seigneur de la Motte, déjà Gouverneur d'Armagnac, qui donna sa démission en faveur de Gobert Cadiot. On ne sçait sur quel prétexte le Groïn la révoqua bientôt après. Ce fut l'origine d'un

1469.

procès entr'eux qui donna occasion au Roi, le 31. de Janvier, de faire exercer cette charge par commission à Louis Seigneur de Crussol.

La charge de Grand-Ecuyer aussi vacante fut donnée par le Roi, avec une pension, à Alain Goyon de Matignon, Gouverneur de Caën. Ce Seigneur attaché au Roi dès le tems qu'il n'étoit que Dauphin, étoit très-assidu auprès de lui & bien avant dans ses bonnes graces.

Antoine de Prie, Seigneur de Buzançois, premier Baron de Touraine, fut fait aussi Grand-Queux. Il avoit son frere aîné, Jean V. Seigneur de Prie, Panetier du Roi & fort aimé de ce Prince, qui en 1465. reconnut les services qu'il lui avoit rendus dans la guerre du bien public, par une gratification de deux mille francs pour marier une de

ses filles. Quoique le Roi aimât Buzançois, il ne le soutint pas dans un procès qu'il eut contre Pierre de Brillac, Seigneur d'Argy, au sujet de la foi & hommage de cette Terre, dont Buzançois fut privé à cause des violences qu'il avoit exercées contre son vassal. De Marguerite d'Amboise il laissa Louis de Prie, qui fut aussi Grand-Queux de France & le dernier qui exerça les fonctions de cette charge.

Pour commencer de remplir les vûes qu'avoit eu le Roi en instituant l'Ordre de S. Michel, de retour de Saint-Jean-d'Angely à Amboise, il fit élire dans un chapitre de l'Ordre, tenu exprès, le Duc de Bretagne pour Chevalier ; il chargea le Maréchal d'Armagnac de lui porter le colier. Le Roi par cette démarche pensoit moins à s'attacher ce Prince qu'à le rendre suspect à

Le Duc de Bretagne refuse le colier de l'Ordre.
C. scand.

d' Argenté.

1469. ses alliés, en leur insinuant la parfaite intelligence que cette marque d'honneur supposoit entre lui & le Duc. Il couroit un bruit qu'il avoit reçu la Toison. Quand le Duc de Bretagne auroit accepté l'Ordre de S. Michel, cela n'auroit pas prouvé qu'il en eût été plus attaché au Roi. Le Duc pénétrant l'idée de ce Prince pensa que cette démarche acheveroit d'indisposer contre lui le Roi d'Angleterre & le Duc de Bourgogne. Intéressé à se conserver leur alliance & leur protection, il résolut de ne leur pas donner ce nouveau sujet de mécontentement, surtout venant de conclure un traité de commerce avec l'Angleterre pour trente ans.

Il répondit au Maréchal qu'il étoit fidele serviteur du Roi & assez lié à son service par le dernier traité : qu'il ne pouvoit

accepter l'honneur qu'il lui vou-
loit faire , puisque le nouvel en-
gagement qu'il prendroit l'obli-
geroit aux termes des statuts de
l'Ordre , de se déclarer contre
ses alliés quand il plairoit au Roi :
qu'il ne vouloit point se brouil-
ler avec eux : qu'il ne doutoit
point que le Roi ne s'y racom-
modât bientôt : que Sa Majesté
feroit bien-aïse qu'il eût conservé
une espece de neutralité : qu'il
se feroit un plaisir de recevoir
pour-lors l'Ordre du Roi & qu'il
le supplioit de lui réserver cet
honneur pour ce tems-là.

1469.

Chr. sca 1.

Cette réponse rapportée au
Roi l'irrita extrêmement. Il ré-
solut de faire la guerre au Duc
& donna ses ordres pour assem-
bler sur les frontieres de Breta-
gne un corps de troupes , auquel
se devoient joindre celles qui
étoient en Normandie. Il envoya
notifier à ce Prince ses inten-

*C. de Lo
XI. c. 3*

1469.
d'Argentré.

tions, ne lui donnant que jusqu'au 15. de Février pour se déterminer. Le Duc n'ayant pas pris de parti, le Roi le renvoya sommer une dernière fois de recevoir le colier de son Ordre & de se déclarer ouvertement contre les Anglois. Le Duc pour gagner du tems, demanda jusqu'à la fin de Mars & n'employa ce délai qu'à se mettre en état de défense, en levant des troupes, en mandant sa Noblesse & en donnant avis à ses alliés de ce qui se passoit.

Assemblée
d'Amboise
pour la
guerre con-
tre les An-
glois.
Pere An-
lime.
liv. scand.

Il paroïssoit que le Roi vouloit profiter des divisions qui s'étoient élevées en Angleterre entre le Roi Edouard & le Comte de Varvick; dès le 13. de Février il avoit convoqué à Amboise les Princes de son sang & les principaux Seigneurs de sa Cour, pour mettre à profit cette conjoncture. Tout d'un coup il

se répandit un bruit que Varvick avoit fait sa paix & que les Anglois réunis se dispoſoient à faire une deſcente en France. Ce bruit donna occaſion au Roi de faire publier le ban & l'arrière-ban pour le 1. de Mars; mais rien n'étoit plus oppoſé à la vérité. Edouard haïſſoit autant Varvick qu'il l'avoit aimé : ce Seigneur étoit d'un génie incapable de plier. Le Roi ne l'ignoroit pas & étoit dans une grande rélation avec lui. Mais ces préparatifs avoient un autre objet.

1469.

Le Roi avoit toujours ſur le cœur la honte du traité de Peronne. Non-ſeulement il ne le vouloit pas tenir, il avoit encore fortement réſolu d'en tirer vengeance & d'humilier à ſon tour le Duc de Bourgogne. Il en fit l'occaſion; auſſi habile à profiter des moindres prétextes qu'à diſſimuler ſes plus ſecrets ſentimens.

*Comines**l. 3. c. 2.*

M vj.

Dès le 13. de Mai, le Roi

1469. Edouard dans un chapitre tenu

C. de 1400. à Vindzor avoit nommé le Duc de Bourgogne son beaufrere, Chevalier de la Jarretiere, & réciproquement le Duc avoit fait élire Edouard, Chevalier de la Toison. Il n'y avoit là rien que de fort naturel entre deux personnes alliées de si près, rien dont on pût tirer de criminelles conséquences. Le Seigneur de Duras apporta le cordon de cet Ordre au Duc le 4. de Février, avec une suite de vingt-six personnes. Le Duc le reçut avec grande cérémonie à Gand & fit présent à Duras de deux flacons d'argent du poids de vingt-huit

hr. scand. marcs. Aussitôt il parut en public avec la jarretiere à sa jambe & la croix rouge que portoient les Chevaliers de cet Ordre. Il croyoit si peu avoir par-là offensé le Roi, qui lui dépêcha des Am-

bassadeurs sur diverses affaires qui lui restoit à régler avec la France. Le Roi lui-même les reçut à Tours & commença de négocier avec eux, quoiqu'il eût résolu de mettre à profit cette union extérieure des deux Princes.

1469.

Il y avoit un autre chef sur quoi le Roi comptoit d'entamer le Duc. C'étoit son différend avec le Comte d'Eu, Prince du Sang. Le Duc lui demandoit hommage de ce Comté & vouloit qu'il fût dit dant l'acte qu'il s'obligeoit au Duc envers & contre tous. Termes souvent usités, mais très-contraires aux intérêts du Roi Souverain du Vassal & de l'arrière-Vassal. Le Comte refusa de passer cette clause, peut-être excité secrètement par le Roi. Le Duc fit saisir quelques-unes de ses Terres & l'inquiéta dans la jouissance de celle de

Différend
entre le Duc
de Bourgo-
gne & le
Comte
d'Eu.

Com. L. 3.

c. 1.

1469.

S. Valery, qui relevoit de son Comté de Ponthieu. Un Armateur de la ville d'Eu s'empara d'un vaisseau Flamand marchand, on ne sçait sous quel prétexte; mais le Duc qui aimoit ses sujets, qui les protégeoit puissamment, demanda avec hauteur la restitution du vaisseau & une réparation convenable.

Second^s
Etats de
Tours.
*Com. l. 3.
c. 1.
Preuves du
3^e. Livre.*

Dans ces circonstances le Roi convoqua les Etats généraux à Tours, après avoir pris secrètement de justes mesures pour n'y faire trouver que des Députés qui lui fussent dévoués: il y avoit joint plusieurs Officiers du Parlement, ou des autres Juridictions, sur lesquels il pouvoit compter. Malgré la soumission & les favorables dispositions des Députés, le Roi étonné de la majesté & du pouvoir de cette assemblée, n'en convoqua plus de pareilles pendant le reste de son regne.

Les principaux Princes, Seigneurs & Députés de ces Etats, furent, outre le Roi qui y présida; le Roi de Sicile, le Duc de Bourbon, Nicolas d'Anjou, Marquis du Pont, fils aîné du Duc de Calabre; le Comte d'Eu, le Comte de Guise, fils du Comte du Maine; le Comte du Perche, à qui le Roi avoit rendu la liberté; le Comte de Beaujeu, frere du Duc de Bourbon, & le Comte Dauphin d'Auvergne, fils du Comte de Montpensier, Prince du Sang.

Le Connétable, le Chancelier, les Evêques de Langres, d'Avranches, de Soissons & de Valence; le Comte de Vaudemont, Prince de la Maison de Lorraine; le Comte de Dammartin, Grand-Maitre de France; le Seigneur de Rohan, les Maréchaux de Loëhac & de Gamache; l'Amiral, les Seigneurs de

1469.

Chatillon, de Craon, de la Forêt, de Briquebec, de Maulevrier & de Crussol du Lude. Le Président Jean Boulanger, Beaumont de Bressevire, Jean du Fou, Grand-Echançon; Jean de Lardiesche, Président aux Comptes & Trésorier de France; Pierre Doriole & Jean Hébert, Généraux des Finances.

Comines,
l. 3. c. 1.

La volonté du Roi n'étoit point inconnue. On sçavoit qu'il vouloit revenir contre le traité de Peronne & se venger du Duc de Bourgogne. Tous ces Seigneurs étoient disposés à s'y conformer; mais le Connétable & les serviteurs de Monsieur, plusieurs mêmes des courtisans les plus attachés au Roi, le servoient au-delà de ses desirs & avoient des vûes particulieres pour l'engager dans cette guerre. Le Connétable se trouvoit presque sans fonctions pendant

la paix. Il craignoit si elle s'affermissoit , que le Roi naturellement économe , ne retranchât une partie de ses appointemens qui étoient immenses. Il vouloit & c'étoit aussi la pensée des Courtisans de Monsieur , même de ceux du Roi , occuper au dehors l'esprit de ce Prince , l'embarasser & le tenir en échec , afin que son génie inquiet , toujours porté au mouvement ne s'attachât ni à troubler , ni à chagriner ses grands Officiers ; il les examinait & les fatiguoit sans cesse lorsque des affaires importantes n'étoient pas le principal objet de ses occupations. Ce Roi si fin & si pénétrant étoit la dupe de son Conseil : il servoit les passions des autres lorsqu'il croyoit les assujettir aux siennes.

Le Procureur Général du Roi exposa en pleins Etats les griefs de Sa Majesté. Le Comte d'Eu

Le Duc de Bourgogne
ajourné au
Parlement.
*Com. l. 3.
c. 1.*

1469.

y porta aussi ses plaintes : il y fut résolu unanimement que le Duc seroit ajourné à comparoître en personne au Parlement. Le Roi ne doutoit pas , connoissant le génie du Duc , qu'il ne répondît fièrement , que par sa réponse il ne se commît avec le Parlement & qu'il ne fournît une occasion plus légitime encore de lui faire la guerre. Les Etats furent congédiés après ce résultat.

Le Roi ne se trompa point dans sa conjecture. L'Huissier du Parlement qui se transporta à Gand pour ajourner le Duc , choisit le tems qu'il alloit à la messe ; il fit une procédure si vive , si peu respectueuse que le Duc le fit arrêter sur le champ , il resta en prison jusqu'à ce que sa raison eût prévalu sur sa colere. Quelques jours après il le fit élargir , mais la violence étoit faite & ce Prince avoit mis les apparences contre lui.

Le Duc de Bourgogne naturellement vif se prépara auffitôt à la guerre, ses Partifans lui donnerent de la Cour des avis secrets que le Roi avoit des intelligences pour s'emparer par surprise de plusieurs villes du Pays-Bas & même pour les faire révolter. Le Duc joignit aux troupes qu'il avoit levées celles qu'on appelloit *AGages Menagez*. C'étoit des milices à qui on donnoit une paye modique qui faisoient l'exercice dans leurs Bourgs, passoient tous les mois en revue & se rendoient à l'assemblée suivant les besoins & les ordres du Prince.

Le Roi lui voyoit faire ces dépenses & ces préparatifs avec plaisir. Il se tenoit en repos; content d'avoir un prétexte il attendoit tranquillement les occurrences, bien assuré que le Duc ne seroit pas l'agresseur; de plus il vouloit voir ce que devien-

1469.

Préparatif
de guerre.
Com. l. 5
c. 1.

1469.

*Com. l. 2.
c. 8.*

droient les mouvemens d'Angleterre qui augmentoient de jour en jour. Le Duc voyant l'inaction du Roi & apprenant même de ses Ambassadeurs, qu'il leur donnoit quelquefois des audiences, se laissa d'une dépense inutile & retomba même dans la sécurité. Il entretenoit toujours d'étroites liaisons avec tous les Princes d'Allemagne ses voisins, dans l'espérance d'en tirer du secours & des hommes dans l'occasion. Cette année il eut à Bruxelles la visite de l'Electeur Palatin Federic I. qu'il reçut avec une magnificence Royale, l'ayant logé avec toute sa suite dans son Palais, orné des meubles & des superbes tapisseries du feu Duc son pere, faisant succéder aux honneurs tous les plaisirs & toutes les fêtes d'une Cour délicate & polie.

Il vouloit captiver le cœur &

les bonnes graces de ce Prince. —
 Il n'y réussit pas cependant par 1469.
 un contraste bisarre de l'humeur
 des deux nations , ou plutôt par
 un effet de la grossièreté des Alle-
 mands. Ils voyoient avec jalou-
 sie la magnificence de cette Cour,
 ils l'imputoient à faste & à or-
 gueil. Ils connoissoient si peu la
 propreté qu'ils jettoient leurs bot-
 tes sur des meubles superbes, les
 officiers du Duc s'en plaignirent,
 on reçut ces plaintes avec ai-
 greur ; les maîtres y entrant plus
 qu'ils ne devoient, se séparèrent
 mécontents & très-éloignés de
 s'aimer.

Le Roi qui haïssoit le Duc de Bourgogne avoit toujours mar-
 qué une grande répugnance pour
 le mariage de Monsieur avec la
 Princesse de Bourgogne. La po-
 litique y avoit bien autant de
 part que l'antipatie. Il craignoit
 que Monsieur déjà héritier pré-

Négocia-
 tions pour
 le mariage
 de Mon-
 sieur avec
 l'héritière
 de Castille.

1469. somptif de l'Etat en unissant son apanage aux vastes Etats du Duc, ne formât une puissance capable d'ébranler la sienne.

Ce fut aussi pour en faire perdre jusqu'à l'idée, que le Roi dans l'entrevûe qu'il avoit eue avec Monsieur au commencement de cette année, avoit tant appuyé sur les artifices du Duc & sur sa résolution de ne point marier sa fille. Le Roi avoit ajouté pour achever de convaincre Monsieur de sa tendresse & de sa sincérité, qu'il se présentoit un parti bien plus avantageux que la Princesse de Bourgogne, & qu'il pensoit à lui mettre une couronne sur la tête, en lui faisant épouser l'héritière de Castille.

On ne croit pas que le Roi désirât cette seconde alliance plus sincèrement que la première. Elle eût élevé Monsieur à une dignité égale à la sienne, & in-

roduit les Espagnols en France par l'union de la Guyenne à leur Monarchie. Cependant le Roi fut obligé pour ne pas faire paroître qu'il se jouoit de son frere & ne s'en pas faire de nouveau un ennemi, d'entamer des démarches pour cette alliance, qui furent poussées bien avant, mais il n'eût pas manqué de souterains pour la faire échouer ; la négociation avoit en elle-même des difficultés si insurmontables que ni l'histoire ancienne ni la moderne n'avoient pas encore fourni d'exemple d'un pareil problème à résoudre.

On vouloit marier Monsieur à l'héritiere de Castille, mais deux personnes prétendoient en même-tems à cette qualité. Pour expliquer cette énigme il faut rapporter que Dom Juan II. Roi de Castille & de Leon, avoit laissé deux enfans de deux lits

1469.

*Mariana:
Rerum
Hisp.*

1469.

différens & de deux caractères opposés. Dom Enrique & Dona Isabelle. Le premier fut Roi après son pere , & fut plus foible encore & moins capable de regner que lui. Dona Isabelle quoique moins âgée de 15. ans laissoit voir une sagesse & des lumieres qui attiroient sur elle les yeux de toute la nation. Cette Princesse ne paroissoit pas cependant destinée au Trône , puisque Dom Enrique IV. avoit été marié deux fois , & que de son second lit il avoit une fille nommée Dona Juanna , qui selon les loix , devoit succéder à son pere. Mais sa naissance n'étoit pas sans reproche , certaines circonstances délicates firent naître le plus grand & le plus singulier différend dont on eût encore ouï parler.

Dom Enrique avoit épousé en premieres nôces Dona Blanche , Infante de Navarre. Il n'en avoit point

point eu d'enfans pendant 4. années que ce mariage avoit subsisté. Il l'avoit répudiée sous prétexte de parenté. Immédiatement après son divorce il épousa Dona Juanna, Infante de Portugal. On disoit à la Cour & dans le Palais même où les Domestiques des Rois observent curieusement jusqu'aux plus secrètes de leurs actions, que la stérilité de la Reine de Castille n'avoit pas dû lui être imputée, & que l'Infante de Navarre s'en étoit retournée Vierge chez son pere. Par cette même raison on rioit des secondes nœces de Dom Enri-
 que IV. & on ne croyoit pas que la nouvelle Reine pût être plus féconde.

Au milieu de ces préjugés, la Reine de Castille devint grosse & accoucha en 1463. d'une fille à qui on donna le nom de sa mere, & qui étant encore au

1469.

berceau , fut avec la pompe & les cérémonies ordinaires reconnue Princesse des Asturies, c'est-à-dire , l'héritiere de l'Etat. On n'en fut pas plus persuadé de la légitimité de sa naissance ; il commença de courir un bruit sourd qui s'affermir de jour en jour , & devint insensiblement public , que le Roi Dom Enrique pour rendre son autorité plus solide , s'étoit procuré cette héritiere en prostituant par un crime aussi affreux que nouveau , la Reine sa femme à son favori Dom Bertrand de la Cuéva. Le mérite de ce jeune Seigneur , son union intime avec le Roi & ses familiarités avec la Reine dont la conduite n'étoit pas régulière , fortifierent ce bruit : on n'appelloit la jeune Princesse dans tout le Royaume que la *Bertrande*.

Un soupçon si violent , joint à un gouvernement foible , & à

la haine qu'inspirent ordinairement les favoris, furent l'origine d'une sanglante guerre civile. Les rebelles porterent leur fureur jusqu'à déposer leur Roi & à élire son frere Dom Alphonse, qui mourut dans ce tems-là. Les peuples voulurent reconnoître pour Reine l'Infante Dona Isabelle. Cette Princesse se piquant d'une probité sévère, mais cachant sous l'apparence de cette vertu la plus vaste ambition & l'habileté la plus raffinée, refusa le Sceptre, protesta qu'elle reconnoîtroit toujours Dom Enri- que pour son Roi, & offrit aux rebelles sa médiation auprès de lui en prenant les sûretés convenables pour s'assurer le Trône après sa mort, dans la supposition que la jeune Dona Juanna n'étoit le fruit que d'un adultère.

Il est des occasions où les Prin-

N ij

1469.

ces doivent se sacrifier à l'honneur. Mais il faut un courage & des sentimens qui étoient inconnus au Roi de Castille. Voyant tout son Royaume en feu, étant lui-même prêt d'être renversé du Trône, il céda à la nécessité, consentit à l'exhérédation de sa fille & conserva le nom de Roi en reconnoissant pour Princesse des Asturies l'Infante Dona Isabelle. Quelques-uns de ses sujets plus jaloux que lui de son propre honneur, refuserent de souscrire à cette décision, se rendirent maître de la personne de Dona Juanna & se déclarerent ses protecteurs.

Les affaires étoient en Castille dans cette situation, lorsqu'il y arriva deux Ambassadeurs, l'un au nom du Roi, l'autre au nom de Monsieur, demander l'Infante en mariage pour ce Prince. Le Cardinal Joffredy, Evêque d'Al-

by, étoit l'Ambassadeur du Roi, fin Négociateur & chargé du secret de son Maître. Le Comte de Boulogne étoit l'Ambassadeur de Monsieur & travailloit de bonne foi pour faire réussir sa commission. Ils furent reçus avec les honneurs dûs aux deux grands Princes qu'ils représentoient ; ils s'adresserent au Roi de Castille qui paroissoit devoir être le maître de cette négociation, d'autant plus qu'il s'agissoit du mariage de l'héritiere de l'Etat & qu'il avoit fait prêter serment à l'Infante de n'écouter aucune proposition de mariage sans sa participation.

Lorsqu'un Prince a une fois molli sur ce qui concerne sa réputation, il ne doit plus s'attendre à voir respecter son autorité.

Quoiqu'il penchât pour l'alliance de France & qu'il entraîna dans son avis la plupart de

1469.

ses Ministres, la Princesse Isabelle pensa tout autrement. Livrée déjà à la plus noble ambition, elle ne formoit que de magnifiques projets; la réunion des Monarchies de Castille, d'Arragon & l'établissement d'une puissance qui deviendrait supérieure à toutes les autres, occupoient son esprit. Son mariage avec Dom Fernand, Prince de Gironne, fils unique de D. Juan Roi d'Arragon, pouvoit seul remplir de si grandes vûes. Héritier des Royaumes d'Arragon, de Valence, de Naples, de Sicile, de Sardaigne, de la Catalogne & des Isles Baléares, il les uniroit incontestablement par son mariage, avec toutes les Couronnes qui formoient la Monarchie de Castille. Leurs enfans ne feroient plus qu'un seul Etat de tant de Royaumes & pourroient s'agrandir aux dépens des

Mores, si même elle n'étoit assez heureuse elle-même d'en délivrer l'Espagne. Le Prince de Gironne étoit d'ailleurs du sang des Rois de Castille, cousin issu de germain de la Princesse. En le préférant elle conservoit & éternisoit son nom.

1469.

De si grandes vûes méritoient bien qu'elle donnât quelque chose au hazard & qu'elle risquât de se brouiller pour un tems avec le Roi son frere, Prince méprisé & qui ne portoit encore sur la tête une couronne, que parce qu'elle n'avoit pas voulu la lui arracher. Elle étoit comme assurée des plus puissans Seigneurs du Royaume & du cœur des peuples. La religion du serment que Dom Enrique avoit exigé d'elle, l'inquiétoit & la contraignoit. Remords dont ne triomphent que trop aisément les ames ambitieuses. Elle voulut se per-

1469. suader qu'un serment contraire au bien de l'Etat & qu'elle avoit fait malgré elle, étoit illégitime. Elle ne balança pas à rejeter l'alliance de Monsieur, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'il étoit le plus aimable Prince de l'Europe, & elle suivit avec activité la négociation de son mariage avec le Prince de Gironne que la nature avoit assez disgracié, mais qui avoit de grandes qualités & qui étoit d'un caractère à remplir toutes les flatteuses idées de cette Princesse. Le Roi d'Arragon, pere de ce Prince, pour rendre son fils plus digne de la Princesse, le déclara Roi de Sicile & Isabelle l'épousa publiquement, malgré le Roi de Castille.

Si cet événement mortifia les Ambassadeurs de France, il irrita le Roi de Castille; ne se croyant plus engagé à des loix qu'on avoit

violées & qu'il n'avoit subies
que par force, il révoqua la re-
connoissance qu'il avoit faite de
Dona Isabelle pour son héritière,
fit rentrer dans ses droits la
Princesse Dona Juanna, protes-
tant à la face du ciel & de la
terre qu'elle étoit sa fille; il la
déclara de nouveau Princesse
des Asturies.

Les Ambassadeurs donnerent
avis au Roi de tout ce qui se
passoit. Il ne s'agissoit plus d'une
alliance qui procurât à Monsieur
un Royaume paisible. Il falloit
le conquérir, la prudence ne
vouloit pas qu'on s'engageât dans
les troubles de ce Royaume;
mais le Roi vouloit amuser Mon-
sieur & le détourner du mariage
de Marie de Bourgogne. Mécon-
tent du Pape qui lui avoit refusé
des Commissaires tels qu'il les
souhaitoit pour juger le Cardinal
Balue, il crut qu'en engageant

1469.

le Roi de Castille dans sa querelle, il intimideroit le Pape & le forceroit à lui donner satisfaction. Il envoya de nouvelles instructions aux Ambassadeurs, qui furent concertées avec Monsieur. On les chargea de demander pour ce Prince la nouvelle Princesse des Asturies, & en même-tems d'engager le Roi Dom Enrique IV. à s'unir avec la France pour obliger le Pape à la convocation d'un Concile général.

Le Roi de Castille éluda la seconde demande, mais il écouta avec plaisir la proposition du mariage, dans l'espérance que les forces de la France contribueroient à soutenir le parti de sa fille & à détruire celui de l'Infante. La conclusion fut remise à un autre tems pour laisser fortifier l'autorité de Dom Enrique. Les Ambassadeurs revinrent en

France pour rendre compte de la situation des affaires de Castille; le parti de Dom Enrique ayant prévalu & l'Infante ne voulant point faire valoir son droit pendant la vie de son frere, ils retournerent pour mettre la dernière main à la négociation. 1469.

La Cour de Castille étoit à Ségovie, l'arrivée de ces Ministres y fut si agréable qu'on dressa sur le champ le contrat de mariage. Le Marquis de Santillare, chef de la Maison de Mondosse & entre les mains duquel la jeune Princesse avoit été déposée, l'amena à Ségovie. La délicieuse vallée de Locoya, où est la célèbre Chartreuse de Paular entre Ségovie & Buytrago, fut choisie pour le lieu de la cérémonie. *Mariage de Monsieur avec l'héritière de Castille. Mariana ibidem.*

Le vendredi 18. d'Octobre se tint cette grande assemblée. Le Roi & la Reine de Castille y menerent la jeune Princesse

1469. Dona Juanna qui n'étoit encore âgée que de sept ans. Les deux Ambassadeurs les suivoient. On comptoit au rang des Grands attachés à la Princesse & présens à cette assemblée, l'Archevêque de Séville, le Grand-Maître de S. Jacques, le Duc d'Arevalo, le Marquis de Santillare & plusieurs autres, tous dans le plus superbe & le plus pompeux équipage. Une foule incroyable de Noblesse & de peuple grossissoit le cortége.

Tous les Grands renoncèrent au serment qu'ils avoient fait à l'Infante Dona Isabellé comme Princesse des Asturies. On procéda à la cérémonie des fiançailles. Ensuite le Roi & la Reine de Castille s'avancerent & jurèrent sur les saints Evangiles, que Dona Juanna étoit véritablement leur fille. Les Grands firent le même serment. Elle fut

ensuite déclarée solennellement
Princesse des Asturies & légitime héritière de l'Etat ; le Comte de Boulogne l'épousa au nom de Monsieur, Duc de Guyenne, le Cardinal Joffredy faisant la cérémonie. Peu de tems après, les Ambassadeurs revinrent en France.

1469.

La nouvelle du mariage de Monsieur y répandit une joie universelle. Cette Nation attachée éperdûment à ses Rois, regarde leurs avantages comme les siens propres & se croit parée de leur gloire. L'idée de voir les deux Trônes de France & d'Espagne occupés par les deux frères, flattoit agréablement sa vanité. Il lui sembloit que le nom François alloit prévaloir dans l'Europe, ce qui est assez le foible de la Nation. Mais le tems de cet événement n'étoit pas encore arrivé. La Providence ne

1469. l'avoit marqué qu'à la fin du dix-septième siècle. Les François regardant alors cet événement comme prochain, signalèrent leur joie par des jeux, des carrouzels & des fêtes galantes. Monsieur s'applaudit le premier du Trône où il se croyoit prêt de monter, & toute sa Cour devoit déjà les honneurs & les dignités qu'il devoit distribuer à ses favoris.

Mort du
Comte de
Foix.

*Favin,
th. d'honn.*

Ces réjouissances donnerent lieu à un accident bien funeste. Le jeune Comte de Foix Gaston IV. comme beaufrere de Monsieur & comme l'un des premiers Feudataires de son nouvel appanage, voulut marquer par un spectacle pompeux la part qu'il prenoit à sa future élévation; il indiqua à Libourne un tournois célèbre où se trouva une grande affluence de Noblesse. Il voulut être un des Tenans

& fut malheureusement blessé d'un éclat de lance, dont il mourut le 22. de Novembre à l'âge de vingt-six ans, l'un des Princes le plus accompli de l'Europe. Fils de l'héritière présomptive de Navarre, il étoit destiné à porter cette Couronne. Il laissa de Madame Madeleine deux enfans que cette Princesse éleva avec beaucoup de soin & de prudence, François Phebus & Catherine de Foix.

1469.

La Maison de Foix perdit encore cette année le chef d'une de ses branches, ou du moins un Seigneur qui y étoit entré. Ce fut Jean Vicomte de Carmain, qui avoit épousé Isabelle, fille d'Archambaud de Foix; son fils aîné devoit porter le nom de Foix. Il s'appelloit aussi Jean & fut la tige de la branche de Foix Carmain, dans laquelle entra le Comté de Cominges par le ma-

*Catel. Hist.
de Lang.*

1469. mariage de Jean II. avec Jeanne de Foix, fille unique de Mathieu Comte de Cominges.

Grossesse de la Reine.

Chr. scand.

Si les courtisans de Monsieur le féliciterent sur un mariage qui devoit lui procurer un Royaume, ils ne le virent pas sans douleur en danger de n'être plus l'héritier présomptif de la Couronne, avantage qui avoit bien plus de solidité & de réalité. Sur la fin de Novembre on parla de la grossesse de la Reine, on n'en douta plus au mois de Janvier suivant. Depuis plusieurs années cette Princesse n'avoit pas eu d'enfans. C'étoit un levain de guerres civiles, un prétexte à Monsieur pour agir & pour parler plus fièrement, une raison à ses Ministres d'exciter les mécontentemens de ce Prince & de lui attacher des Seigneurs au moindre revers.

Le Roi conçut la flatteuse es-

pérance d'avoir un fils, & il en attendoit le moment avec impatience : la Reine faisoit toujours son séjour à Amboise & le Roi ne s'en éloignoit que pour aller dans les villes voisines dont la beauté & la pureté de l'air contribuoient à son plaisir & à sa santé. Il fit un peu avant Pâques un petit voyage en Poitou pour y recueillir la succession du Vicomte de Villars qui l'avoit institué son héritier. Il y apprit l'évasion de Durand, neveu du Cardinal Balue, qui s'étoit sauvé du château de Mailly, mais qui fut repris peu de tems après à Paris dans la Maison d'un Apoticaire où il s'étoit sauvé. On l'enferma d'abord à la conciergerie, d'où on le transféra dans un lieu inconnu qui ne lui laissa aucun moyen de recouvrer jamais sa liberté.

Le Roi & le Duc de Bour-

 1469.

 1470.
 Pâques le
 22. d'Avril.

1470.

Guerres civiles d'Angleterre.

Com. liv. 3.

c. 4.

Rapin Th.

gogne ne pouvoient demeurer longtems dans la situation incertaine où ils se trouvoient. Les Etats de Tours avoient déclaré le Duc coupable. On avoit crû qu'une prompte guerre succéderoit à la citation que le Roi lui avoit fait faire. On avoit fait des deux côtés des préparatifs. Le Roi n'avoit pas suivi les siens & avoit jetté par-là le Duc dans une confiance suivie d'inaction, ce Prince s'étant imaginé qu'on le craignoit & que le Roi n'osoit plus se comettre avec lui. Dangereux préjugé à l'égard d'un ennemi encore plus rusé que puissant. Le Roi avoit ses vûes pour ne commencer la guerre qu'avec une certitude morale du succès. Il attendoit le dénouement des troubles d'Angleterre qui pouvoient seuls le déterminer. Ces intelligences manquant il eut été exposé à voir le Duc secouru de

toutes les forces de ce Royaume , qui eussent certainement fait pencher la balance de son côté.

1470.

Ce fut cette année ou plutôt sur la fin de la précédente que la nûe créva ; la France eut tant de part à la fameuse révolution qui se fit en Angleterre , qu'il est juste d'en développer les circonstances & de raconter le plus fameux événement qui ait signalé l'inconstance des Anglois & les caprices de la fortune.

Edouard IV. étoit monté sur le trône d'Angleterre presqu'en même tems que le Roi étoit parvenu à la Couronne , mais par des voies & avec un caractère bien opposé. Celui de Louis XI. étoit fin , pénétrant , dissimulé , allant à ses fins par toutes sortes de voies. Edouard étoit droit , sincère , voluptueux. La nature avoit mis le Roi sur

1470.

le Trône. Edouard en avoit dépouillé Henri VI. quoiqu'il en fût en possession depuis 38. ans, & avoit fait revivre des droits sur-annés.

Avec Henri VI. la Maison Royale de Lancastre sembloit être annéantie. Ce malheureux Roi languissoit depuis dix ans dans la tour de Londres. Sa femme Marguerite d'Anjou & son fils unique Edouard, Prince de Galles, avoient longtems erré dans les Cours étrangères, abandonnés & méprisés comme le sont ordinairement les malheureux. Ils avoient enfin fixé leur retraite en Lorraine, héritage du pere de Margueritte, ils y vivoient dans l'obscurité. Les autres Princes Lancastriens n'étoient pas moins misérables. Jean d'Holand Duc d'Excester, petit fils d'une sœur d'Henri IV. Edmond Duc de Sommerfet & Jean

son frere s'étoient réfugiés en Flandre. Excester avoit épousé Anne, sœur d'Edouard IV. mais son alliance avec les Lancastre qui lui assuroit le Trône après la famille Royale, l'avoit rendu insensible à cette qualité de beau-frere de son Roi, tel étoit l'excès de la haine qui divisoit ces deux Maisons qu'on lui sacrifioit tous les sentimens de la nature.

Edouard ayant confisqué les biens de ce Duc au profit de sa femme, elle se souvint seulement qu'elle étoit sœur du vainqueur, & oublia son mari qui fut réduit à une telle misère qu'on le vit courir pieds nuds après le carosse du Duc de Bourgogne, cherchant un repas de maison en maison, n'osant se nommer & dans cet excès de misère se repaissant encore d'une frivole espérance. Lorsqu'il fut connu, le feu Duc de Bourgogne. qui avoit épousé

1470. la fille d'une Princesse de Lancastre , lui assigna une modique pension pour sa subsistance. La même grace fut accordée aux Sommerfet , triste soulagement pour des gens d'un si haut rang accoutumés à une longue prospérité.

Com. l. 6. Tel étoit l'état misérable de
c. 13. ces fameux Rois , issus du sang
L. 3. c. 4. de Lancastre , qui avoient conquis presque toute la France , qui sans aucun droit & sans raison légitime l'avoient pillée , désolée & inondée de sang.

Pendant les humiliations de ces Princes de Lancastre , la maison d'Yorck étoit sur le Trône , tout cédoit à la puissance & à la volonté d'Edouard IV. Prince d'une incomparable beauté , d'une valeur prodigieuse & d'une affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs. Il étoit rédevable de sa couronne & de sa prospérité à

Richard, Comte de Varvick le plus grand Capitaine de l'Eu- 1470.

rope , celui pour qui tous les Anglois avoient le plus d'amour & de vénération. C'étoit lui qui avec le Comte de Salisbery son pere , avoit relevé la Maison d'Yorck & qui avoit placé Edouard sur le Trône. Le nouveau Roi n'avoit presque point de recompense à donner pour un si grand service. Varvick étoit né d'une des premières Maisons d'Angleterre , il étoit l'un des plus riches Seigneurs , & il n'en étoit point qui pût entrer en parallèle avec lui pour les talens du ministère & du militaire , pour la valeur & pour le crédit.

Edouard donna autant qu'il le put à la reconnoissance. Il fit Varvick premier Ministre. Il lui conféra le gouvernement de Calais le plus important du Royaume , la seule étape produisoit 15.

— mille écus tous les ans. Il y
 1470. ajouta de grosses pensions , qui
 avec le produit de ses charges &
 de ses gouvernemens lui don-
 noient jusqu'à 80. mille écus de
 rente. Il fit George le second de
 ses freres Archevêque d'Yorck ;
 & Jean le troisiéme , Marquis de
 Montaigu. Il paroissoit unique-
 ment livré aux trois freres , on
 peut dire qu'ils gouvernoient le
 Roi & le Royaume.

L'intelligence dura jusqu'en
 1468. que l'amour vint diviser le
 Roi & le Ministre. Edouard re-
 chercha en mariage la Princesse
 de Savoye , sœur de la Reine ,
 & envoya Varvick pour conclure
 cette alliance , comme s'il n'eût
 voulu prendre une femme que
 de la même main dont il avoit
 reçu une Couronne. Varvick vint
 à Paris , y conclut heureusement
 cette alliance. Mais tandis qu'elle
 se traitoit , Edouard qui passoit
 se

sa vie dans les voluptés , devint amoureux d'une jeune veuve parfaitement belle. Comme il étoit le plus vif & le plus impatient des hommes , il l'épousa presque aussitôt sans en donner avis à Varvick , ni sans lui envoyer de contr'ordre. Varvick prit cette conduite pour un affront & un mépris insupportable ; on croit que dès -lors il entra en liaison avec le Roi, Prince si habile à saisir les conjonctures , & qu'il prit des engagements contre son devoir.

Il retourna en Angleterre mécontent ; on ne pensa pas à l'apaiser. Quelques-uns ont dit que le Roi pendant son absence avoit abusé d'une de ses parentes & que ce déshonneur fomenta ou accrut son mécontentement. Ce n'est qu'une conjecture & peu nécessaire pour établir la manœuvre de Varvick. Ces ames

1470.

fieres n'ont besoin que du plus léger prétexte. Varvick revit Edouard avec froideur. Il s'attendoit à quelque honnêteté de sa part sur la rupture du mariage de la Princesse de Savoye. Edouard qui mettoit le sien au rang des événemens les plus naturels & qui comme Roi ne croyoit devoir compte à personne de ses actions, ne pensa pas seulement à lui en parler. Ainsi se refroidirent & s'aigrirent deux hommes auparavant si unis ; l'un pour se souvenir trop qu'il étoit Roi, l'autre pour ne se pas souvenir assez qu'il n'étoit que sujet : Edouard pour oublier que sa Maison devoit deux fois le Trône à Varvick & qu'il n'y étoit monté qu'au prix du sang du Comte de Salisbury son pere. Varvick pour oublier à son tour qu'un sujet ne doit point faire valoir la grandeur de ses services & qu'il en

perd le mérite, s'il prétend le reprocher à son Roi & forcer sa reconnoissance. 1470.

Edouard garda encore long-tems des mesures avec Varvick. Soit qu'il eût honte du traitement qu'il lui avoit fait, soit que son cœur lui parlât toujours pour lui, soit enfin qu'il le craignît ; il continua de se servir de ses conseils & lui laissa presque toute son autorité. Varvick dissimuloit aussi & rendoit au Roi des respects tels que l'exigeoit sa dignité, mais avec réserve, le cœur toujours ulcéré & soupirant sans cesse après la vengeance.

La mésintelligence de Var- *Com. liv. 3,*
vick avec le Roi, transpira & *c. 4.*
parvint jusqu'au Duc de Bourgogne qui se souvint que ce Seigneur n'avoit rien oublié pour traverser son mariage avec la Princesse d'Yorck. Il tâcha par ses Agens d'irriter les sentimens

— d'Edouard, & de l'obliger à
 470. disgracier entièrement Varvick.
 Mais les services de Varvick,
 l'estime générale que toute l'An-
 gleterre avoit pour lui & peut-
 être un reste d'inclination, con-
 tenoient toujours Edouard qui
 même se repentit insensiblement
 de l'avoir mécontenté, & le lui
R. Thoiras. voulant faire oublier par de nou-
 velles faveurs, le créa en 1469.
 Grand-Justicier de Galles, Gou-
 verneur de Cardingan, Séné-
 chal de cette ville & de Carma-
 then.

Si Varvick eût voulu se ra-
 procher, on ne peut presque dou-
 ter qu'il n'eût regagné la con-
 fiance de son Roi; mais toujours
 trop sensible à son ressentiment,
 voyant Edouard n'avoir plus
 pour lui la même tendresse, sur-
 tout qu'il ne lui laissoit plus l'en-
 tière disposition du gouverne-
 ment, il méprisa ces légères fa-

veurs trop au-dessous de lui pour le ramener. Louis XI. de son côté ne s'oublioit pas , cherchant à allumer le feu en Angleterre , bien moins pour relever le parti d'Henri VI. son cousin germain , que pour ôter au Duc de Bourgogne un allié trop puissant. Il envoya à Londres un Evêque sous prétexte de faire prolonger la trêve , mais dans le fond pour observer cette Cour & entretenir Varvick dans les dispositions où il étoit.

1470.

Le Duc de Clarence frere d'Edouard , Prince d'un génie inquiet & qui se plaignoit du peu de part qu'on lui donnoit aux affaires , rechercha en mariage Isabelle , fille aînée de Varvick. Edouard mauvais politique consentit à cette alliance peut-être dans la vûe de regagner Varvick & ne s'imaginant pas que le Duc pût être capable de conf-

1470. pirer contre son frere & son Roi.

Ce mariage fut à peine fait que le Duc de Clarence & Varvick s'absenterent de la Cour & passerent à Calais dont Varvick étoit Gouverneur. Cela ne défabusa pas encore Edouard : une révolte s'étant élevée dans la Province d'Yorck , il fit expédier des ordres au Duc & à Varvick, pour lever des troupes & pour marcher contre les rebelles. Conduite d'autant plus déplorable qu'ayant ôté au Duc la Vice-Royauté d'Irlande, il n'avoit rien fait pour lui faire oublier cette injure.

Varvick & le Duc saisirent avec ardeur cette occasion de satisfaire leurs ressentimens ; ils repasserent en Angleterre, leverent des troupes, y joignirent tous leurs partisans, qui accouroient en foule sous leurs étén-

dards & marcherent vers Yorck. Loin d'aller combattre Robert Véles , chef des rebelles, ils se joignirent à lui , fournirent les Provinces voisines , publièrent qu'ils avoient pris les armes pour le soulagement du peuple & pour réformer le gouvernement.

1470.

Clarence pouvoit bien n'être animé que par ces motifs , mais Varvick en avoit de plus profonds & pensoit à rétablir la Maison de Lancastre ; on croit qu'il l'avoit concerté avec Louis XI. Il n'en fit rien paroître dans ces commencemens. La suite même de cette guerre fit connoître qu'il étoit très-irrésolu , qu'il ne se proposoit que d'humilier Edouard & de le forcer à lui rendre le Ministère. Projet insensé ! Les Rois quelque portion de leur autorité qu'ils communiquent , ne trouvent que trop de moyens de s'en ressaisir & de

*R. Thoiras.
Du Chefne.*

perdre leurs ennemis tant qu'ils
1470. sont leurs sujets.

Edouard plein de colere & d'indignation se hâta de marcher contre Varvick : avant qu'il eût joint son armée, il y eut un choc entre les Royalistes & les rebelles, où la fortune commença de favoriser Varvick. Il battit ses ennemis à Bamberic. La défaite ne fut pas complete : Edouard ayant joint les vaincus avec un puissant renfort, les armées se trouverent en présence à peu près de la même force. Quelques Seigneurs amis de la paix & ayant en horreur une si grande effusion de sang, proposerent un accommodement entre Edouard & le Comte.

Tout parut se concilier dès les premieres conférences ; Edouard ne pouvoit avoir oublié qu'il devoit le Trône à Varvick. Ce souvenir le dispoisoit à lui rendre

sa faveur & sa confiance. Cette disposition & la proximité du traité ramenerent aisément ce Prince à son génie : actif dans le péril, négligent lorsqu'il étoit passé. Sur ce principe il n'observa pas dans son camp les précautions que tout Capitaine sage y fait prendre, même pendant la paix. Varvick en fut instruit ; comme il n'y avoit ni Trêve, ni surseances d'armes, il crut que par un prompt succès il falloit abrégier la négociation & se rendre le maître des conditions.

Varvick prit le moment d'une nuit très-obscurc, tomba à l'improviste sur le camp d'Edouard, tailla en pièces les premières troupes. Profitant de l'épouvante & du désordre, il s'en rendit le maître aussi-bien que de la personne du Roi Edouard qu'il envoya presque aussitôt au château de Midelan sous la garde de l'Ar-

chevêque d'Yorck son frere.

1470.

Toute l'Europe fut surprise de voir pour la troisieme fois un sujet disposer à son gré du Trône d'Angleterre. La France se flatta que ce seroit en faveur de la Maison de Lancastre. Le Duc de Bourgogne qui le craignoit , faisoit jouer les plus grands efforts pour l'empêcher & pour obtenir la liberté de son beau-frere.

*Com. l. 3.
c. 4.*

Varvick lui-même n'étoit pas bien déterminé ; quelque mécontent qu'il fût du Roi Édouard, il étoit bien plus naturel de se raccommoder avec lui que de tenter une réconciliation avec ses mortels ennemis. On peut dire que s'il avoit ces premieres vûes il en fit trop, & que s'il en avoit de contraires il n'en fit pas assez. Usant despotiquement de sa victoire, il fit mourir plusieurs Milords, entr'autres le Seigneur de Scales

& ses deux fils, beaupere & beaux-freres de la Reine Elizabeth; violence qui rendoit la réunion bien difficile. On traitoit avec honneur & avec respect le Roi Edouard dans le château de Midelan. On ne mettoit auprès de lui que des personnes affectionnées à Varvick, qui excusoient sa conduite & qui tâchoient de faire renaître dans le cœur d'Edouard sa premiere inclination. L'Archevêque d'Yorck portoit la complaisance jusqu'à permettre à ce Prince d'aller quelquefois chasser aux environs de ce château, prenant assez mal des sûretés contre son évasion. On avoit d'autant moins lieu de le craindre qu'Edouard paroissoit insensible à son état, qu'il affectoit une indolence & une simplicité qui laissoient croire qu'on pourroit disposer de ses volontés; conduite adroite & artifi-

1470. cieuse qui trompa l'Archevêque & le fit encore relâcher des soins qu'il devoit à la garde d'un prisonnier de cette importance. Edouard se comporta si finement qu'il donna rendez-vous aux environs du château à deux Gentilshommes qui survinrent au plus fort de la chasse & qui l'enleverent avant même qu'on se fût apperçu de leur arrivée.

P. Faure, H. st. Eccl. *Com, l. 3.* La fuite de ce Prince changea toute la face des affaires chez une Nation amie des revolutions. Edouard ne fut plus ce Prince livré à une simplicité indolente, approchant de l'imbécillité. Il reprit son feu, son activité & son courage; faisant trêve avec les voluptés, il s'appliqua tout entier à rétablir son parti, & il usa d'une si grande célérité qu'en très-peu de tems il se vit à la tête d'une grosse armée. Il
Rapin Th. marcha contre Varvick qui avoit

la sienne dans la Province de Dévonshire. Ce Général comptoit si peu qu'Edouard fût en état de l'attaquer, qu'il n'avoit pas joint encore le gros de son armée que commandoit le Lord Veles. Edouard tomba sur ce dernier à l'improviste auprès de Staford, profita si habilement de l'ardeur des siens & de la surprise de l'ennemi, qu'il tailla en pièces l'armée de Veles, qu'il lui tua dix mille hommes, le prit prisonnier & lui fit trancher la tête sur le champ de bataille.



1470.

LIVRE TROISIEME.

Le Comte
de Varvick
se sauve en
France.

Com. liv. 3.
§. 4.

Chr. Jcand.

VArvick instruit de ce malheur, ne crut pas le pouvoir réparer si promptement. Il connoissoit trop le génie de sa nation, prête à plier sous les événemens & à prévenir jusqu'aux vœux du vainqueur. Il ne songea plus qu'à se dérober à sa première furie, sur-tout Calais lui offrant un asile où il put attendre en sûreté le retour de la fortune. Il congédie ce qui lui reste de troupes, laisse auprès de Plimout son artillerie, partie de son bagage, & court à d'Armout petit port voisin où il s'embarque avec sa famille & ceux de ses amis qu'il juge à propos d'em mener avec lui. Le nombre n'en étoit pas grand. Dans ces situa-

tions il ne s'augmente pas & Var-
 vick avoit ses raisons pour en
 laisser en Angleterre. On nomme
 le Comte de Vasonfort. A l'égard
 de sa famille il avoit avec lui le
 Duc de Clarence son gendre, la
 Duchesse Isabelle sa fille aînée
 qui étoit dans le neuvième mois
 de sa grossesse, & Anne sa seconde
 fille, un grand nombre de gens
 de qualité des deux sexes & une
 grande suite de domestiques.
 Ils occupoient 80. bâtimens de
 diverses grandeurs qui se trou-
 verent au port de d'Armout, &
 sur lesquels Varvick s'embarqua
 avec toute sa suite. Malgré ce
 nombre de bâtimens cette esca-
 dre n'étoit pas redoutable.

L'Archevêque d'Yorck & le
 Marquis de Montaigu, freres de
 Varvick, ne l'accompagnerent
 pas dans sa fuite. Ils avoient de
 trop grands établissemens pour
 les sacrifier à la fortune chan-

1470.

Com. l. 3.

c. 4.

Chr. scand.

celante de leur frere. De plus ;
 1470. Edouard se croyoit rédevable de
 Com. l. 3. son salut à la négligence que ce
 c. 5. Prélat avoit apportée à le faire
 garder dans le château de Mide-
 lan. Edouard reçut les deux freres
 en graces , & se contenta de leur
 faire prêter un nouveau serment.
 Tout le reste du Royaume sui-
 vant ce qui se pratique dans les
 guerres civiles , subit la loi du
 vainqueur qui même ne recher-
 cha personne pour le passé.

Un vent favorable conduisit
 cette escadre en désordre jus-
 Com. l. 3. qu'à Calais où Varvick comptoit
 f. 4. trouver un asile assuré , d'où il
 espéroit prendre son tems pour
 retourner en Angleterre ou pour
 faire sa paix avec Edouard. Il
 avoit confié cette importante
 place à Vaucler , Gentilhomme
 Gascon qui lui devoit sa fortune.
 Lorsqu'il voulut entrer dans le
 port on le repoussa à grands coups

de canon dont sa flotte eût été coulée à fonds si elle eût continué d'avancer. On lui fit sçavoir qu'on ne reconnoissoit pour Maître & pour Souverain que le Roi Edouard.

1470.

Ce fut un coup terrible pour Varvick. Rien dans les circonstances où il se trouvoit ne pouvoit lui arriver de plus cruel : dans ce moment les douleurs de l'accouchement prirent à la Duchesse de Clarence qui mit au monde un fils né sous de funestes auspices. Ce fut en effet l'infortuné Comte de Varvick , dernier Prince de la Maison d'Yorck & celui sur la tête duquel la fortune rassembla tous les malheurs de sa maison , à peine put-on obtenir de Vaucier deux bouteilles de vin pour cette Princesse qui manquoit de tout. Peu s'en fallut que la constance de Varvick ne succombât à la vûe

1470. d'une trahison si peu prévue & contre laquelle il sembloit qu'il n'y eût pas de remede.

On passa la nuit à l'Ancre. Ce fut pendant son obscurité qu'un Envoyé de Vaucler se glissa secretement dans la chambre de Varvick pour lui dire au nom de ce Commandant qu'il ne devoit pas être surpris d'une manœuvre qui n'étoit faite que pour le sauver : que le Comte eût été perdu si Vaucler l'eût reçu dans Calais : qu'il y avoit dans cette ville un grand parti pour le Roi Edouard, à la tête duquel étoit le Seigneur de Duras, Maréchal de ce Prince, que les habitans tous portés pour la paix & pour la Maison d'Yorck le secundoient : que le Duc de Bourgogne étoit dans le voisinage avec des forces capables d'investir Calais : que le Comte auroit succombé sous tous ces ennemis s'il fût entré

dans la ville : que son unique ressource étoit de se retirer en France, où il trouveroit un asile & des forces pour se relever : qu'à l'égard de Calais lui, Vaucler lui en rendroit bon compte, & que quand il le faudroit il sçauroit bien faire déclarer la ville pour lui. 1470.

On ne sçait pas trop si ce discours étoit sincere. On doit suspecter les démarches de ces doubles manœuvres, toujours indignes du véritable honnête-homme, & qui tendent à se conserver avec les deux partis. Varvick parut ajouter foi à cet Envoyé, & se détermina à suivre un conseil qui devenoit pour lui une nécessité. Dès le lendemain qui devoit être un des derniers jours de Mai, Varvick remit à la voile & prit la route de Normandie. Il rencontra en chemin une flotte de vaisseaux marchands *Du Chesne.*

de Flandre. Il s'en empara & continua sa route jusqu'à la rade de Dieppe, d'où il envoya un courrier au Roi implorer son assistance & lui demander permission de débarquer.

1470.
H. d'Angl.

Le Roi ne fut pas content de voir le Comte de Varvick dépouillé, fugitif & réduit à chercher des secours étrangers pour se rétablir en Angleterre, au lieu de l'heureuse diversion qu'il en avoit attendue. Il se voyoit à la veille de rentrer en guerre avec Edouard, puissance qui lui fut toujours redoutable; il n'avoit que la voie d'entretenir les troubles d'Angleterre pour ôter au Duc de Bourgogne les secours de cette couronne. Il connoissoit l'étendue du génie de Varvick, son habileté dans la guerre, son crédit dans un Royaume dont il avoit tant de fois changé la face, enfin les ressources

qu'il devoit y avoir. Ainsi il ne balança pas à se déclarer en sa faveur. Après avoir donné une audience favorable à son Envoyé, il fit partir l'Amiral pour aller recevoir Varvick, pour donner tous les ordres nécessaires à sa sûreté & à celle de son escadre.

L'Amiral trouva Varvick à la rade de Honfleur. Il le reçut dans cette ville, & fit recevoir dans son port & dans celui de Harfleur tous ses bâtimens. Une partie restée à la rade de Dieppe fut aussi introduite dans le port de cette ville. Les Magistrats & la Noblesse eurent ordre de fournir à toute la suite de Varvick les secours dont elle avoit besoin. La Duchesse de Clarence, sa sœur, toutes les autres Dames & les enfans furent conduits à Valogne. Presque aussitôt le Roi envoya à Varvick une bonne

1470.

*C. scand.**Com. l. 3.
c. 5.*

1470. somme d'argent pour fournir à sa dépense & à celle de sa troupe, tous partis d'Angleterre en grande hâte sans argent & sans vivres. Enfin ces illustres fugitifs ne purent que se louer infiniment des bontés du Roi. Ils trouverent une entière sûreté dans ses villes & dans ses ports pour eux & pour leurs vaisseaux.

Ch. 4. Ils eurent encore une ressource dans les prises qu'ils avoient faites des bâtimens Flamands. Ils en vendirent la charge & en retirèrent de grosses sommes qui acheverent de faire subsister les équipages à leur aise. Quelque secours que fournisse un Prince étranger, il reste toujours beaucoup de besoin à ceux qui le reçoivent.

Hostilités du Duc de Bourgogne. Comines, l. 3. c. 4. Le Duc de Bourgogne apprit avec de vifs transports de joie la double révolution arrivée en Angleterre, & que tout y fléchit.

soit sous les loix d'Edouard. Cet heureux événement empêchoit la guerre qu'il appréhendoit toujours que le Roi ne lui fit. Il sentoît que ce Prince n'oseroit l'entreprendre tant que l'Angleterre seroit à portée de le secourir, mais il étoit fâché que Varvick eût échappé ; il connoissoit la capacité & les intrigues de ce Général. Néanmoins il se flattoit que banni d'Angleterre il ne lui seroit pas aisé d'y rentrer, & qu'on auroit le tems de tout préparer pour l'accabler par un excès de puissance s'il osoit y retourner.

1470.

La manœuvre de Vaucler dont on ne connoissoit que ce qui avoit paru au dehors, avoit plû infiniment à Edouard & au Duc ; elle lui valut le gouvernement en chef de Calais. Edouard lui en envoya les provisions. Le Duc pour lors à S. Omer, fit partir

*Com. l. 3.**c. 4.*

1470.

Comines pour lui faire compliment, & y ajouta un brevet d'une pension de mille écus pour animer la fidélité de Vaucler. Le Duc avoit le plus grand des intérêts à être assuré de cette importante ville, enclavée dans ses Etats & d'où l'on y pouvoit dans un instant porter le fer & le feu. Vaucler reçut avec les marques de la plus parfaite reconnoissance tous ces bienfaits. Il prêta dans l'Hôtel-de-Ville un nouveau serment à Edouard, & le Duc eut soin de tems-en-tems de lui envoyer Comines pour l'entretenir dans son devoir, peut-être pour l'observer & enfin pour traiter du commerce de ses sujets avec cette ville & son district.

Chr. scand. Le Duc de Bourgogne plus attentif à la sûreté d'Edouard qu'Edouard lui-même, se transporta à Boulogne, y manda tous les vaisseaux des ports de Flandre &

& de Hollande en état de tenir la Mer ; il en composa une flotte pour se rendre maître de la Manche & y enlever Varvick s'il osoit entreprendre de repasser en Angleterre.

1470.

Fier des succès d'Edouard & du bon état de ses propres affaires , il osa à l'égard du Roi se porter aux plus audacieuses démarches. Il envoya par un Héraut des lettres au Parlement , à qui il donnoit avis que le Roi avoit permis qu'on reçût favorablement dans les ports de Normandie les ennemis du Roi d'Angleterre & les siens : que c'étoit agir directement contre le traité de Peronne : qu'il prioit le Parlement de faire sur cela au Roi les représentations convenables , & que si Sa Majesté continuoit à les protéger , il iroit les enlever en quelque endroit du Royaume qu'ils se fussent retirés. C'étoit

*Chr. scand.**Comines ,
l. 3. c. 1.*

1479. parler en maître bien plutôt qu'en vassal & même qu'en allié.

Le Roi ressentit vivement la hauteur de ce procédé, mais la conjoncture le contint. Il falloit voir ce que deviendroient les nouveaux projets de Varvick. Cependant il augmentoit soudainement ses préparatifs & fomentoit les intelligences qu'on avoit en Picardie, & que ses Généraux lui faisoient croire s'étendre dans plusieurs villes des Pays-Bas. Il porta la dissimulation jusqu'à envoyer des Ambassadeurs au Duc pour l'amuser & lui ôter toute défiance. Ils arriverent auprès de ce Prince le 12. de Juin.

*Chronique
de 1400.*

C. scand. Avant leur arrivée le Duc joignant les effets aux paroles, avoit fait saisir à Anvers & dans toutes les villes de ses Etats tous les effets des Marchands François qui y trafiquoient par représaille des bâtimens enlevés

par Varvick, jusqu'à ce qu'on en eût restitué le prix. C'étoit se prendre au Roi directement d'un acte d'hostilité où il n'avoit point eu de part ; mais cela ne fut pas capable d'émouvoir ce Prince qui paroissoit insensible à tant d'affronts, & qui se contentoit d'aller à son but sans faire aucun écart ni se détourner de ses vûes.

Il invita Varvick à se rendre à Amboise, il y manda aussi la Reine d'Angleterre Marguerite d'Anjou sa tante. Cette Princesse ayant perdu tout espoir, s'étoit retirée depuis plusieurs années à Nancy auprès du Duc de Calabre son neveu, où elle élevoit le Prince de Galles son fils. Elle y pleuroit sans cesse la triste destinée du Roi Henri son mari, qui languissoit depuis si long-tems dans la tour de Londres, & ne déplorait pas moins le sort du jeune Prince né dans la pour-

1470.

Arrivée de
la Reine
Marguerite
d'Angleter-
re à Am-
boise.
Chr. scand.

*Com. l. 3.
c. 5.*

— pre & réduit à une fortune privée. Il étoit dans sa seizième année & ne manquoit d'aucune des qualités qu'on demande dans les Rois.

Chr. scand. La division d'Edouard & de Varvick avoit d'abord fait luire un rayon d'espérance à la mere & au fils. Ce rayon évanoui, ils ne s'attendoient pas que du triomphe même d'Edouard il en sortît une ressource qui fît encore briller le trône à leurs yeux. On vit arriver le Comte de Varvick à Amboise, suivi du Duc de Clarence son gendre, de ses deux filles dont l'aînée étoit femme de ce Duc, & de cette foule de Noblesse Angloise attachée à ce Comte. Tous avoient les yeux sur lui. Sa fierté dans le malheur, sa bonne mine, le souvenir de ses victoires, les égards qu'il s'attiroit du Roi étoient l'objet de l'admiration & de l'éton-

DE LOUIS XI. *Liv. III.* 341
 nement. La Reine d'Angleterre arriva peu de jours après avec son fils ; nouveau spectacle qui joignoit la pitié à la surprise. Le Roi leur avoit donné à tous rendez-vous à Amboise , il ne vouloit pas s'en éloigner à cause des couches de la Reine qui approchoient & qui le tenoient en suspens aussi bien que tout le Royaume. 1476.

La Cour observa curieusement l'entrevûe de la Reine d'Angle- terre & du Comte de Varvick, les deux personnes de l'Europe les plus extraordinaires & qui l'avoient tenu si longtems attentive. On avoit vû cette Reine gouverner un grand Royaume avec sagesse , déconcerter les projets de ses ennemis, soutenir elle seule le Roi son mari en faisant paroître jusqu'aux vertus des Héros , relever plusieurs fois son Trône , l'y réplacer , enfin ne

Traité
 d'Amboise
 entre la
 Reine
 d'Angleter-
 re & le
 Comte de
 Varvick.
*Com. l. 3.
 c. 5.*

1470. succomber qu'avec gloire , & triompher même de son malheur par sa constance.

Le Comte avoit été le Démon des combats , le Dieu tutelaire de la Maison d'Yorck. Il l'avoit deux fois placé sur le Trône , & n'avoit pas paru moins grand dans le ministère , & depuis encore lorsque pour venger ses injures particulières , il avoit vaincu Edouard & s'étoit rendu le maître de sa personne & de son Royaume.

C'étoit aux dépens l'un de l'autre que ces deux illustres personnes avoient tant brillé sur le théâtre du monde , & s'étoient fait un si grand nom. Quels flots de sang de chaque parti opposé n'avoient-elles point versé l'une & l'autre ? Sur-tout elles se reprochoient chacune un forfait que la nature , l'honneur & la politique rend impardonnable ;

Marguerite victorieuse avoit fait couper la tête au Comte de Salisbury, pere de Varvick : & Varvick vainqueur à son tour, avoit ravi la Couronne à l'époux de Margueritte, l'avoit transportée sur la tête de son ennemi & avoit enfermé cet époux dans une obscure prison où il languissoit depuis dix ans.

C'étoit-là les deux personnes que le Roi vouloit unir ; dont il prétendoit se faire un bouclier pour faire remonter sur le Trône d'Angleterre la Maison de Lancastre ; pour ôter le secours de cette Couronne au Duc de Bourgogne & pour détourner de ses Etats les forces combinées de ces deux Puissances. La Reine d'Angleterre & Varvick se virent dans la salle du château d'Amboise. Avec quels sentimens ? On ne les peut que conjecturer. Chacun donna tout à l'extérieur

1470. & sauva parfaitement les apparences. La vûe de Varvick dut être moins insupportable à cette Reine. Quelques malheurs qu'il lui eût causés, il vouloit les réparer ; quelque grand que fût ce projet, on ne le croyoit pas au-dessus des forces de Varvick. Mais lui, de quel œil pouvoit-il envisager la meurtrière de son pere & d'un pere fameux par les plus grands exploits ? On dissimula de part & d'autre. Il n'échappa aucun mouvement irrégulier ; Varvick plutôt que de se soumettre à son Roi & de tenter une réconciliation, aima mieux s'allier & se réunir avec des ennemis irréconciliables, qu'il haïssoit au fond de son cœur, qui de leur côté le regardoient comme l'auteur & la source de toutes leurs miseres.

Le Roi qui s'embarassoit peu de ce contraste & qui ne son-

geoit qu'à ses avantages, quoi-
qu'il les couvrît du beau pré-
texte de secourir sa tante & de
replacer sur le Trône d'Angle-
terre une Maison alliée, n'ou-
blia rien pour réunir les deux
partis. Edouard fut traité d'u-
furpateur & d'ennemi commun.
On convint de rétablir le Roi
Henri VI. Les anciennes injures
parurent oubliées & le Roi lui-
même proposa de sceler leur
nouvelle union par le mariage
du Prince de Galles, fils unique
de Henri VI. & de la Reine
Marguerite, avec Anne seconde
fille de Varvick. C'étoit mettre
le Trône dans sa Maison, l'en-
gager à le conquérir & à le dé-
fendre. Le Prince de Galles étoit
digne & du Trône pour lequel
il étoit né, & de quelque al-
liance qu'on eût pû lui procurer.
Il étoit très-bien fait, il avoit
beaucoup d'esprit, des mœurs,

1470.

sur-tout un courage qui répon-
doit à la grandeur de sa nais-
sance.

*Rapin
Thoiras.*

Cette alliance fut précédée
d'un traité : Varvick s'engagea
de s'unir avec la Reine d'Angle-
terre, ainsi que tous ses partisans,
pour tirer de sa prison le Roi
Henri VI. & lui remettre la Cou-
ronne sur la tête ; supposant la
foiblesse & les infirmités de ce
Prince, on convint que le Duc
de Clarence & le Comte de Var-
vick seroient Régens du Royau-
me. La Reine & le Prince de
Galles signerent cette clause sans
hésiter, non pas peut-être sans
que la Reine la plus hautaine &
la plus ambitieuse des femmes,
n'en murmurât dans son cœur.
On ajouta qu'après la mort de
Henri VI. & jusqu'à la majorité
d'Edouard, Prince de Galles,
qui devoit lui succéder, la Ré-
gence seroit continuée aux mê-

mes, & qu'au cas que le Prince de Galles vînt à mourir sans enfans, le Duc de Clarence succéderoit à la Couronne d'Angleterre. Le traité signé, le jeune Prince épousa Anne de Neuville dans la chapelle Royale d'Amboise. Nôces étonnantes où la haine & la politique conduisoient les époux à l'autel.

Aussitôt Varvick reconnut Henri VI. pour légitime Roi d'Angleterre, lui rendit hommage en la personne du Prince de Galles. Toute la Noblesse Angloise qui avoit suivi Varvick, l'imita. Elle assista à ce mariage & y applaudit, puis se retira sur les côtes de Normandie à Honfleur, à Valogne, à S. Lo & dans les autres villes de Normandie, attendant le moment de s'embarquer pour suivre Varvick & le seconder dans ses nouveaux projets, quelque chimé-

riques qu'ils parussent.

1470.

Edouard IV.
gagne le
duc de Cla-
rence.

Quoique pour flatter le Duc de Clarence, on l'eût associé à la Régence avec Varvick & qu'on lui eût fait luire le Trône en le déclarant premier Prince du Sang, il ne vit pas de trop bon oeil ni le traité, ni le mariage. Il sentoît l'inutilité de partager la Régence avec un homme tel que Varvick, qui sçauroit bien s'attirer toute l'autorité par son crédit & par l'étendue de ses lumières; il avoit une répugnance invincible à voir sa Maison privée du Trône, & celle de Lancastre y remonter. Il s'étoit brouillé avec son frere par ambition & par les mécontentemens d'un esprit inquiet & voyage, peut-être par les séductions de Varvick. Mais il n'avoit pas cru pour-lors que l'on portât les choses à cette extrémité. Quand il les y vit parvenues, il

fentit de cuifans remords , la force de fon fang agit dans fon cœur avec des efforts d'autant plus violens , qu'il les y fallut renfermer & témoigner lui-même de l'empreflement pour fes nouveaux Maîtres. 1470.

Le bruit du traité d'Amboife vola bientôt jufqu'à Londres ; quoiqu'Edouard le regardât comme une chimere , il ne laiffa pas de fe donner quelques mouvemens pour le détruire. La Duchefle de Clarence en fuyant avec fon pere & fon époux , n'avoit pas emmené toute fa Maifon. Il étoit refté à Londres une de fes Filles d'honneur pour qui elle avoir paru avoir de l'affection. Soit indisposition ou quelque autre raifon , elle n'accompagna pas fa Maîtrefle. Edouard la gagna facilement & l'envoya en France fous prétexte d'aller la rejoindre. Elle paffa par Calais.

& entreprit pour son coup d'essai de tromper Vaucler, à qui elle fit accroire que le Roi Edouard l'envoyoit faire à Varvick des propositions de paix & proposer un accommodement. Cette fille avoit l'esprit délié & son sexe favorisoit son entreprise. Vaucler tout éclairé qu'il étoit, en fut la duppe.

Cette fille fut reçue de la Duchesse avec joie. Elle sçut prendre son tems pour parler au Duc de Clarence. Elle lui remontra qu'on l'amusoit par les vaines promesses d'une autorité frivole : que si jamais la Maison de Lancastre étoit rétablie, il en seroit une des premières victimes, la saine politique ne permettant pas qu'on laissât subsister la Maison d'Yorck : qu'il devoit se garantir d'un piège si grossier : qu'il n'étoit point de réconciliation à espérer entre lui & une Maison

ennemie : que Varvick venant de reconnoître le Prince de Galles pour son Souverain , en lui rendant hommage , le Trône où il vouloit l'élever lui feroit toujours préférer les intérêts de ce Prince à ceux de son premier gendre dont la Maison & les droits auroient été proscrits : qu'il devoit rappeler les sentimens de la nature , se racommoder avec un frere qui étoit son Roi , un frere qui l'aimoit toujours & prêt à lui rendre sa confiance & à le recevoir à bras ouverts.

1470.

Ce discours ne fit que rappeler tout ce que le Duc de Clarence s'étoit dit à lui-même & tout ce qu'une jalousie trop bien fondée lui avoit déjà suggéré. Il avoua sa faute , promit à cette fille de rejoindre le Roi son frere aussitôt qu'il pourroit avec sûreté repasser en Angleterre. Pour

rendre plus avantageuse la réunion qu'il méditoit, il promit d'entraîner dans sa défection la Noblesse & les troupes dont il auroit le commandement. C'est ainsi qu'un crime en attire un autre après soi & qu'une première trahison nous rend moins difficiles à en commettre une seconde. Le Roi d'Angleterre fut instruit par la même Demoiselle du succès de sa négociation. Le feu, quoique caché sous une cendre épaisse, y couva long-tems pour se rallumer tout-à-coup & exciter un grand incendie.

Flotte du Duc de Bourgogne. *Com. liv. 3. § 5.* Le traité d'Amboise allarmoit plus le Duc de Bourgogne qu'Edouard. Plus sage & plus défiant, il redoutoit le passage de Varvick en Angleterre. Il avoit un pressentiment des effets que ce passage devoit produire. Attentif à l'empêcher, il se hâtoit de ras-

sembler toute sa flotte & de la
mettre promptement en mer. Il 1470.
ſçavoit le mauvais état où étoit
la Marine de France que le Roi
n'avoit jamais entretenue , ſoit
par économie , ſoit parce qu'elle
lui paroifſoit peu néceſſaire. Le
Duc comptoit qu'étant maître
de la Manche , il tiendrait Var-
vick bloqué dans les ports de
France , ou qu'il l'enleveroit ſ'il
oſoit tenter le paſſage.

Il avertiſſoit Edouard de ſe
tenir ſur ſes gardes , de veiller
ſur les mouvemens des Partifans
de Varvick , & de ſe tenir prêt
à le répouſſer , ſi malgré les pré-
cautions du Duc , Varvick dé-
barquoit en Angleterre. Edouard
que la fortune avoit preſque tou-
jours favoriſé , qui voyoit ſon
Royaume dans le calme , dans
la ſoumiſſion , & qui avoit au-
dedans de lui-même les reſ-
ſources d'un courage & d'une

1470.

valeur intrepide , méprisoit tous les avis du Duc. Il lui mandoit qu'il ne se soucioit point que Varvick revînt en Angleterre , qu'il voudroit déjà qu'il y fût repassé. Il railloit même sur les soins & sur la dépense que faisoit ce Prince pour assembler sa flotte & pour ôter à son ennemi l'usage de la Mer. Plein de cette sécurité il se livroit à la volupté & à la moleste. Parti dangereux pour un Prince qui a sur les bras un grand ennemi & dont il a déjà éprouvé la puissance : *le mépris de son ennemi est un manque de jugement , & l'excès de sécurité , une véritable folie.*

Le Duc ne se fiant point à la présomption d'Edouard , accéléroit toujours ses apprêts : soit qu'il se défiât de Vaucier , Gouverneur de Calais , soit qu'il crût de la dernière importance de s'assurer de cette place voisine de ses

Etats , il renvoya Comines vers Vaucler pour le faire agir conformément aux intérêts d'Edouard ; sur-tout pour l'engager à chasser de Calais tous les Partisans de Varvick & ceux de la Maison de Lancastre qui étoient au nombre de plus de trente , & qui si Varvick débarqué en Angleterre y excitoit une révolte , ne manqueroient pas d'allumer aussi une sédition à Calais.

Vaucler avec les paroles les plus flatteuses promit à Comines tout ce qu'il lui demandoit ; mais ses promesses étant sans effet & pressé par Comines , il répondit , que lui Vaucler étoit le maître à Calais & dévoué au service d'Edouard , mais qu'il ne vouloit pas persécuter les serviteurs de Varvick ; qu'il n'en étoit plus besoin , & que Comines devoit avertir le Duc qu'il ne s'agissoit plus ni de fomentier l'inimitié

1470.

entre Edouard & Varvick, ni de se préparer à la guerre. Alors il lui confia le passage de la fille d'honneur de la Duchesse de Clarence, les ordres dont elle étoit chargée & les apparences que ce voyage avoit réussi pour la fin qu'elle s'étoit proposée. Il y a lieu de croire que Comines n'eut pas le tems d'instruire le Duc de Bourgogne de ces particularités. Ce Prince ne suspendit point ses préparatifs, & de toutes parts personne ne se conduisoit de maniere à faire ajouter foi à ce secret.

Naissance
du second
Dauphin.
Chr. scand.

Au milieu de tant d'intrigues & des approches de deux guerres, la Reine mit au monde au château d'Amboise le samedi 30. de Juin à deux heures & demie du matin un second fils qui fut aussitôt déclaré Dauphin de Viennois. Ce fut une joie universelle pour toute la nation si éperdué-

ment attachée au sang de ses Rois. Cette joie se répandit avec la même vivacité dans toutes les Provinces , où l'on donna des marques d'allegresse d'autant plus grandes qu'on ne se flattoit plus de ce bonheur depuis quelques années. On chanta par-tout le *Te Deum*. Cette cérémonie fut accompagnée de feux de joie , de danfes , de festins & de toutes les réjouissances usitées en pareille occasion. L'Archevêque de Lyon , Charles de Bourbon , baptisa le Dauphin ; il eut pour parrain & pour maraine Edouard Prince de Galles & Madame Jeanne de France , Duchesse de Bourbon , tante du Dauphin.

1470.

Le Roi voulut faire cet honneur au Prince de Galles , il se flattoit que le Comte de Varvick le feroit remonter sur le Trône de ses peres , il vouloit en faire un fidele allié & l'appui de ses

desseins contre le Duc de Bour-
gogne.

1470.

*Pere An-
selme.*

*Saiffel,
Com. de
Louis XII.*

Ce fut le Roi & la Reine, com-
me il étoit naturel, qui en ressen-
tirent le plus de joie, & qui en
retirerent aussi le plus de fruit.
Cette Princesse depuis son ma-
riage n'avoit reçu de son mari
que des froideurs & des mépris.
Vertueuse & douce, mais peu
engageante & d'un esprit assez
borné, elle n'avoit pû gagner ni
son cœur, ni son estime. En vain
fléchissoit-elle devant lui, en
vain gardoit-elle le plus profond
silence sur des infidélités souvent
scandaleuses, il ne lui en mar-
quoit pas plus d'égards. Il re-
tranchoit à cette Princesse jus-
qu'aux ornemens qui font le plai-
sir & l'amusement de son sexe
& que son rang lui rendoit en
quelque façon nécessaires. Il la
tenoit en des lieux solitaires &
écartoit d'elle une Cour qui eût

rendu plus de justice à sa vertu. Elle devoit même ce nouveau gage de son himen, bien moins à sa tendresse qu'à des raisons d'Etat. On a cru que sans cette puissante raison, il eût encore eu moins d'égards pour la Reine qui par tous ces motifs l'aimoit bien moins comme son mari qu'elle ne le craignoit comme son Roi. La naissance du Dauphin changea les manieres du Roi & procura de sa part à la Reine plus d'égards & de considération. Jamais Prince ne se contraignit moins sans y être forcé par l'intérêt, & ne donna moins à la reconnoissance.

Il ressentit vivement le bonheur de cette naissance qui affermissoit son autorité & diminuoit le crédit de Monsieur. Ce Prince cessoit d'être l'héritier de la Couronne, qualité dangereuse qui lui attiroit les regards des

1470.

mécontens, & qui le mettoit en droit de se mêler des affaires plus qu'il ne convenoit à un Prince aussi jaloux de son autorité que l'étoit Louis XI.

Prétendue
supposition
du Dauphin.
*Du Hail-
lan.
Bayle.*

Le grand intérêt qu'avoit le Roi d'avoir un fils, & son caractère donnerent cours au bruit qui se répandit que le Dauphin avoit été supposé. Le Roi avoit assez d'ennemis pour oser l'accuser fourdement de ce crime qu'il n'étoit peut-être pas incapable de commettre. Mais il n'est pas permis de charger à ce point la réputation d'un Roi. La Reine ne fut jamais entrée dans un tel mystère d'iniquité. Toute la Cour avoit vu sa grossesse, & elle accoucha à Amboise assez publiquement. Elle n'avoit encore que 26 ans, le Roi n'en avoit que 46. Cependant ce bruit courut & fut assez fort pour que sous le regne suivant, lorsque le
Duc

Duc d'Orléans premier Prince du Sang prit les armes pour disputer la Régence à la Comtesse de Beaujeu , ce Duc le fit revivre & osa même en rechercher la preuve par une enquête. Il y a lieu de croire qu'il eut honte lui-même d'une procédure si injurieuse & si peu fondée. Le Dauphin n'acquiesça d'une constitution foible & telle qu'on n'osoit se flatter qu'il vecût longtems. La Reine rendit de solennelles actions de grâces à Dieu de la naissance de ce Prince. Ce fut peut-être pour lui en témoigner sa reconnoissance que deux ans après, elle fit bâtir à Paris le monastere de l'*Ave Maria* , où elle mit des Religieuses du tiers Ordre de S. François.

Le délai qu'avoit pris le Duc de Bretagne pour accepter ou pour refuser l'Ordre de S. Michel , étoit expiré depuis trois

Tome III.

Q

1470.

*Mezeray.
Abbr. chr.*

*Gaguin.
Bayle.*

*Histoire de
S. François, 1728.*

*Traité de
Saumur
avec le Duc
de Bre-
tagne.
Chr. scand.*

1470. — mois, les frontieres de son pays étoient pleines de gens de guerre disposés à l'attaquer. Monsieur entreprit de l'accommoder avec le Roi; il fut secondé par le Roi de Sicile, l'Archevêque de Lyon, le Duc de Bourbon & le Comte de Beaujeu. Le Roi eut leur médiation agréable. Jamais il n'y eut un sujet plus léger d'entreprendre une guerre; elle l'eût fort embarrassé dans l'occurrence où il vouloit la déclarer au Duc de Bourgogne & où si les projets de Varvick échouoient, on étoit à la veille d'avoir toutes les forces de l'Angleterre sur les bras.

de Argentré.

Le Duc de Bretagne de son côté ne vouloit point attirer ce orage sur ses Etats. Il y eut des Députés envoyés de part & d'autre & diverses négociations. Enfin ces quatre Princes se rendirent à Saumur où le Duc envoya son Chancelier Chauvin & qua-

tre de ses Conseillers, l'Evêque
 de S. Malo, l'Abbé de Begar,
 Olivier de Breuil, Sénéchal de
 Rennes, & Nicolas Kermenno,
 Sénéchal de Nantes. On y signa
 un traité à la fin de Juillet. Le
 Duc y renonçoit à l'alliance du
 Duc de Bourgogne, promettant
 de se déclarer ouvertement con-
 tre Edouard Roi d'Angleterre,
 s'il entroit sur les Terres de
 France. A ces conditions le Roi
 reçut les excuses du Duc de
 Bretagne & des Bretons sur le
 refus du colier de l'Ordre; il suf-
 fisoit au Roi d'avoir détaché ce
 Prince d'une alliance si préjudi-
 ciable à ses desseins.

Le Duc de Bourgogne fut
 très-piqué lorsque le Duc de
 Bretagne lui renvoya ses sçeaux
 pour marque qu'il renonçoit à
 son alliance. Le Duc lui adou-
 cit l'amertume du traité de Sau-
 mur par des promesses de le fa-

1470.

voriser dans les occasions & des assurances qu'il ne l'avoit jamais signé que par force. On doit le conjecturer de la conduite qu'il tint à l'égard du Roi Edouard, avec qui malgré ce traité il entretint une liaison secrète par le canal de Landais, Trésorier Général de ses Finances. On croit que le Roi avoit des intelligences en Bretagne qui déterminèrent plus promptement le Duc à subir ces conditions défavantageuses.

Tout se disposoit sur les côtes de Normandie pour faire repasser Varvick en Angleterre. Le Roi avoit armé en sa faveur tout ce qu'il avoit de bâtimens & les équipages en étoient complets. Il avoit fourni de son trésor tout l'argent dont ce Seigneur avoit eu besoin pour radoubier ses vaisseaux, pour les fournir d'armes & de munitions : Varvick, le Duc de Clarence & toute leur

Le Duc de
Bourgogne
bloque le
Comte de
Varvick
dans les
ports de
de France,

Com. l. 3.
c. 5.

suite s'étoient rendus au Havre de Grace , lieu marqué pour l'embarquement. L'Amiral & du Châtel, par l'ordre du Roi, étoient à Harfleur & à Honfleur pour accélérer les préparatifs. Enfin le Roi lui-même (sous prétexte d'un pèlerinage, vernis répandu sur toutes ses démarches) vint à S. Michel, d'où il se rendit à Avranches le 29. de Juillet; sa présence animoit les François & les étrangers.

On n'attendoit plus qu'un vent favorable, lorsque tout-à-coup les deux flottes d'Angleterre & de Bourgogne parurent à l'embouchure de la Seine & bloquerent les ports du Havre de Grace, de Harfleur & de Honfleur, où se trouvoient tous les bâtimens destinés au transport du Comte de Varvick. Le Duc avoit long-tems pressé le Roi Edouard de se mettre en

1470.

état de défense , sur-tout de lui envoyer sa flotte pour fermer la Mer à ses ennemis. Edouard paisible dans son Royaume , comptant sur l'affection de ses peuples, bien plus sur sa valeur & sur sa fortune, ne pouvoit se persuader qu'un sujet qu'il avoit vaincu & chassé de ses Etats, osât y revenir avec le modique secours que la France lui donneroit. Il se flattoit encore que si le Comte portoit jusques-là son audace , ce seroit pour son malheur & qu'il l'auroit bientôt exterminé. Peut-être avoit-il encore des vûes de réconciliation ; il y étoit entretenu par les freres de Varvick , l'Archevêque d'Yorck & Montaigu, tous deux assidus à lui faire leur cour & sur les sermens desquels il se reposoit. Il avoit encore auprès de lui le Seigneur de Hastings, son Grand-Chambelan & son premier Ministre ,

qui avoit épousé une sœur de Varvick. On ne pouvoit pas se
conduire plus imprudemment 1470.
dans une conjoncture où l'on
devoit tout craindre d'une Na-
tion volage & du retour d'un
homme qui en étoit idolâtré.
Mais tel étoit le génie & l'excès
de confiance de ce Prince vo-
luptueux. Ce n'étoit tous les
jours que jeux, que festins, que
parties de chasse où les Dames
l'accompagnoient jusques dans
le fond des forêts dont toutes
les routes étoient ornées de su-
perbes pavillons tendus pour le
repos & les plaisirs de cette Cour
galante. L'Archevêque & Mon-
taigu l'entretenoient dans cette
vie molle & paroissoient très-
aliénés contre leur frere, dont
ils blâmoient la fuite & les dé-
marches. Hastings étoit vérita-
blement attaché à son Roi, son
alliance avec Varvick ne préva-

1470.

loit pas sur sa fidélité & sa reconnaissance.

Les empressements & les sollicitations du Duc de Bourgogne furent inutiles pour l'engager à tenir une armée prête à opprimer Varvick, lorsqu'il descendroit en Angleterre. En vain les Agens que le Duc tenoit auprès d'Edouard, l'informoient par ses ordres de tout ce qui se passoit en France, jusqu'à lui indiquer le port où Varvick comptoit de débarquer.

Varvick au gré d'Edouard ne pouvoit paroître assez tôt en Angleterre pour y recevoir la peine due à sa rébellion. Pressé, ou plutôt importuné par le Duc, il commanda à son Amiral de joindre sa flotte à celle du Duc qui plus prévoyant qu'Edouard, soutenoit qu'il valoit mieux empêcher Varvick de repasser en Angleterre que de s'exposer aux risques &

au danger de l'en chasser.

Le Duc avoit composé sa flotte 1470.
de tous les vaisseaux qui s'étoient
trouvés dans les ports de Flan-
dre, de Hollande & de Zelande.
Il l'avoit grossie de plusieurs bâ-
timens Espagnols, Portugais &
Génois qu'il avoit loués ; il y
avoit joint plusieurs Hurques
d'Allemagne. L'Ecluse étoit le
rendez-vous général ; la flotte
du Duc fut jointe par l'Amiral
d'Angleterre ; leurs forces com-
binées , maîtresses de la Mer ,
vinrent raser les côtes de Nor-
mandie & investir en quelque
maniere dans ses ports la petite
flotte de Varvick.

Cet événement, quoiqu'il eût *Chr. scand.*
été aisé à prévoir , déconcerta
les projets de Varvick qui n'a-
voit pas cru que ses ennemis
pussent faire tant de diligence.
Les deux flottes s'arrêtèrent dans
la fosse de Laire & y jettèrent.

1470. l'ancre après avoir pris plusieurs bâtimens François , entr'autres un vaisseau qui sortoit de Rouen richement chargé. Bientôt elles débarquerent quelques troupes qui pillerent les environs de Harfleur & de Honfleur , y brulerent plusieurs maisons. Le Roi alarmé craignit d'avoir à soutenir dans son Royaume la guerre qu'il croyoit porter chez son ennemi. Il appréhendoit que ces flottes ne fussent suivies de bâtimens de transport qui entreprissent un débarquement. Il se hâta de partir d'Avranches & de se rendre à Honfleur où il manda les troupes que commandoient Damartin, du Châtel, Craon & Salazar, tous à portée de le joindre : il en forma un camp aux environs de cette Place , pour être prêt à tout événement. Capdorat eut ordre d'assembler au plutôt & de lui amener les francs

Archers de la Province. Comme ils étoient prêts , ils arriverent bientôt ; toutes ces troupes rassemblées dans un camp , composèrent une petite armée. Le Roi ne changea rien au secours qu'il avoit donné à Varvick. Il lui laissa les francs Archers qui faisoient partie de ses équipages , & continua de faire pourvoir ses vaisseaux de toutes les provisions dont ils avoient besoin.

1470^{re}

Le passage de Varvick en Angleterre étoit devenu comme impossible. La Mer étoit couverte des vaisseaux Anglois & Bourguignons. Rien n'y pouvoit paroître qui ne fût enlevé , & les Amiraux attendoient impatiemment que Varvick mît à la voile , pour l'attaquer & le prendre. Il n'avoit garde de s'exposer à un péril certain. Cependant il étoit pressé de partir ; il avoit pris en Angleterre des arrangemens que

*Com. l. 3^e**Chr. scard.*

1470.

son retardement pouvoit lui rendre très-funestes.

Descente
du Comte
de Warwick
en Angle-
terre.
Com. liv. 3.
p. 52

La Mer est un élément trop perfide, elle est sujette à trop de changemens, pour que les hommes puissent fonder sur elle leurs espérances & prendre des mesures solides sur ses mouvemens. Dans le tems que les deux flottes d'Angleterre & de Bourgogne, maîtresses de la Manche, tenoient pour ainsi dire leurs ennemis sous le joug & qu'elles les réduisoient à l'impuissance, il s'éleva un furieux ouragan qui empêcha la manœuvre des deux flottes. Elles voulurent se roidir à rester à l'ancre pour conserver leur avantage. Bientôt la violence des vents & de la tempête les força de démarer & de prendre le large. L'orage augmenta, écarta les Vaisseaux, les fit heurter les uns contre les autres, les brisa, en submergea quelques-

uns , enfin les emporta à une si grande distance qu'ils ne purent plus rester ensemble. Ils furent contraints de se mettre à la merci du vent qui les entraîna & les dispersa si loin les uns des autres, qu'ils furent poussés les uns en Irlande & les autres au Nord de l'Ecosse.

1470.

A cette affreuse tempête succéda un doux calme , puis un vent favorable dont Varvick qui n'attendoit que ce moment, profita en habile homme. Il mit à la voile avec toute sa flotte & sans éprouver le moindre obstacle , il arriva le soir du même jour sur les côtes de la Province de Deshonvire dans les deux ports de Plimout & de Darmout. Il y débarqua. Il y retrouva ses bagages & son artillerie ; il répandit bientôt aux environs le bruit de son arrivée & la disposition où il étoit de se venger de

Chr. scanâ.

1470. ses ennemis en se joignant aux partisans de la Maison de Lancastre.

Revolution
en Angle-
terre.

Rétablisse-
ment

d'Henri VI.

Comines,

l. 3. c. 5.

Il est incroyable avec quelle joie & quelle ardeur cette Nation inquiète & volage reçut Varvick, accouru pour troubler son repos ; quel effet surprenant produisit la présence d'un seul homme assisté d'un secours si médiocre. Il n'étoit pas débarqué avec plus de trois mille hommes. Il fut d'abord rejoint par ceux de ses partisans qui se trouvoient aux environs. Les Milices de la Province grossirent sa troupe. Chacun couroit s'enroller sous les enseignes de ce fameux Capitaine : comme il s'étoit déclaré ouvertement pour la Maison de Lancastre, ce furent surtout ses partisans qui accoururent en foule dans son armée & qui la grossirent au point que six jours après il se trouva à la tête

Chr. scand.

d'une puissante armée : il s'avança vers la Province de Lincoln, où à peine fut-il arrivé qu'il comptoit déjà soixante mille hommes sous ses étendarts.

1470.

Ces nouvelles étonnerent Edouard qui se hâta de *Com. liv. 36.* ^{c. 5.} commander toutes ses troupes pour marcher contre son ennemi. Par un reste de sa première présomption, peut-être pour cacher la honte de sa conduite, il fit partir un Yac pour la Flandre, il mandoit au Duc de Bourgogne qu'il auroit bientôt opprimé Varvik, qu'il le prioit seulement de rassembler sa flotte & de la tenir en état dans la Manche pour empêcher qu'il ne se sauvât une seconde fois en France. Ce compliment déplut au Duc, qui sage & prévoyant eût trouvé bien plus à propos qu'Edouard eût été armé & en état d'empêcher Varvick de débarquer, ou bien

1470.

qu'il l'eût attaqué au moment de sa descente que de mettre au hasard dans une bataille la Couronne d'Angleterre. Il connoissoit Varvick & redoutoit son étoile. Il n'étoit pas aisé de recueillir les débris de sa flotte & d'en composer une nouvelle pour occuper toute la Manche.

Edouard quittant ses plaisirs avec autant de facilité qu'il s'y livroit, se hâta d'assembler une armée & y réussit avec une incroyable diligence. Les Anglois sont tous nés soldats, & tous les Grands attachés à ce Prince eurent bientôt convoqué leurs vassaux, leurs sujets & enrollé une foule de soldats qui se présentèrent pour défendre son Roi. Montaigu sur-tout, quoique frère de Varvick paroissoit se distinguer par un zèle & une activité qui plut à Edouard. Le Lord Hastings rassembla jusqu'à

3000. chevaux. On marcha aussitôt vers le Lincoln, les forces d'Edouard se trouvant encore supérieures à celles de Varvick. Ce Prince étoit plein d'espérances, & comptoit peut-être sur la parole que le Duc de Clarence avoit donnée à cette fille qui avoit été le trouver à Amboise.

1470.

Edouard marcha vers Limes, place assez forte dans cette Province & peu éloignée de la mer. L'armée la cotoyoit pour recevoir plus facilement les vivres & les munitions qu'il avoit donné ordre qu'on y apportât sur des petits bâtimens qui les chargeoient dans les ports voisins. Cette armée marchoit en bon ordre, ayant pour elle le nom du Roi, toujours respectable, même dans les guerres civiles. A sa tête ce Prince cheri de la nation, & derriere elle tout un

R. Thoiras.
Com. ibid.

Royaume paisible & obéissant.

1470.

Le 5. d'Octobre on se campa à 3. lieues de Varvick , par un excès de précaution Edouard fit retrancher son camp auprès d'un village où l'on ne pouvoit aborder que par un Pont. Le reste de l'armée étoit repandu dans des villages voisins , & la proximité de la Mer favorisoit ce campement. Il sembloit qu'ayant dans cette situation tant d'avantages & de commodités , il voulût affa-mer son ennemi & le laisser périr insensiblement , ou attendre que Clarence trouvât le moment où il devoit se déclarer.

Varvick n'étoit pas d'humeur à donner tant de loisir à ses ennemis. Montaigu son frere commandoit dans l'armée d'Edouard un corps de troupes très-consi-derable. Ces deux freres s'aimoient avec tendresse , leurs grandes qualités autant que la

nature avoient formé cette sympathie. Il est à présumer qu'ils avoient toujours eu ensemble une relation secrète qui avoit soutenu & animé les espérances du parti, sur-tout lorsqu'on vit la confiance aveugle qu'Edouard témoignoit, tant à Montaigu qu'à l'Archevêque d'Yorck son frere.

Edouard ne pensoit point à donner bataille lorsque Varvick s'approcha de son camp sans qu'Edouard en fût averti. C'étoit le 7. d'Octobre. Il étoit dans sa tente sans être armé, ayant une robe fourée de martre. Montaigu prit ce tems pour aller se mettre à la tête du corps qu'il commandoit, suivi de tous les Seigneurs qui lui étoient attachés. Il lui fit prendre le chemin du camp de Varvick, & tous ensemble en défilant se mirent à crier *vive le Roi Henri*. On courut

1470. porter cette nouvelle à Edouard comme il étoit au milieu de son dîner. D'abord il n'en voulut rien croire tant il comptoit sur la fidélité de Montaigu. Il envoya s'en informer : par précaution il prit ses armes , posa des corps de garde autour de sa tente. Hastings & de Scalles freres de la Reine , plus défiant que lui , se hâterent de donner les ordres nécessaires pour se défendre.

Les Officiers envoyés à la découverte par Edouard , revinrent lui apprendre que la défection de Montaigu n'étoit que trop certaine , qu'il avoit joint Warwick , & que dans peu de tems on alloit être attaqué. L'effroi & la terreur s'emparerent alors de l'esprit & du cœur d'Edouard , & de tous les autres chefs. Montaigu avoit emmené plus du tiers de l'armée. On convint que le reste étoit hors d'état de tenir tête

DE LOUIS XI. *Liv. III.* 381
à Varvick, qui l'auroit bien-tôt vaincu, dissipé, & qu'Edouard lui-même ne pouvoit lui échapper.

1470.

Dans cette extrémité le Roi quitta l'armée en grande hâte, courut suivi du Duc de Gloucester son frere & de plusieurs Seigneurs, vers le rivage de la Mer où il sçavoit qu'il y avoit un Vaisseau marchand Anglois & deux Hurques Hollandoises encore à la rade, qui avoient apporté des vivres à l'armée. Il s'y jeta précipitamment & commanda qu'on appareillât pour mettre à la voile. Hastings en même-tems avoit convoqué sa troupe. Il ne lui fit pas de longs discours. *On a trahi le Roi*, leur dit-il. *Suivez la loi du vainqueur. Allez joindre le Comte de Varvick. Mais réservez le cœur à votre Souverain, pour retourner à lui quand il sera tems.* Il donna

— quelques autres ordres dans le
 1470. camp, puis courut au galop se
 jeter dans un des deux bâtimens
 Hollandois, qui mirent aussitôt
 à la voile aussi-bien que celui où
 étoit Edouard.

Tel étoit l'usage dans les guerres civiles d'Angleterre, que les chefs seuls éprouvoient la furie & la vengeance du victorieux. Les simples soldats disposés à suivre la loi du plus fort, ne couroient aucun risque. Les prisonniers étoient même élargis sans rançon. Edouard l'avoit souvent pratiqué. Au premier signe de la victoire il montoit à cheval & crioit, *main basse sur les chefs. Qu'on épargne le peuple.*

Suivant cette méthode, toute l'armée d'Edouard passa sous les enseignes de Varvick, qui se vit à la tête de cent mille hommes & qui vit tous les peuples empressés à se soumettre & à pren-

dre pour loi sa volonté. Cette
 armée qui grossissoit encore dans
 sa route, s'avançoit vers Lon-
 dres Enseignes déployées & n'a-
 voit pas lieu de craindre qu'on
 lui résistât. On n'y reconnoissoit
 plus que Varvick pour Maître.
 Tous les amis & tous les parti-
 sans d'Edouard fuyoient à l'envi.
 La Reine Elizabeth se hâta de
 gagner les franchises de Vef-
 minster, asile inviolable, où plu-
 sieurs personnes de qualité la sui-
 virent. On ouvrit ensuite les por-
 tes au Comte de Varvick.

1470.

*Com. l. 3.**c. 6.*

Ce fut le 13. d'Octobre qu'il
 entra dans Londres, suivi d'une
 armée de cent mille hommes &
 aux acclamations de tout un
 grand peuple qui ne se pouvoit
 lasser de le voir & de l'admirer.
 Il alla sur le champ avec les
 principaux chefs, dans la Tour
 de Londres en tirer le Roi Hen-
 ri VI. qui y languissoit depuis

1470. 12. ans. C'étoit ce même Warwick qui l'y avoit mis & qui dans ce tems-là l'enfermant dans cette obscure prison , avoit marché devant lui en criant que c'étoit un traître, un ennemi de l'Etat, un criminel de léze - Majesté. Aujourd'hui il publioit que c'étoit son Roi & le légitime Monarque d'Angleterre. En cette qualité il le conduisit au Palais Royal de Wesminster, le fit asseoir sur son Trône, lui rendit & lui fit rendre les hommages de tous les Seigneurs. Cérémonie à laquelle le Duc de Clarence étoit présent. Ce Duc les rendit le premier, malgré la répugnance invincible qu'il y avoit & malgré la douleur secrète qui le dévorait en voyant sa Maison renversée du Trône & celle de ses mortels ennemis l'occuper. Remords tardifs sur un événement qu'il auroit dû prévoir depuis

puis long - tems & que la part qu'il venoit d'y avoir , rendoit plus cuisant encore. 1470.

Henri VI. ressentit une joie bien vive de se voir remplacé sur le Trône & de pouvoir se flatter de revoir encore la Reine qu'il avoit toujours aimée si tendrement , & le Prince de Galles son fils unique , rendu à la fortune pour laquelle il étoit né. Mais on peut dire qu'il goûta moins qu'un autre cette heureuse Révolution. Soumis à la Providence & ayant reçu son adversité de sa main , il s'en étoit fait un mérite devant Dieu & s'étoit apprivoisé avec elle. Sentimens dignes d'un parfait Chrétien , mais assez rares dans un Roi. Aussi n'en avoit - il jamais bien sçu remplir les fonctions dont une si longue captivité l'avoit encore rendu moins capable.

1470.

Tous les Anglois étoient faits d'étonnement à un spectacle si bizarre & si prodigieux. Ils regardoient avec admiration ce fameux Comte de Varvick qui faisoit tant de fois le destin de l'Angleterre & qui en changeoit les Souverains à son gré. On se ressouvenoit qu'il avoit en 1458. détrôné Henri pour lui substituer Richard Duc d'Yorck : que touché d'une pitié généreuse, il avoit fait laisser le Trône à Henri pendant sa vie, en l'assurant à la postérité de Richard : que la Maison de Lancastre s'étant soulevée contre cet arrangement, il l'en avoit punie en privant encore une fois Henri de la Couronne & en la mettant sur la tête d'Edouard. Celui-ci par son ingratitude s'étant aussi rendu indigne de ses bienfaits, il l'en avoit d'abord puni par la prison & venoit de consommer le châtiment en lui arrachant le

Sceptre & en le rendant à Henri. —————

C'étoit pour la quatrième fois 1470.

qu'il avoit changé l'ordre du Trône & qu'il en avoit disposé.

Aussi l'appella-t-on alors d'une commune voix, *le Faiseur de R. Thoiras:*

Rois. Surnom glorieux parmi les hommes éblouis de l'éclat de tant de puissance, mais incompatible avec la justice. Il ne se pouvoit que le droit fût égal entre les deux Maisons d'Yorck & de Lancastre. Varvick le connoissoit mieux que personne & ne consultoit que ses passions en se jouant ainsi du sort des Rois.

Tout applaudit au Conquérant. En onze jours l'Angleterre *Com. l. 3. c. 5.*

fut soumise & reconnut Henri VI. L'Irlande suivit le torrent & au-delà de la Mer. Vauclet ne balançoit pas à se déclarer pour Henri, justifiant par-là sa précédente conduite & la fidélité qu'il

Ch. 6.

1470.

avoit conservée au fond de son cœur pour son patron. Un quart-d'heure produisit la Révolution de Calais. A peine y apprit-on la proclamation d'Henri, qu'avec une incroyable ardeur & une plus grande célérité on prit l'écharpe rouge. Chacun arbora sur son bonnet le *ravestire d'or*, espece de fleur attachée au bout d'un petit bâton noir, qui étoit la livrée de Varvick. La haute noblesse la prit d'or, & ceux dont le rang ou la fortune ne permettoit pas de l'avoir de ce métal, la prirent de drap; c'étoit à qui paroîtroit le plus attaché à Varvick; personne ne réclama pour Edouard.

Rayin Th.

Il étoit nécessaire de faire légitimer la Révolution. Varvick fit aussitôt convoquer le Parlement. Ce grand Corps si redoutable aux Rois, foible & désarmé, se conforma sans balancer

aux vûes & aux intérêts d'un vainqueur qui étoit à la tête d'une puissante armée. Il proscrivit tous les droits de la Maison d'Yorck , déclara Edouard usurpateur & traître , rétablit Henri VI. sur le Trône , assura la Couronne à sa postérité , au défaut de laquelle il y appella le Duc de Clarence & ses enfans : Varvick & ce Duc furent nommés & reconnus pour Régens du Royaume. Les droits & le nom d'Edouard parurent abolis. La Reine Elizabeth sa femme accoucha dans son azile de Westminster & y mit au monde un fils qui né sous de si tristes auspices , paroissoit destiné au sort le plus funeste & ne le remplit que trop dans la suite.

Tout prévenu qu'étoit le Roi pour le mérite & l'habileté du Comte de Varvick , il ne s'attendoit pas à un succès si rapide.

1470.
C. scand.

Quel Royaume aussi vaste, en effet, fut jamais conquis en si peu de tems, sans combat & sans effusion de sang? Le Roi en fut pénétré de joie. Il voyoit une Maison amie & qui le touchoit de si près, rétablie sur le Trône d'Angleterre; il considéroit avec complaisance le Duc de Bourgogne son ennemi, privé des secours de cette Couronne & il pouvoit se flatter lui-même de les obtenir. Il lui sembloit que ce Prince ne seroit plus en état de lui résister. La premiere démarche de Varvick fut de délivrer sans rançon & de renvoyer en France tous les François prisonniers en Angleterre. La seconde fut de faire saisir tous les effets des Bourguignons & de faire passer à Calais quatre cens hommes qui se jetterent dans le Boulonnois & y enleverent du bétail, seulement pour faire con-

Com. l. 3.
c. 6.

noître ce que le Duc devoit attendre de l'avenir.

1470.

Des Ambassadeurs arriverent *Chr. scand.* ensuite auprès du Roi pour l'instruire du détail de la Révolution, inviter la Reine Marguerite & le Prince de Galles à passer en Angleterre & renouveler avec la France l'alliance la plus intime. Le Roi la signa & la fit publier solennellement à Paris le 24. d'Octobre. Le commerce fut rétabli entre les deux Nations. Tous les ports furent ouverts aux Anglois. On n'excepta du traité, qu'Edouard & ses complices. Il n'y étoit appelé qu'Edouard de la Marche.

Le bruit s'étoit répandu que ce Prince étoit mort, c'eût été un bonheur pour lui; mais il devoit encore servir d'exemple à la postérité, instruire qu'un Roi peut être réduit à la plus affreuse extrémité. Il s'étoit jetté dans le

Le Roi E.
douard se
sauve en
Flandre.

Com. l. 3

c. 5.

1470.

petit bâtiment Anglois qu'il avoit trouvé à la rade de Limas, avec le Duc de Glocester, le Lord Hastings & environ sept à huit cens Seigneurs ou Officiers qui ne pouvant pas tous tenir dans ce petit Vaisseau de transport, s'étoient partagés dans les deux Hurques Hollandoises qui l'accompagnoient. L'équipage de ces trois petits bâtimens montoit environ à sept cens hommes. Mais leur nombre loin de favoriser les passagers, leur étoit un désavantage. Tout ce monde étoit sans provisions, ils s'y étoient tous jettés en habits de guerre, sans argent & sans sçavoir trop que devenir. Quelle extrémité pour un grand Roi, qui pendant onze ans n'avoit vû que des prospérités & qui s'étoit livré sans mesure à tous les plaisirs. Quelles réflexions ne devoit-il pas faire sur sa négligence, sur sa

folle confiance, sur ses dangers
présens, sur la vûe d'un avenir 1470.
terrible.

Les Pilotes prirent la route de Flandre, le vent les avoit pouffés vers les côtes de Hollande, lorsqu'ils apperçurent huit bâtimens Ostrelins qui les poursuivoient. C'étoient des Armateurs Flamans qui toute cette année avoient couru sur les François, sur les Anglois & leur avoient causé de très-grands dommages. Ils ne respectoient point l'alliance du Duc de Bourgogne avec l'Angleterre. Amis de leur seul intérêt, espece de Forbans qui pilloient amis & ennemis, ils se félicitoient de la nouvelle prise qui se présentoit & qui vraisemblablement ne pouvoit leur échapper. Edouard avoit beaucoup d'avance sur eux, mais leur légèreté leur faisoit croire qu'ils l'atteindroient bientôt. Ils ne

1470. purent cependant y parvenir qu'après que ce Prince avec son escadre délabrée, ayant côtoyé la Hollande, arriva sur les côtes de Frise & à la vûe de la ville d'Almaër, où la Marée s'étant retirée, laissa presque à sec ses bâtimens qu'on fut contraint de mettre à l'ancre. Les Pirates par la même raison ne purent avancer, mais ils voyoient leur proie devant eux & ils n'attendoient que le retour de la Marée pour s'en saisir. Ils s'étoient approchés des trois bâtimens le plus près qu'ils avoient pu.

Com. ibid. Edouard au milieu de ce péril se rappelloit avec de cuisans remords, sa conduite passée. Que pouvoit-il alléguer au Duc de Bourgogne & à ses autres alliés sur une chute si prompte & si peu prévûe? *Qu'il ne croyoit pas que cela dût arriver. Quelle excuse pour un Prince sensé? Les*

Souverains doivent profiter de cet exemple pour craindre sans honte ce qu'il est raisonnable de redouter. Les gens sages sçavent qu'il y a de la prudence, de l'honneur même à craindre à propos ; cette crainte fait prendre de justes précautions. Heureux le Prince qui a auprès de lui un sage Ministre en qui il a confiance, à qui il permet de lui dire la vérité, de lui annoncer les périls qu'il doit craindre pour lui & pour son Etat.

1470.

Le plus pressé alors pour Edouard étoit de ne pas tomber entre les mains des Pirates Ostrelins, gens peu sensibles à la générosité & qui ne se piquoient pas de respecter la vertu malheureuse. Il se hâta de mettre quelques gens à terre pour aller implorer le secours des Magistrats d'Almaër. Comme leurs mouvemens pouvoient être tardifs, *Rapin Th*

1470. qu'il voyoit les Pirates attendre impatiemment le retour de la Marée, il fit de fréquens signaux pour instruire de son péril les habitans & hâter leur secours.

Com. ibid. La Grutuse, (a) Gouverneur de Hollande, visitoit alors son Gouvernement & se trouva dans cette ville. Etonné de voir arriver dans cet état un Prince si puissant, il comprit aisément son malheur; il ne balança pas à lui rendre tout ce qui étoit dû à sa dignité & à la qualité de beaufrere de son Maître. Il envoya d'abord des défenses séveres aux Commandans des Ostrelins d'approcher des bâtimens Anglois & de leur faire aucun tort. Il courut ensuite lui-même sur le port & reçut Edouard avec tout le res-

(a) Louis de Bruges, Seigneur de la Grutuse, Prince de Stentuee, Chambelan du Duc de Bourgogne, Chevalier de la Toison, Lieutenant-Général de Hollande, Zélande & Frise.

peût qu'il en auroit pu attendre dans sa plus haute fortune.

 1470.

Cette troupe fugitive débarqua avec une grande joie. Indépendamment du danger où elle étoit, la Mer l'avoit extrêmement fatiguée; il y avoit près de deux jours qu'elle n'avoit mangé. Edouard qui se trouva hors d'état de récompenser le Patron du Vaisseau, ôta de dessus son corps sa robe fourée de martre zibeline & la lui donna, en l'assurant que si la fortune le mettoit en état de suivre les mouvemens de sa reconnoissance, il se souviendrait du service qu'il lui avoit rendu.

Il n'y eut forte de secours que la Grutuse ne donnât à ce Prince & à cette Cour affligée; il leur envoya du linge & des habits, pourvut à leur subsistance & dès le lendemain conduisit à la Haye Edouard, le Duc de Gloucester

*Chronique
de 1400.*

1470. & quelques-uns des principaux
Comines, 11. d'Octobre. La Grutuse don-
ibidem. na avis au Duc, pour-lors à He-
 din avec le Duc de Gueldres,
 de l'arrivée d'Edouard & de la
 réception qu'il lui avoit faite.

Le Duc deux fois frere d'ar-
 mes d'Edouard, lié par les traités
 les plus authentiques, comptant
 sur lui pour le soutenir contre la
 France ; enfin ayant épousé sa
 sœur, Princesse vertueuse qu'il
 aimoit tendrement, fit céder tous
 ses sentimens à une basse politi-
 que & à la crainte de se voir at-
 taqué par deux Puissances for-
 midables. Il ne parut pas même
 qu'il soutînt de grands com-
 bats en faveur du malheureux
 Edouard. Au premier bruit de
 la Révolution d'Angleterre, il
 s'en étoit répandu un que ce
 Prince étoit mort ; le Duc se fe-
 roit promptement déterminé à

l'oublier & à se ressouvenir seulement qu'il étoit petit-fils d'une Princesse de Lancastre (a), raison qu'il croyoit suffisante pour se racommoder avec Henri VI. & pour apaiser le Comte de Varvick : sur-tout ayant à sa Cour les Ducs d'Excester & de Somerset, à qui il avoit donné si long-tems azile & sur qui il comptoit pour faire sa paix. Défaubusé bientôt de ce faux bruit, il se livra à la plus vive frayeur & ne sçut plus quel parti prendre. Il n'osoit secourir Edouard & il n'osoit l'abandonner; il craignoit Varvick, il craignoit Louis XI.

Peu avant la chute d'Edouard le Roi venoit d'enlever un puissant allié au Duc. Quelque envie qu'il eût de l'attaquer, il

Second
traité avec
les Suisses.

(a) Philippe de Lancastre, sœur du Roi Henri IV. femme de Dom-Juan I. Roi de Portugal & mere de la feue Duchesse de Bourgogne.

1470. avoit attendu à régler ses mouvemens sur les succès de Warwick. Après l'avoir vû partir pour l'Angleterre, il étoit revenu en Touraine, ou sous l'apparence d'un calme profond & d'une douce oisiveté, il accéléroit l'exécution de ses projets & ne laissoit pas de donner ses soins aux affaires du dedans.

Foucaud VIII. Vicomte de Rochéhouard étant mort sans laisser de fils, le Roi employa son autorité pour procurer cette succession à quelque Seigneur qui lui fût attaché; il favorisa Ponville (a) dans la recherche qu'il faisoit d'Anne, fille unique & héritière de Foucaud. A l'abri de cette protection, Ponville épousa la Vicomtesse & prit le

(a.) Jean de Ponville, Vicomte de Breuil-
lez, Sénéchal de Saintonge, Gouverneur de
Saint-Jean-d'Angely. Son contrat de mariage
est du 21. d'Août.

nom & les armes de cette illustre Maison qui subsistoit avec éclat depuis le neuvième siècle. Il commença la seconde race de Rochéchouard, la première se perpétuant dans les branches de Bourdet, de Jars & de Chandénier. 1470.

Le Roi parcouroit toujours cette délicieuse Province de Touraine. Il alla en pèlerinage à Notre-Dame de Selles en Berry, & y fit quelque séjour. Revenu à Tours, il y apprit les progrès de ses Envoyés en Suisse, qui à l'insçu du Duc de Bourgogne, avoient habilement négocié avec les six Cantons (a) qui s'étoient engagés par un traité à ne permettre aucune levée de troupes & à ne donner aucun secours contre le Roi, sur-tout à ce Duc.

Chr. scand.
Observ.
sur les
Mém. de
Com.
Traité avec
les Suisses.

(a) Il n'y en avoit alors que ce nombre, Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Schwitz & Unterwald.

1470. Le Roi de son côté promettoit de ne jamais l'aider contr'eux, il ne se faisoit pas de violence. Les Cantons envoyerent des Ambassadeurs au Roi pour jurer le traité & le lui faire jurer. Ce fut à Tours le 21. de Septembre. Les anciennes confédérations furent aussi renouvelées. Le Duc de Bourgogne ne fut point attentif à traverser cette négociation étant entierement absorbé dans les affaires d'Angleterre.

La Reine
Marguerite
d'Angleter-
re à Paris.
Chr. scand.

Le Roi reçut à Tours des Ambassadeurs du Roi de Castille avec qui il renouvela le 4. de Novembre les anciennes alliances des deux Couronnes. La Reine d'Angleterre étoit encore auprès de lui. Elle y reçut de nouveaux Députés de Varvick qui l'instruisoient de ses progrès en Angleterre, que tout le Royaume étoit soumis au Roi Henri VI. & jouissoit d'un calme

profond. Ils l'invitoient à venir
au plutôt partager la fortune de
son époux & de lui amener le
Prince de Galles. La confirma-
tion de ces prospérités augmenta
la joie & les espérances du Roi.
Il renouvela par-tout le Royau-
me les ordres d'en rendre graces
à Dieu & d'en faire de nouvelles
réjouissances. On chanta le *Te*
Deum. Par-tout on fit des pro-
cessions générales. Le bonheur
de l'Angleterre sembloit être de-
venu le bonheur des François.
Il sembloit que l'antipathie des
deux nations eût expiré.

La Reine d'Angleterre ne per-
dit pas de tems à disposer son dé-
part. Elle quitta Tours & se ren-
dit à Paris pour s'approcher de
la Normandie , où elle devoit
s'embarquer. Une foule de No-
blesse Françoisse l'escortoit , qui
avoit à sa tête le Comte de Ven-
dôme Prince du Sang & le Sei-

1470.

gneur de Chatillon. Elle menoit avec elle le Prince de Galles son fils, la Princesse sa femme, le petit Clarence qui n'avoit pû suivre son pere, Miladi Vilcher & plusieurs autres Dames Angloises. Elle entra dans Paris par la porte S. Jacques & alla loger au Palais. On lui rendit tous les honneurs dûs à une Reine, tante du Roi. Tous les corps allerent au-devant d'elle, & l'Evêque de Paris à la tête de son Clergé.

C'étoit un spectacle digne d'admiration. On regardoit avec étonnement cette Reine si longtems le jouet de la fortune, qui ne lui avoit jamais cédé & qui en triomphoit enfin. Elle étoit encore dans la force de son âge, bien faite & avoit un air Majestueux. La joie brilloit dans ses yeux. Elle espéroit bientôt aller revoir son époux, s'asseoir de nouveau sur le Trône & l'assurer

à ce fils si digne de l'occuper.

Elle croyoit être à la fin de ses malheurs & être reconciliée avec la fortune, ne songeant pas que plus elle accable de faveurs, plus on doit se défier de son inconstance. On hâtoit dans les ports de Normandie les préparatifs de son départ. Mais la saison y paroissoit contraire, & il falloit attendre l'escadre Angloise qui devoit la venir prendre.

Ce torrent de prospérités épou-
ventoit toujours le Duc de Bour-
gogne qui se voyoit à la veille
d'être attaqué par le Roi. Qu'al-
loit-il devenir, si ce Prince dis-
posoit des forces de l'Angleterre?
Le Duc n'en pouvoit douter. Le
premier soin de Varvick après
son entrée dans Londres avoit
été de faire commencer les hos-
tilités dans le Boulonnois. Il ap-
prit de plus qu'il y avoit 4000.
hommes commandés pour des-

1470.

Le Duc de
Bourgogne
reconnoît
Henri VI.

cendre à Calais & attaquer la Picardie Bourguignone ou la Flandre. Pour conjurer cet orage il envoya ordre à Comines d'aller trouver Vaucler à Calais, & de renouveler à quelque prix que ce fût l'alliance avec l'Angleterre. Il nomma pour l'accompagner deux Gentilshommes du parti de Lancaſtre, de ceux qu'il avoit ſi longtems protégés dans ſa Cour pendant la proſpérité de la Maïſon d'Yorck, & qui ſembloient être engagés par honneur & par reconnoiſſance à le réconcilier avec Henri VI. Comines avant la dernière Révolution alloit & revenoit librement à Calais ſans ſauſconduit. Les affaires ayant changé de face & le Boulonnois étant rempli de coureurs Anglois, il ſ'arrêta à Tournehem, château ſitué auprès de Guines, & de-là envoya deux Couriers l'un à Vaucler pour

1470.

*Com. l. 3.
c. 6.*

avoir un saufconduit , l'autre au Duc qui étoit toujours à Hedin pour lui représenter le péril & recevoir ses ordres.

1470.

Le Duc pour réponse lui envoya son anneau comme pour lui servir de lettre de créance , & lui manda de continuer son voyage sans s'arrêter au danger qu'il pouvoit y avoir , l'assurant que si par hasard il étoit arrêté , le Duc ne perdrait pas un moment à le racheter , mais qu'il étoit essentiel qu'il entrât en liaison avec les Ministres d'Henri VI. Comines comprit aisément que le Duc s'embarassoit peu d'exposer & la vie & la liberté de ses serviteurs. Quoiqu'il ne comptât peut-être pas trop sur la régularité de sa promesse , il se rendit à Guines aussitôt que Vaulcler lui eût fait sçavoir qu'il pouvoit venir à Calais à son ordinaire , & qu'il seroit bien reçu,

1470.

À Guines le Gouverneur fit peu d'attention à Comines. Il ne lui offrit point son logement au château comme il avoit fait les autres fois. Mais il combla d'honneur & de politesses les deux Gentilshommes Lancastriens qui l'accompagnoient. Lorsque Comines approcha de Calais, personne ne vint au devant de lui, quoiqu'on eût observé ce cérémonial aux autres voyages qu'il y avoit fait. On le logea sans aucune distinction & l'on fit à la porte de sa maison un très-grand nombre de croix blanches en dérision du parti d'Yorck, outre des libelles en vers qu'on y attacha dont le sens étoit que le Roi Henri & le Comte de Varvick n'étoient qu'un & n'avoient plus que les mêmes intérêts.

Comines ne se trouvant pas trop en sûreté à Calais & y craignant une insulte, envoya un
expres

expres à Gravelines qui n'en est qu'à cinq lieues , & manda au Gouverneur d'arrêter tous les Marchands Anglois qui étoient dans sa ville & tous les effets qu'ils pouvoient y avoir. Le prétexte étoit les représailles des courses faites dans le Boulonnois, mais Comines vouloit aussi par-là pourvoir à sa conservation. Le Gouverneur exécuta son ordre.

Vaucler pria Comines à diner avec les principaux Officiers de sa garnison. Il s'excusa d'avoir quitté le parti d'Edouard & du Duc de Bourgogne sur son attachement à la personne de Varvick à qui il devoit son établissement. Les autres Officiers, ceux mêmes qu'on croyoit auparavant les plus dévoués à la Maison d'Yorck, se licentierent en paroles outrageuses contre Edouard, soit qu'ils suivissent leur inclina-

tion, soit que la politique leur
 # 470. inspirât un procédé si bas.

Comines qui avoit son instruction & qui sçavoit les intentions de son maître, ne se formalisa de rien. Il leur dit, quoiqu'il sçût le contraire, qu'Edouard étoit mort, & que la nouvelle en étoit par-tout répandue. Mais que sa vie ou sa mort étoient indifférentes, qu'il n'occupoit plus le Trône, & que le Duc de Bourgogne n'avoit plus d'engagemens avec lui : que son alliance ne regardoit que la couronne d'Angleterre & le Prince à qui les Anglois l'auroient déferée : que quatre des principales villes d'Angleterre étoient garants du traité, & que dans cette vûe il venoit au nom du Duc le renouveler avec le Roi Henri, tel qu'il avoit été conclu avec Edouard ; que le Duc prénoit ce parti d'autant plus volon-

DE LOUIS XI. *Liv. III.* 411
tiers qu'il étoit lui-même du sang
de Lancaſtre. 1470.

Vaucſer qui ne cherchoit qu'à diminuer le nombre des ennemis d'Henri VI. goûta ces propoſitions. Il y eut quelques obſtacles de la part des Marchands établis à Calais, qui ayant appris l'arrêt de leurs confreres de Gravelines & de leurs marchandises, faiſoient grand bruit & demandoient qu'on arrêtât Comines. Vaucſer n'y eut aucun égard.

On renouvela l'alliance entre l'Angleterre & la Bourgogne ; on ne fit que copier le dernier traité, où au lieu du nom d'Edouard, on mit celui d'Henri. A l'égard de ce qui s'étoit paſſé à Gravelines tout fut réparé. Vaucſer conſentit auſſi à rendre le bétail qui avoit été enlevé dans le Boulonnois, ou du moins l'eſtimation.

On envoya le traité à Londres

S ij

1470.

pour l'y faire ratifier. Varvick n'en avoit pas d'envie. Il se souvenoit des dangers que lui avoit fait courre le Duc. Il craignoit encore sa puissance & qu'il ne secourût Edouard dont la mort n'étoit pas encore assurée. Indépendamment de ces raisons qui n'étoient que trop solides, depuis l'entrevûe de Hedin il avoit toujours haï le Duc; mais il sacrifia son ressentiment au bien de l'Etat. Tous les Marchands de Londres, dont le fort du commerce étoit au Pays-Bas, se donnerent de grands mouvemens pour rétablir l'intelligence entre les deux Nations : on renvoya la ratification & Comines retourna auprès de son Maître vers la fin de Novembre. Le Duc témoigna une extrême joie, étant toujours à la veille d'être attaqué par les François.

Le Duc
rassure se-

Ce fut un grand chagrin pour

Edouard d'apprendre la conclusion de ce traité qui sembloit lui ôter toute espérance. Vivant, mais comme mort, il étoit caché dans le fond de la Hollande. Il n'osoit paroître en public & ne prévoyoit que des malheurs, s'il en pouvoit être encore pour lui après la perte d'une Couronne. Il obtint la permission de s'approcher de Hedin où étoit le Duc. Dans le tems qu'il s'avançoit vers cette ville, le Duc fit un voyage en Hollande pour quelques affaires qui concernoient le gouvernement de cette Province. Edouard arriva à Hedin le 28. de Novembre, mais il n'y trouva plus le Duc.

La Duchesse l'y vint voir & amena avec elle la Princesse de Bourgogne sa belle-fille. L'entrevûe du frere & de la sœur eut quelque chose de triste & de consolant. Edouard avoit perdu une

1470.

Couronne, mais il se flattoit encore de la recouvrer & la Duchesse sa sœur lui fit espérer que le Duc ne l'abandonneroit pas. Il falloit user de grandes précautions. Elle lui apprit que le Duc avoit ordonné qu'on lui payât six cens florins par mois pour son entretien. C'étoit toujours des gages de sa bienveillance.

Le Roi
déclare la
guerre au
Duc de
Bourgogne.
Comines,
l. 3. c. 1.

Le Roi ne craignant plus rien de l'Angleterre, ayant sujet au contraire d'en attendre du secours dans un besoin, ne différa plus à mettre en exécution les projets qu'il formoit depuis long-tems contre le Duc. Tout le favorisoit. Le calme profond dont ses peuples jouissoient, ses apprêts faits depuis long-tems, sa parfaite intelligence avec Monsieur qui depuis la naissance du Dauphin n'étant plus héritier présomptif de l'Etat, avoit plus d'intérêt de ménager les bonnes

graces du Roi. On croit que ce fut pour être mieux servi dans les expéditions qu'il méditoit, que le Roi mit la dernière main à son nouvel établissement des Postes en augmentant le nombre des couriers, sur-tout pour l'Orléannois, l'Isle de France & la Picardie. Il avoit toujours sur le cœur l'ignominie de Peronne. Il s'en vouloit relever par une vengeance éclatante, & de plus, il vouloit reconquérir les Places de Somme, pénétrer même dans le cœur des Pays-Bas où le Connétable lui répondoit d'une révolution.

1470.
*Com. liv. 3^e
chap. 2.*

Ch. 14

Le Connétable pouvoit bien en effet y avoir quelques intelligences. Il avoit promis au Roi de le rendre maître en un jour de Saint-Quentin, d'Amiens & d'Abeville. Les autres courtisans n'avoient pas été moins prodigues en promesses. L'un lui

1470.
Boulainvilliers, de l'ancien Gouvern. des François.
Com. L. 3.
s. 1.

répondoit d'une ville , l'autre d'une autre. Le Connétable avoit poussé les assurances jusqu'à répondre sur sa tête des villes de la Somme. Par des discours si vifs & si flatteurs ils avoient déterminé le Roi à entreprendre cette guerre. Timide encore plus qu'intéressé & que vindicatif, il n'eût osé s'y engager, s'il n'eût cru faire que de médiocres conquêtes , & si sur leurs paroles trompeuses il n'eût pas cru enlever au Duc la Picardie & une partie des Pays-Bas , pour n'avoir plus dans la suite à redouter sa puissance.

On a déjà expliqué ailleurs les différentes vûes qu'avoient ces Conseillers qui flatoient avec tant de soin l'ambition & la vengeance que méditoit le Roi. Les uns croyant ce Prince très-irrité contre le Duc de Bourgogne & avide de s'agrandir , parloient

ainsi pour lui plaire , langage trop usité auprès des Rois : les autres trouvoient leur propre avantage à la guerre , soit pour s'y avancer , soit pour conserver leurs emplois. Quelques - uns enfin , & de ce nombre étoient tous les grands Officiers de la Maison du Roi , le pouissoient à cette entreprise pour l'occuper & se procurer à eux-mêmes du repos : le génie inquiet & remuant de ce Prince le portant dans le calme à tourmenter les autres & à se tourmenter lui-même.

Le Connétable avoit tous ces motifs. Il vouloit plaire au Roi , il vouloit se conserver ses appointemens , obtenir le Gouvernement des Places qu'on prendroit , enfin se rendre nécessaire & empêcher le Roi de l'inquiéter ; mais il avoit un projet plus profond , plus digne de sa poli-

1470.

— tique & de son intelligence : il avoit concerté ce projet avec Monsieur, avec ses favoris & avec le Duc de Bretagne. Ils vouloient tous forcer le Duc de Bourgogne à donner en mariage la Princesse sa fille à Monsieur. Par-là ils opposoient au Roi une digue qui le contiendrait toujours. Ils élèveroient Monsieur à un tel degré de puissance qu'il iroit presque de pair avec le Roi & qu'il seroit en état de les protéger contre lui. Qu'auroit pu faire en effet Louis XI. si les forces des deux Bourgognes & des Pays-Bas, celles de la Bretagne & de la Guyenne, eussent été réunies contre lui avec celles du Connétable & de tous les mécontents du Royaume ? Il lui eût fallu fléchir sous le joug, devenir un Roi précaire & ne plus regner que selon leurs intérêts & leur caprice.

Pour faire réussir ce dessein, ils s'étoient proposés de réunir toutes leurs forces à celles du Roi, de les tourner contre le Duc, de l'accabler par un excès de puissance, de le forcer enfin à se jeter entre les bras de Monsieur & à lui donner la Princesse sa fille. Alors Monsieur secouru des autres Princes, eût embrassé le parti du Duc & eût contraint le Roi de faire la paix aux conditions qui eussent convenu. Etrange maniere de s'insinuer dans les bonnes graces du pere & de la fille; mais peut-être n'y avoit-il que cet expédient pour déterminer le Duc à marier cette Princesse.

On l'avoit déjà plusieurs fois pressé de l'accorder à Monsieur. Le Duc avouoit qu'il ne pouvoit choisir un parti qui lui convînt mieux que le frere unique du Roi & l'héritier de la Cour

1470. — bonne, qu'un Prince aimable, d'un caractère doux & dont il dirigeroit les actions & les pensées. Il le promettoit toujours, rien n'étoit plus positif que ses paroles; mais ingénieux à trouver des défaites, il différoit & en éludoit sans cesse l'exécution. Il croyoit que sa fille le rendoit considérable à tous les Potentats & que c'étoit un moyen d'en obtenir tout ce qui convenoit à son ambition.

Com. liv. 3. Il étoit surprenant que tous ces Princes se liguaient ainsi contre le Duc de Bourgogne, qui n'avoit jamais employé sa puissance que pour les protéger & les défendre. Sans lui chacun d'eux eût été à la veille de périr. La reconnoissance n'est pas une vertu que les Grands pratiquent. Ils étoient eux-mêmes convaincus que dans tous les secours que le Duc leur avoit donnés,

il n'avoit eu en vûe que son propre intérêt. De plus, ils croyoient lui rendre un grand service en le forçant à marier sa fille si avantageusement.

1470.

Quels étranges ressorts faisoient jouer dans cette Cour l'ambition, la défiance & la crainte ! Elles engageoient les amis & les alliés d'un Prince à lui faire la guerre. Ils en servoient un autre tous prêts à le trahir. Le Duc ignoroit ses véritables ennemis ; le Roi, ce Prince si fin & si délié, étoit la dupe de ses courtisans & de ses Ministres, il travailloit contre lui-même dans le tems qu'il s'imaginoit que tout concouroit à le favoriser. Tel est le manége des Cours, tels sont les cœurs des hommes, toujours faux, toujours prêts à tout sacrifier à leur intérêt personnel & souvent à des projets chimériques.

Tout se préparoit pour com-
 mencer la guerre. Monsieur se
 1470. rendit à Tours avec sa Cour,
Comines,
l. 3. c. 1. suivi de cinq mille hommes d'Ar-
 mes qui se devoient joindre à
 l'armée Royale. Le Roi envoya
Ch. 2. Lescun inviter le Duc de Bre-
 tagne de le venir trouver. Il ne
 s'attendoit pas qu'il fît une ré-
 ponse si favorable, ignorant les
 motifs secrets qui faisoient agir
 tous ces Princes. Le Duc répon-
 dit qu'il fourniroit cent Lances
 Bretonnes & il se mit aussitôt à
 leur tête pour se trouver au ren-
 dez-vous. Dans ce même tems
 le Grand-Maître Damartin re-
 vint de son expédition d'Arma-
 gnac, amenant un corps de trou-
 pes qui prit sur le champ le che-
 min de la Picardie. Le Roi en-
 voya son artillerie à Paris &
 manda qu'il alloit s'y rendre pour
 tenir le Chapitre de son Ordre.
 C'étoit encore pour déguiser son

Pere An-
selme.

Chr. scand.

dessein & ne le faire éclore qu'au moment de l'exécution.

1470.

On ne sçait par quel motif le Duc de Bourbon envoya jusqu'en

Com. l. 3.

Hollande avertir le Duc de Bourgogne qu'il alloit avoir sur les bras toutes les forces de France & qu'on devoit attaquer en même-tems la Picardie & la Bourgogne. Etoit-ce jalousie des succès du Roi, crainte que sa puissance ne s'accrût trop, ou un reste de l'amitié qu'avoit produit entr'eux le mariage du Duc de Bourgogne avec la sœur du Duc de Bourbon ? Il ne paroît pas qu'il fût du complot du Connétable, ni que cet avis eût en vûe d'effrayer le Duc. Le Duc de Bourbon lui faisoit encore sçavoir que le Roi avoit des intelligences dans plusieurs villes de ses Etats & jusques dans sa Maison.

Le Duc s'embarqua dans le

1470. moment & revint en Artois, où plein de défiances il commença d'observer tous ceux qui l'approchoient, jusqu'à ses domestiques. Craignant pour Amiens, ville la plus exposée & où il avoit peut-être sçu qu'on avoit fait quelques pratiques, il en manda les Notables & leur découvrit ses soupçons. Il n'étoit que trop vrai qu'ils étoient coupables; mais ils sçurent si bien s'excuser & l'assurer si fortement de leur fidélité, qu'il les renvoya en liberté. Bientôt considérant la saison si avancée & ne voyant point d'armée en campagne, il suspecta l'avis du Duc de Bourbon & ne se donna pas les mouvemens nécessaires pour amasser des troupes.

*Mém.
de Com.
Preuves du
3^e. Livre.*

Il étoit bien plus près d'être attaqué qu'il ne pensoit. Le 3. de Décembre le Roi tint à Amboise une assemblée des Notables, &

y publia une déclaration qui annulloit le traité de Peronne, & 1470.
ordonnoit qu'on procédât à main armée contre le Duc de Bourgogne en vertu du résultat des *Com. L. 32*
derniers Etats de Tours, qui *c. 1.*
avoient confisqué les Provinces relevant de la Couronne. Cette déclaration délioit tous les Princes & Seigneurs François des engagements qu'ils pouvoient avoir pris avec le Duc en conséquence de ce traité. Elle faisoit une énumération de tous les crimes qu'avoit commis le Duc, même postérieurement à ce traité.

1°. Que les Armateurs Flamands avoient couru & pillé les côtes de France, & fait des descentes dans le Royaume.

2°. Qu'il s'étoit allié avec Edouard de la Marche, ennemi déclaré de la Couronne, & qu'il avoit reçu de lui l'ordre de la Jarretiere.

1470.

3°. Qu'en haine de la France & contre ses intérêts, il avoit négocié divers traités à Calais.

4°. Qu'il avoit fait saisir à Anvers les effets des Négocians François.

5°. Qu'au préjudice d'une instance pendante aux requêtes du Palais concernant la succession de Jean de Saveuse mort à Blois, le Duc avoit donné à Jacques de Saveuse, qui se prétendoit héritier de Jean, des lettres de marques pour s'emparer par représaille des effets des sujets du Roi en Bourgogne & en Flandre. Enfin que du côté de la Somme il avoit fait diverses usurpations sur le domaine du Roi.

Contrat de
mariage de
Madame
Anne avec
le Marquis
du Pont.

*Pere An-
selme.*

Au milieu de ces bruits, au fort de ces préparatifs de guerre on parloit de mariage à la Cour. Le Roi desiroit s'attacher plus étroitement la Maison d'Anjou, qui depuis la guerre du bien pu-

blic ; lui avoit rendu des services essentiels. Le Duc de Calabre fils aîné du Roi de Sicile , & cousin du Roi , n'avoit qu'un fils qui indépendamment de ses droits sur les Couronnes de Naples & d'Aragon , devoit hériter de la Principauté de Catalogne , des Duchés de Lorraine , d'Anjou , de Bar & du Comté de Provence desquels sa maison étoit en possession. Ce jeune Prince se nommoit Nicolas d'Anjou , & on lui avoit donné pour appanage le Marquisat du Pont-à-Mousson en Lorraine. Bienfait , âgé seulement de 22. ans , il ne lui manquoit que les occasions de se signaler. Le Duc son pere étoit à Barcelonne adoré des Catalans , qui vouloient toujours chasser du Trône d'Aragon le Roi Dom Juan II. & y placer la Maison d'Anjou. On avoit déjà versé bien du sang pour cette

1470.

querelle , & le Duc s'y distinguoit par sa valeur & par sa conduite ; mais les fonds manquoient pour soutenir une si longue guerre , & sans le secours du Roi il y avoit lieu de craindre qu'il ne fallût l'abandonner. Le Duc de Calabre pour se ménager ce secours , fit sonder le Roi sur la conclusion du mariage du Marquis du Pont , proposé & comme arrêté l'année précédente. Ce Duc apprit avec beaucoup de joie que le Roi étoit favorablement disposé. Cette affaire fut suivie avec vivacité.

*Du Tillet ,
Invent.
d'Anjou.*

Le Roi de Sicile donna ses pouvoirs le 27. de Novembre , & le Duc envoya les siens de Barcelonne. Il y a apparence que le jeune Marquis vint à la Cour. On passa le contrat de mariage , le Roi s'y engageoit de donner pour la dot 487500. livres , dont il devoit payer 60. mille livres.

*Du Tillet ,
Invent. de
Louis XI.*

comptant , & pour le reste on assigna des terres en Champagne produisant 15. mille livres Tournois de rente. Ce mariage étoit si fort du goût du Roi , qu'il mit le Roi René en possession de ces terres jusqu'à ce qu'il pût payer la somme stipulée , & il lui compta le 12. de Janvier les 60. mille francs. On remit la célébration du mariage jusqu'à ce que Madame qui n'avoit encore que neuf ans , eût atteint sa douzième année. Personne ne douta que ce ne fût une affaire terminée en voyant la dot de Madame en parti payée.

La bombe creva tout-à-coup contre le Duc de Bourgogne , mais d'une manière qui le jeta dans une grande frayeur. Baudouin Seigneur de Falais son frere naturel qu'il avoit toujours comblé de bontés , quitta sa Cour avec tous les Gentilshommes &

1470.

Le bâtard
de Bourgo-
gne em-
brasse le
parti du
Roi.
Com. l. 32

c. 1.

1470.

toutes les troupes qui dépendoient de lui. Il passa au service du Roi le 8. de Décembre , & embrassa ouvertement son parti , abandonnant sans en donner aucune raison sa patrie , son frere & son Seigneur. Baudoin étoit né en 1445. de Catherine de Fiesferies , l'une des maîtresses du feu Duc de Bourgogne Philippe le Bon , il avoit été élevé avec de très-grands soins & formé aux exercices convenables à sa naissance & à sa fortune. On ne sçait s'il fut mécontent de la modicité de son partage ou des manieres hautaines du Duc. Le Roi instruit de tout ce qui se passoit à sa Cour , & ne cherchant qu'à lui enlever ses plus fideles serviteurs , fut ravi de lui débaucher son propre frere & lui promit pour recompense le Comté d'Orbec en Normandie , dont il le mit en effet en possession.

*Pere An-
selme.*

On dit que Baudoin avant de quitter la Cour du Duc, tenta de l'empoisonner; mais les preuves n'en sont point établies. Le Duc entra en défiance de tout ce qui étoit autour de lui; il ne sçavoit plus à qui se fier, son embarras égaloit sa douleur. S'étant un peu remis, il fit publier que chacun eût à prendre les armes; il envoya promptement presque tous les Seigneurs qui étoient auprès de lui, faire des levées dans leurs Terres ou dans les Provinces voisines.

Deux mois auparavant, le Seigneur d'Argueil, fils aîné du Prince d'Orange (a), avoit aussi abandonné le parti du Duc. La chose avoit paru moins odieuse, l'usage étoit assez établi dans ce siècle que les vassaux changeoient de Seigneur, sans qu'on le leur imputât à perfidie. La raison de

1470.

*Mezeray.**Abr. chr.**Comines,**L. 3. c. 1.**Ch. 2.**Chr. scand.*

(a) Jean de Chalons.

1470.

cet usage n'est pas aisée à pénétrer. L'honneur & les sentimens sont de tous les siècles, il semble que la défection a toujours un caractère de noirceur qui réfléchit sur le coupable. Argueil étoit bien avant dans la confiance du Duc qui lui avoit fait épouser une sœur de feu la Comtesse de Charolois. Une marque que le Duc ne prit pas tranquillement cette défection, c'est qu'ayant auprès de lui les Ambassadeurs du Duc de Bretagne, qui étoient venus lui notifier le traité de Saumur, il déclara devant eux qu'Argueil, comme traître & perfide, avoit mérité de perdre corps & biens; en conséquence il donna sur le champ ses ordres pour qu'on rasât toutes les villes & châteaux qui lui appartenoient dans les Terres de son obéissance. Le Duc ne comprit pas alors toute la

la conséquence de la démarche d'Argueil. Le Roi continuoit à négocier avec le Duc pour l'amuser & l'empêcher de se tenir sur ses gardes. 1470.

La manœuvre de son frere naturel désilla ses yeux; elle fut suivie rapidement de plusieurs actes d'hostilités qui ne laisserent plus le Duc en suspens. Le Roi fit saisir & mettre en son pouvoir les Prevôtés de Vimeu & de Beauvoisis, pour être réunies à son Domaine. En même-tems le Grand-Maître s'étant rendu en Picardie à la tête des troupes, fit des courses sur les Terres du Duc, quoiqu'il n'eût point été défié, ainsi qu'on l'observoit alors. Le Connétable & le Chancelier s'étoient avancés sur la frontiere pour s'assurer des intelligences commencées avec les villes de Saint-Quentin & d'Amiens : le Grand-Maître qui

Prise de
S. Quentin.
*Lettre du
Duc de
Bourgogne
du 16. de
Janvier.*

*Com. liv. 3.
c. 2.*

*Preuves du
3e. Livre.*

1470. vouloit aussi coudre la peau du renard à celle du lion, écrivit à d'Arly, Gouverneur de Montdidier, pour le séduire & l'engager à livrer sa ville au Roi.

Chr. scand.
Pere An-
selme. Toutes les mesures étant prises avec les habitans de Saint-Quentin, le Connétable à la tête de deux cens Lances garnies & de quantité de Noblesse, à laquelle Baudouin de Bourgogne s'étoit joint, marcha droit à cette ville. Artus de Longueval avec un petit corps de Noblesse, prit les devans & y fut introduit. Le Connétable y entra le lendemain 10. de Decembre & y fit prêter serment aux habitans au nom du Roi. Cette importante Place la plus forte qui fût alors, celle sur laquelle le Duc comptoit le plus, fut prise sans coup férir. Le Roi s'applaudissant d'un si heureux commencement, fit chanter le *Te Deum* à Notre-Dame & fit ordon-

Com. l. 3.

c. 2.

Chr. scand.

ner des Prieres pour le succès de
cette guerre entreprise sans né- 1470.
cessité & contre la foi de tant de
traités.

Pour reconnoître les services *Mezeray*
du Connétable & l'animer à les *Abr. chr.*
lui continuer, il lui envoya les
provisions du Gouvernement de
Saint-Quentin, sans prévoir que
cette Place pouvoit être plus
dangereuse entre ses mains que
dans celles du Duc.

A la premiere nouvelle de la
prise de Saint-Quentin, le Duc *Com. l. 51*
tomba dans la consternation, *c. 2.*
d'autant plus qu'il se trouvoit
presque seul, tous les Seigneurs
de sa Cour & ses principaux Ca-
pitaines l'ayant quitté pour aller
faire des levées. Il craignoit la
suite de cette premiere conquête.
Il ramassa cinq cens chevaux &
s'avança jusqu'à Dourlens pour
veiller sur Amiens. On lui avoit
donné quelque éveil de trahison
sur cette Place. T ij

1470. *Chr. scand. Hist. des Ord. militaires.* Le Roi s'approchoit aussi de la Picardie. Il avoit mandé au Prevôt des Marchands & aux Echevins de Paris qu'il se rendroit incessamment dans leur ville, qu'il entendoit que tous les Princes & Seigneurs qui l'accompagneroient fussent logés à la craye. Il y arriva en effet au mois de Janvier, accompagné de la Reine, de Monsieur, de la Duchesse de Bourbon & de plusieurs autres Dames. Il y fit publier le ban, donna ses ordres pour faire hâter l'ouvrage aux Salpêtrieres & partit le 26. avec Monsieur pour Compiègne, où il avoit marqué le rendez-vous général. Toute son artillerie le suivoit & arriva peu de tems après lui à son armée.

Prise d'Amiens & autres conquêtes. Com. l. 3. c. 2. Il étoit vrai que les Agens du Roi travailloient à s'emparer d'Amiens par les mêmes voies qui avoient fait prendre Saint.

Quentin. Le Connétable avoit ébauché l'ouvrage & établi une correspondance avec les principaux habitans, enforte qu'il y avoit dans la ville un grand parti pour le Roi. Damartin continua le traité & le fit ratifier à Sa Majesté.

1470.

Le gros des habitans tenoit pour le Duc, & s'il eût eu plus de hardiesse ou de forces, il eût pû se conserver cette importante Place. Le Roi ayant envoyé un Officier d'Armes avec des lettres qui les exhortoient à se ranger sous son obéissance, non-seulement ils ne lui firent aucune réponse favorable, mais encore ils envoyèrent au Duc les lettres toutes fermées.

*Cabinet de Louis XI.
Lettre du 8. de Février 1470.
Com. ibid.*

L'armée Royale s'étant présentée peu de jours après devant Amiens, comptant sur les intelligences qu'on y avoit, les habitans en refuserent les portes. Les

1470.

partisans du Duc le pressoient vivement de s'y rendre & de venir par sa présence conserver cette belle & grande ville ; mais ayant avec lui si peu de gens de guerre , il n'osa tenter l'aventure & s'exposer à être assiégé par une armée si puissante. Il est des occasions où il convient de donner au hazard & d'étonner ses ennemis par une démarche hardie. Le Duc se contenta d'y envoyer son Maréchal des Logis ; ses partisans mécontents, voyant le Connétable au tour de leur ville qui pilloît & brûloit la campagne, se laisserent enfin persuader par le parti François, d'introduire dans leur ville ce premier Officier de la Couronne. C'étoit vers la fin de Janvier.

Le Duc effrayé & craignant que les autres villes n'imitassent la Capitale , ne se crut plus en sûreté à Dourlens. Il se retira

promptement à Arras, furieusement irrité contre le Connétable. Environné des parens & des amis de ce Seigneur, tout lui étoit suspect. Il regardoit même avec des yeux défiâns le Comte de la Roche (a) son autre frere naturel, dans la crainte qu'il n'imitât le Seigneur de Falais avec qui depuis long-tems une étroite amitié l'unissoit encore plus que le sang.

Le Roi au contraire au comble de ses vœux, devenu maître avec tant de facilité de deux villes si considérables, croyoit qu'à leur exemple les principales du Pays-Bas alloient se révolter & que les promesses du Connétable étoient au moment de s'accomplir. Il apprit presque en même-tems que Roye &

(a) Antoine de Bourgogne, Comte de la Roche en Ardenne, surnommé le grand Bâlard.

1470.

Montdidier avoient reçu les troupes, il s'avança aussitôt jusqu'à Ham avec Monsieur & le Connétable. De-là il envoya des Ingénieurs & des ouvriers pour fortifier & mettre en sûreté les Places conquises ; il écrivit à Paris pour qu'on en rendît grâces à Dieu. Il y eut le 4. de Février une procession solennelle où la Reine & la Duchesse de Bourbon assisterent. Cette procession alla à Notre-Dame, ensuite aux Carmes & enfin à Notre-Dame de Recouvrance.

Le Duc de Bourgogne fit un camp à Bapaume où il assembloit ses forces & où toutes celles qu'on levoit pour lui devoient se rendre. La tête de l'armée Royale marchoit déjà contre ce camp & y tenoit le Duc investi. Il y avoit de fréquentes escarmouches où les Bourguignons n'avoient pas l'avantage. On lui

enlevoit des convois qui apport-
toient des vivres à son camp. 1470

On étoit au commencement de
Février & dans une saison si
rude, que l'armée Françoisé ne
pouvoit pas faire de grands mou-
vemens.

En même-tems qu'on pressoit
le Duc en Picardie, on l'atta-
quoit du côté de la Bourgogne.
Le Comte Dauphin Gilbert de
Bourbon, Prince du Sang, y
étoit entré avec une armée. C'é-
toit un jeune Prince plein de feu
& de valeur, mais encore peu
expérimenté & qui ne se con-
duisoit pas avec prudence. Le
Roi avoit mis sous lui de bons
Lieutenans pour l'aider de leurs
conseils & modérer son ardeur;
le Comte de Cominges, Com-
bron de Charente & Guillaume
Cousinot. On voulut mettre en
pratique les mêmes ruses qui
avoient si bien réussi en Picar-

Guerre en
Bourgogne.
Combat de
Cluny.

Com. l. 3.

c. 3.

Pere An-

selme.

Chr. scand.

1470.

die. Paillard Maître des Comptes & Hesselin, Officier du Grenier à Sel, se rendirent à Auxerre où ils avoient des intelligences ; ils sommerent les habitants d'ouvrir leurs portes au Roi & de recevoir ses troupes. Goutier, un des principaux Bourgeois, favorisoit les Commissaires qui eussent réussi, s'ils eussent profité de l'irrésolution des Auxerrois. Ceux-ci demanderent quelques jours de délai & engagèrent les Commissaires à se retirer à Joigny, qui n'est qu'à six lieues d'Auxerre, pour y attendre le résultat d'une assemblée de Ville ; grande imprudence. On doit toujours craindre qu'un délai n'excite des remords à ceux qu'on presse de manquer à leur devoir. Les Ministres du Duc informés de ce qui se passoit, envoyèrent une bonne garnison à Auxerre. Il en coûta la vie à

Goutier ; les Bourgeois mandèrent aux Commissaires l'arrivée des troupes Bourguignonnes, & qu'ils vouloient vivre & mourir sous l'obéissance de leur Prince naturel.

Il fallut revenir à la voie des armes. Le Comte Dauphin marcha avec son armée contre celle des Bourguignons. Il ravagea le Charolois & entra dans le Maconnois, où l'on mit le feu à plusieurs villages. On n'épargnoit pas même les Eglises ; plusieurs personnes qui s'y étoient retirées y ayant été tuées. Il y eut en Février deux combats consécutifs, l'un à Buffy & l'autre auprès de Cluny. Ce dernier fut plus décisif, quoiqu'il ne pérît pas beaucoup de monde. L'armée Bourguignone fut vaincue & abandonna le champ de bataille. Plusieurs petites Places voisines ouvrirent leurs portes

1470.

Lettre du Duc du 16^e Janvier 1470.

*Com. l. 3^e c. 3.
Pere Anselme.
Com. ibide*

Com. l. 3^e c. 3.

1470.

aux vainqueurs. Le Duc de Bourgogne fut alarmé de ces progrès ; pour les empêcher de faire impression sur son armée de Picardie , il publia que les siens avoient remporté la victoire ; artifice usé , mais qui dans le moment ne laisse pas de produire son effet.

Pere Anselme.

Au combat de Cluny fut tué un Seigneur d'une des plus illustres Maisons de France ; c'étoit Claude de Montagu , Seigneur de Sombornon , le dernier des descendans d'Alexandre de Bourgone , second fils de Hugues III. Duc de Bourgogne. Il étoit Chevalier de la Toison & fort attaché à son Prince. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Louise de la Tour d'Auvergne , mais seulement une fille naturelle , Jeanne de Montagu , que le Roi avoit légitimée en 1461. & qui dès l'année 1450.

DE LOUIS XI. *Liv. III.* 445
avoit épousé Hugues de Rabu-
tin, Seigneur d'Epiry, tige des
Bussy-Rabutin.

1470,

On remarque que la veuve
de Montagu, zélée pour l'Ordre
de S. François, prit pour devise
après la mort de son mari, le
cordon de l'Ordre des Francif-
quains, qu'elle mit double à
nœuds ferrés au tour de son écu-
son. La Duchesse d'Orléans, Ma-
rie de Clèves, l'imita; c'est l'o-
rigine des cordelieres que les
veuves mettent encore au tour
de leurs armes.

*Vie de S.
François 2
1728.*

C'étoit du côté de la Flandre
que se passoient les plus grands
événemens. C'étoit - là qu'à la
force & à la violence on joignoit
les intelligences secrètes pour
corrompre la fidélité des peup-
les; qu'on ufoit d'artifices in-
genieux pour tromper le Duc de
Bourgogne lui-même, & pour
jetter le trouble & la terreur dans

*Artifice
pour le ma-
riage de
Monsieur
avec la Prin-
cesse de
Bourgo-
gne.
Com. I. 3.
c. 2.*

1470. *son ame. Armes plus dangereuses que celles dont on se sert dans les batailles & souvent plus efficaces, en ce que n'étant pas prévûes, on ne pense point à s'en garantir.*

Le Duc étoit presque isolé dans Arras & prêt d'y être investi; il étoit livré à la crainte & à l'effroi, lorsqu'il reçut un Agent secret de Monsieur, qui lui remit une lettre de ce Prince enfermée dans une boule de cire. Il n'y trouva que ces paroles, aussi capables de l'épouvanter que de le rassurer. *Ne pensez qu'à contenter vos sujets & ne vous inquiétez point des autres événemens, car vous ne manquerez pas d'amis.*

Cette lettre n'étoit point signée, mais le Duc connoissoit l'écriture de Monsieur. Il sembloit que l'amitié & l'intérêt qu'il daignoit prendre au sort du Duc,

l'eussent dictée pour le disposer au secours qu'on lui promettoit. 1470.

C'étoit bien une des vûes des Princes de le gagner en feignant de le secourir. Le point essentiel consistoit à le troubler & à lui faire craindre une Révolution dans ses Etats de la part de ses sujets, afin qu'il se jettât aveuglément entre les bras de Monsieur en lui accordant sa fille.

Le Duc effrayé de l'avis, mais espérant beaucoup des promesses, fit partir sur le champ un Gentilhomme vers le Connétable, avec qui il ne doutoit pas que le billet n'eût été concerté. Le Connétable avoit été autrefois son favori. Il possédoit dans les Etats du Duc la plus grande partie de ses Terres. Le Duc croyoit que le Connétable le ménageroit par intérêt. Ce Gentilhomme lui remontra de la part de ce Prince, que la guerre que

le Roi lui faisoit étoit injuste ;
1470. qu'on l'avoit commencée contre
les formes , sans le défier. Enfin
le Duc s'abaissoit jusqu'à prier
le Connétable de l'épargner &
de ne pas pousser à bout un
Prince son ami & son allié.

Le Connétable vit avec joie
cette députation. Il crut avoir
amené le Duc au but qu'il s'é-
toit proposé. En conséquence du
projet, il voulut frapper les plus
grands coups. Il lui manda qu'il
voyoit avec douleur l'état de ses
affaires : que le Roi n'avoit ja-
mais eu une si puissante armée
sur pied : que tout étoit prêt pour
l'opprimer & sur-tout pour faire
soulever les sujets du Duc par le
grand nombre d'intelligences que
Sa Majesté entretenoit avec eux
& qui se déclareroient tout-à-
coup : que le péril étoit éminent :
qu'il n'y voyoit qu'un remède ,
qui étoit d'accorder en mariage

à Monsieur la Princesse sa fille.

Qu'à la faveur de cette alliance tout changeroit de face subitement : que Monsieur & presque tous les Seigneurs se déclareroient pour le Duc : que lui Connétable commenceroit par remettre Saint-Quentin au Duc ; mais que sans ce mariage , il étoit perdu sans aucune ressource : qu'ainsi il devoit s'en expliquer promptement & ouvertement.

On est surpris avec raison de voir Monsieur rechercher une nouvelle femme , après le traité de son mariage avec l'Infante de Castille , après la joie qu'il en avoit marquée & les réjouissances qui s'en étoient faites en France. Mais cette joie avoit bien peu duré , elle avoit été suivie de réflexions sérieuses sur l'état de la Princesse des Asturies , sur les prétentions de l'Infante Dona Isabelle , déjà recon-

1470.

nues & soutenues de toutes les forces de l'Arragon : en effet, le mariage de Monsieur eût été inévitablement suivi d'une guerre civile & étrangere en Espagne. C'étoit un Royaume à conquérir, il n'en falloit pas tant pour dégoûter un jeune Prince volage & indolent. Ajoûtez-y les vûes du Connétable qui l'asfuroit de l'alliance de Bourgogne, qui devoit lui procurer la succession de tant de Provinces & qui le feroient aller de pair avec les Rois.

Il y avoit plus de six mois que cette alliance avoit été proposée au Duc de la part de Monsieur, mais avec tous les égards qui pouvoient être dûs à un Prince dont on vouloit gagner les bonnes graces. Le Duc avoit écouté avec joie ces propositions & avoit laissé concevoir de grandes espérances, suivant sa maxime de faire servir sa fille à son am-

bition. Le piège étoit déjà usé.

Le Connétable n'ignoroit pas

1470.

que ses promesses n'auroient ja-

mais d'exécution : c'étoit pour

le forcer à les réaliser qu'il avoit

eu recours à un manège si nou-

veau & en même-tems si dange-

reux. Il vouloit déterminer par

la crainte un Souverain de qui

il dépendoit & qui étoit en quel-

que maniere son Maître. Non

pas que comme premier Officier

de la Couronne, il eût à la ri-

gueur d'autre Maître que le Roi ;

mais la plûpart de ses Terres ,

celles de ses enfans , relevoient

du Duc & se trouvoient dans ses

Etats. Ainsi il étoit le sujet pres-

que également de ces deux Prin-

ces qu'il opposoit l'un à l'autre

& qu'il tenoit en défiance l'un

de l'autre , en établissant sur ces

défiances & sur leur haine réci-

proque , sa propre grandeur & sa

sûreté. Si on hait pour l'ordinaire

ceux qui veulent nous assujettir

— 1470. & nous effrayer, combien plus les Princes regardent-ils avec horreur ceux qui veulent exercer cet empire sur eux & changer l'ordre des choses. Il est naturel que ce soit eux qui contiennent leurs inférieurs par la terreur & par la puissance.

Le Duc ayant reçu cette réponse du Connétable, pénétra tout-d'un-coup ses vûes. Il comprit qu'il étoit l'auteur de cette guerre. Il en démêla les motifs. Il n'espéra plus rien de son entreprise. Rempli d'indignation, il perdit ce qui lui restoit de leur ancienne amitié & conçut contre lui une haine implacable.

Tout concourut bientôt à faire échouer le projet bizarre de ces Princes. Tous les Seigneurs que le Duc avoit envoyés pour faire des levées, usèrent d'une extrême diligence & lui amenerent successivement des troupes au camp d'Arras, où de son côté il

en avoit assemblé de toutes parts. ————— 1470.

Montagu (a), Lieutenant-Général des deux Bourgognes, y conduisit 140. Lances & 400. hommes de trait. Le Gouverneur de Luxembourg (b) y vint avec 140. Lances, 115. de trait & les autres y en amenerent à proportion. Le premier usage que ce Duc fit de ce secours, fut d'envoyer le jeune Crevecœur dans Abbeville, où il fit échouer une intelligence qui devoit livrer cette ville au Roi. *Comines* l. 3. c. 2.

Le Duc devenu plus fier, instruit que la plûpart des intrigues

(a) Jean de Neuchâtel, Seigneur de Montagu.

(b) Claude de Neuchâtel, neveu de Jean; il étoit le 5e. fils de Thibaud IX. Seigneur de Neuchâtel, mort en 1469. & qui avoit laissé de Bonne de Châteauvilain, 1. Thibaud, Seigneur d'Hericour, Capitaine Général de Bourgogne, mort avant son pere. 2. Henri, Seigneur de Neuchâtel. 3. Antoine, Evêque de Toul. 4. Guillaume, Seigneur de Mont rond. 5. Claude, Chevalier de la Toison, Gouverneur de Luxembourg.

1470.

*Preuves du
3e. Livre.*

qui avoient introduit les François dans les villes de la Somme, avoient été conduites par le Grand-Maître, lui en écrivit : il lui reprochoit cette manœuvre & les bienfaits qu'il lui avoit procurés par la paix de Conflans qu'il avoit si indignement violée : mais Damartin lui répondit sur le même ton, lui imputant à crime la Guerre du bien public, sa foi violée à Peronne & le voyage de Liège, auquel il avoit forcé le Roi en manquant au respect qu'il lui devoit. Il ajoûtoit fièrement que si ces vérités le piquoient, il lui en feroit raison à la tête d'une armée. Quoique le Duc se fût attiré une réponse si vive, on ne peut approuver l'audace du Grand-Maître qui s'écartoit en cette occasion du respect dont personne ne peut se dispenser à l'égard des Souverains. Cet habile courtisan ne pouvoit l'ignorer ; mais il préfé-

roit aux suites d'une conduite si peu mesurée la faveur du Roi, à qui il étoit sûr de plaire en ne ménageant point son ennemi. 1470.

Le Duc de Bretagne en conformité de la lettre du Connétable, en écrivit aussi une au Duc de Bourgogne d'un stile encore plus capable de l'effrayer; mais il étoit déjà rassuré par les troupes arrivées dans son camp & qui devoient être suivies de plus nombreuses. *Com. l. 3.
c. 2.*

La guerre continuoît assez vivement en Picardie. Le Connétable qui n'avoit reçu aucune réponse du Duc de Bourgogne, comprenoit assez la cause de son silence & qu'il s'étoit attiré la haine de ce Prince. Ainsi il pouffoit ses avantages sans ménagement & paroïssoit servir le Roi avec beaucoup d'ardeur, dans le tems qu'il n'attendoit que les effets de la frayeur qu'il croyoit avoir inspirée au Duc, pour chan-

ger de parti & se déclarer contre le Roi avec Monsieur, avec le Duc de Bretagne & tous ceux qui étoient du secret. Il y avoit au milieu d'une guerre suivie de succès au dehors, une furieuse conjuration au dedans pour abandonner le Roi aussitôt que le Duc consentiroit à donner sa fille en mariage à Monsieur : le Roi ne devoit les avantages qu'il remportoit & la conservation de sa grandeur, qu'au refus du Duc, ou plutôt qu'aux ressorts secrets de la Providence, qui voulant conserver en son entier la Monarchie, avoit préparé ces événemens en renversant tous les projets de ces ambitieux.

Le Roi & le Duc de Bourgogne se faisoient la guerre sans en pénétrer les motifs. Jamais il ne se fit un manège ni si délié, ni si caché.

Fin du troisieme Tome.



